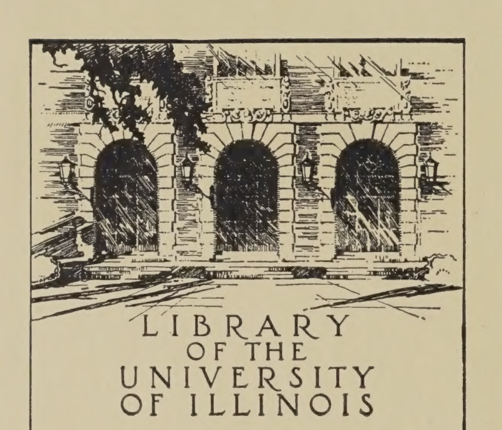


HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Histoires incertaines



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX



HISTOIRES INCERTAINES

DU MÊME AUTEUR

Poésie

PREMIERS POÈMES .... 1 vo
POÈMES .... 1 vo
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS .... 1 vo
LES MÉDAILLES D'ARGILE .... 1 vo
LA CITÉ DES EAUX .... 1 vo
LA SANDALE AILÉE .... 1 vo
LE MIROIR DES HEURES .... 1 vo
1914-1916 .... 1 vo

Roman

LA CANNE DE JASPE .... 1 vo
LA DOUBLE MAITRESSE .... 1 vo
LES AMANTS SINGULIERS .... 1 vo
LE BON PLAISIR .... 1 vo
LE MARIAGE DE MINUIT .... 1 vo
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE .... 1 vo
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT .... 1 vo
LE PASSÉ VIVANT .... 1 vo
LA PEUR DE L'AMOUR .... 1 vo
COULEUR DU TEMPS .... 1 vo
LA FLAMBÉE .... 1 vo
L'AMPHISBÈNE .... 1 vo
LE PLATEAU DE LAQUE .... 1 vo
ROMAINE MIRMAULT .... 1 vo
L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI .... 1 vo

Théâtre

LES SCRUPULES DE SGANARELLE .... 1 vo

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES .... 1 vo
SUJETS ET PAYSAGES .... 1 vo
PORTRAITS ET SOUVENIRS .... 1 vo
ESQUISSES VÉNITIENNES .... 1 vo
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE .... 1 vo

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Histoires incertaines



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Cinquante-neuf exemplaires sur Chine, numérotés à la presse de 1 à 59 ;

Quatre cent soixante-dix-sept exemplaires sur Hollande, numérotés à la presse de 60 à 536.

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1.320 ex. sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir :

1.295 ex. numérotés de 537 à 1831 ;

25 ex. hors commerce marqués à la presse de A à Z.

EXEMPLAIRE N° 204

L'ENTREVUE

A MADAME HENRI FARGE

L'ENTREVUE

Le Palais Altinengo, dont il sera parlé dans ce récit, n'est pas celui que les touristes admirent sur le Grand Canal pour sa façade lombardesque ornée de disques de serpentin et le Neptune à deux tridents qui veille au linteau de sa porte marine, car l'antique et puissante famille des Altinengo, l'une des plus illustres de la Sérénissime République, possédait dans la cité ducale plusieurs demeures bâties à des époques variées et situées en des « sestieri » différents.

Le fait, d'ailleurs, n'est pas rare à Venise. N'y compte-t-on pas plusieurs Palais Grimani, l'un à S. Polo, l'autre à S. Tomà ; un autre à S. Luca et un autre à Santa Maria Formosa, auxquels s'ajoute le Grimani della Vida ? Il en est de même pour les Palais Contarini. Le Contarini-Fasan a pour frères le Contarini degli Scrigni, le Contarini delle Figure et le Contarini del Bavolo. Trois Palais Mocenigo bordent côte à côte le Grand Canal qui

s'enorgueillit également de trois Palais Corner : le Corner-Spinelli, le Corner della Cà Grande et le Corner della Regina.

Or, si tous les guides mentionnent deux des Palais Altinengo, celui de S. Staè et celui de S. Benedetto, aucun ne signale le troisième, et c'est justement ce dernier dont le souvenir se trouve mêlé, je ne dirai pas au plus singulier et au plus inexplicable épisode de ma vie, mais au seul inexplicable et singulier événement de toute mon existence. Il n'y a rien de bien étonnant, d'ailleurs, à ce que ce troisième Palais Altinengo ait échappé à mes investigations de promeneur vénitien. Personne ne peut se vanter de connaître entièrement Venise, quel que soit le nombre des séjours qu'on y ait fait et le temps qu'on y ait passé, personne, excepté peut-être mon ami Tiberio Prentinaglia... Mais avant d'en arriver aux circonstances qui m'amenèrent à être, durant plusieurs mois, l'hôte de cette étrange demeure, il est nécessaire que je dise quelque chose des raisons qui, en cette fin de septembre 189..., me déterminèrent à reprendre une fois de plus le chemin de la Cité bien aimée.

Sur ces motifs, je serai bref, car ce n'est pas une « confession » que j'entreprends ici. J'ai tou-

jours répugné aux confidences, ne me jugeant pas assez intéressant pour solliciter sur moi-même l'attention d'autrui. Tout ce que je veux me permettre c'est de noter sur ces feuillets certains faits que j'ose qualifier de singuliers, et qui le paraîtront plus encore par ce qu'il y a d'inattendu à ce qu'ils aient eu pour témoin un personnage de ma sorte, car rien ne me préparait, en effet, au rôle tout involontaire que j'ai joué dans cette histoire.

Je suis un homme des plus ordinaires et qui ne se distingue du commun par aucune capacité spéciale, ni par aucun mérite intellectuel qui ait de quoi le mettre en vue. J'ai toujours vécu pour moi-même et j'ai toujours trouvé tout naturel de passer inaperçu aux yeux des autres. En effet, rien en moi de distinctif, pas même ce goût pour Venise que je partage avec des milliers de gens, et dont je ne prétends point tirer avantage. J'aime l'Italie, et Venise en particulier, modestement et sans en rechercher aucun lustre. Jamais je n'ai eu l'ambition de figurer sur les carnets mondains, parmi les notabilités de la place Saint-Marc et les vedettes des Procuraties. Nul écho de journal élégant n'a signalé ma présence sur la lagune aux époques où il est de bon ton de s'y montrer. Venise n'a pas été

pour moi un prétexte à arborer des complets remarqués et des cravates sensationnelles, pas plus qu'un moyen d'entrer en relations avec les célébrités cosmopolites des arts, des lettres, de la finance et de l'aristocratie qui jugent utile à leur gloire d'être vus, une fois l'an, sur la Piazzetta, entre la colonne du Lion et la colonne du Crocodile.

J'ajouterai même qu'à défaut de considérations mondaines ce ne sont pas davantage des curiosités esthétiques qui m'ont conduit à Venise, non que je ne sache cependant apprécier, tout comme un autre, les beautés d'une architecture, d'un tableau, d'une statue. Je ne suis ni un ignorant, ni un imbécile. Aussi ai-je goûté à Venise les plaisirs qu'elle offre au voyageur en cet ordre d'agrément. Ni le Palais Ducal, ni Saint-Marc ne m'ont laissé indifférent. J'ai même acquis une certaine connaissance de l'art vénitien en ses manifestations diverses. Je ne suis insensible ni à la délicate merveille d'une dentelle ni à la fragile perfection d'une verrerie. L'histoire de la vieille Venise des masques et des sérénades m'est assez familière en ses mœurs et ses particularités. J'ai lu le Président de Brosses et pratiqué Casanova, mais Venise me suffit en elle-même et je n'ai pas besoin de son passé

pour subir le charme de son vivant enchantement.

Oui, et je tiens à le bien établir, mon amour pour Venise fut toujours un amour sain et simple, un amour familier, exempt de snobisme et d'esthétisme, exempt aussi de romantisme, réaliste si l'on peut dire et fait de convenances à la fois spontanées et réfléchies. Venise me plaît infiniment. J'aime son climat, sa couleur, sa lumière. Le genre de vie qu'elle permet et qu'elle impose s'adapte à mes goûts. J'y jouis d'un bien-être particulier au milieu des choses qui occupent agréablement mes yeux et mes pensées. Nulle part, mes journées ne s'écoulent avec une plus douce facilité et la solitude même y est sans amertume. Nul lieu au monde où l'on s'appartienne mieux à soi-même et où l'on se supporte avec moins d'ennui. Ce genre de satisfaction que me donne Venise m'explique pourquoi j'y ai mené une existence assez retirée. En mes nombreux séjours, j'y ai fait peu de connaissances, ce qui me fut facile, n'étant pas de ceux dont la présence sollicite la curiosité. D'ailleurs, j'ai toujours évité de me trouver à Venise à l'époque où elle devient le rendez-vous à la mode et où les belles mondaines, les snobs désœuvrés et les esthètes prétentieux tiennent leurs assises sur la

place Saint-Marc avec le sentiment d'accomplir un rite de haute élégance, de suprême chic et de raffinement inouï.

Sur ce point encore je me permets d'insister. Jamais je ne me suis cru obligé de vivre à Venise « autrement » qu'ailleurs, dans une exaltation particulière et dans un état d'esprit inaccoutumé. Jamais je ne m'y suis attendu à des impressions exceptionnelles. Venise ne fut jamais pour moi la « Ville du Rêve » (bien qu'à écrire ces mots je ressente une hésitation que l'on comprendra mieux par la suite), au contraire, je ne lui demandais rien de plus que sa charmante, son originale, sa douce réalité. Qu'on y descendît de wagon pour monter en gondole me paraissait tout naturel et ne me suggérait aucun étonnement. La gondole me semblait un véhicule comme un autre. J'étais insensible à son prestige de romance, mais j'appréciais l'élégance marine de sa forme, ses qualités nautiques, tout en lui préférant de beaucoup la promenade à pied parmi le dédale des « calli ». En un mot, le fait d'être à Venise ne me conférait à mes propres yeux aucune dignité spéciale. Je n'en concevais ni orgueil, ni vanité. Venise me plaisait ; je l'aimais ; je subissais avec joie son charme et son

prestige, mais je n'en attendais que ce qu'elle donne à chacun. Je ne suis pas de ceux que Venise a ensorcelés par avance et au doigt de qui elle a passé son anneau magique, et je ne me suis jamais drapé dans le manteau du romantisme vénitien.

Les circonstances qui me conduisirent pour la première fois à Venise furent, d'ailleurs, les plus simples qu'il se puisse imaginer. De vieux amis de ma famille, monsieur et madame de C..., y habitaient depuis plusieurs années. Ils y avaient loué l'étage noble d'un Palais situé à San Trovaso et l'avaient aménagé avec le confort le mieux entendu. Cet étage consistait en une vaste galerie accompagnée d'un certain nombre de pièces, le tout garni de ces aimables vieux meubles vénitiens que l'on découvrait jadis chez les antiquaires. Ce mobilier se composait de commodes ventrues, de canapés et de fauteuils plus ou moins baroques, d'armoires, d'étagères et surtout de miroirs. Les C... s'étaient retirés là par goût de la tranquillité et du silence, avec le désir d'y finir en paix leurs jours qui ne promettaient pas d'être longs. Madame de C... était d'une santé délicate et son mari souffrait d'infirmités sans remèdes. Ce fut une aggravation subite dans l'état de M. de C... qui me détermina à faire

le voyage de Venise, mais quand j'y arrivai la crise dangereuse était passée, assez pour que les C... me retinssent auprès d'eux, de telle sorte que je demeurai un grand mois l'hôte de ces gens charmants et que j'aimais bien.

Ah ! l'agréable séjour et quel bon souvenir j'ai gardé du vieux Palais de San Trovaso et de sa douce et familiale atmosphère ! M. de C... ne voulait pas que son impotence m'empêchât de jouir des plaisirs de Venise et madame de C..., malgré les soins à donner à son mari, se chargea d'être mon guide. C'était une femme intelligente et instruite ; elle ne lassa pas mon attention et ne fatigua pas ma curiosité en me surchargeant de visites d'églises et de musées. De la Venise artistique elle ne me montra que ce qu'il en fallait pour m'inspirer le désir de la connaître un jour plus à fond. Pour le reste, elle se contenta de me permettre de la suivre en ses promenades habituelles. Et ce fut ainsi que j'appris la douceur de vivre à Venise, ni en touriste, ni en esthète, ni en snob, mais en dilettante de la lumière, de la couleur, de la beauté, en spectateur amusé de la charmante, bizarre, pacifique et pittoresque vie vénitienne.

J'avais, en les quittant, promis à ces chers et bons

mis de revenir l'année suivante. Je tins ma pro-
ıesse, mais je ne les retrouvai point. Quelques
ıois après mon départ, ils étaient morts l'un et
autre à peu d'intervalle. Je voyageais alors en
ussie et ce fut là que j'appris la triste nouvelle.
lle me causa un véritable chagrin, mais cette perte,
u lieu de m'éloigner de Venise, m'y rattacha plus
troitement, bien que la première fois où je passai
levant le Palais de San Trovaso mon cœur se
erràt en considérant les fenêtres de l'étage main-
enant vide et dont les volets fermés portaient col-
ée la petite bande de papier qui indique, à Venise,
es appartements à louer. Depuis, je ne manquai
amais, à chacun de mes séjours, d'aller saluer
'un souvenir reconnaissant la demeure des vieux
mis qui m'avaient initié aux charmes de l'exis-
ence vénitienne et qui, ainsi qu'ils aimaient à le
épéter avec une amicale fierté, m'avaient « véni-
ianisé ».

Je l'étais à un point qui ne m'eût guère rendu sup-
ortable la vie d'hôtel. La douce hospitalité de mes
mis de San Trovaso m'en avait évité les ennuis et
e fut à eux encore que je dus le logis qui devint
ar la suite mon pied-à-terre habituel. Je me rap-
elai leur avoir entendu parler d'une certaine Casa

Trigiani où ils avaient demeuré avant de s'établir à San Trovaso. Cette Casa Trigiani, située sur les Fondamenta Barbaro, était occupée par deux vieilles demoiselles qui y disposaient de quelques chambres à louer. Ces chambres étaient propres et habitables et l'une d'elles donnait sur un étroit jardin où quelques rosiers fleurissaient auprès d'un cyprès, non loin d'un parterre de sauges écarlates. Les Sorelle Trigiani avaient je ne sais quoi de cocasse et d'effaré qui me plut. Je devins leur locataire et ce fut chez elles que je descendis chaque fois que je vins à Venise, c'est-à-dire à peu près chaque année pendant quinze ans.



Il fallut pour que s'interrompît cette longue et douce habitude annuelle que des événements graves eussent bouleversé le cours de mon existence. En effet, pendant trois ans, je traversai une crise intime particulièrement douloureuse. Tout ce que j'en puis dire (car, comme je l'ai déjà déclaré, ce n'est pas une confession que j'entreprends ici et ce sont plutôt des faits que des sentiments que je m'essaie à rapporter), tout ce que je puis dire, donc, de cette période de ma vie, c'est qu'elle fut

profondément troublée que ma pensée ne me
mena pas une fois au temps heureux où, à l'au-
mne ou au printemps, je devenais pour quelques
maines l'hôte de la Casa Trigiani. Pendant ces trois
nées, je cessai de venir à Venise et ce ne fut
e convalescent d'une cruelle maladie, par laquelle
icheva cette dure épreuve sentimentale, que je
ngeai à renouer les liens qui m'avaient attaché si
ngtemps à la ville charmante où m'appelaient
nt d'aimables et inoffensifs souvenirs. Peut-être
rait-ce là que je me réhabituerais le mieux à vivre.
m'ouvris de ce projet aux médecins qui me soi-
aient. Sans l'approuver, ils ne s'y opposèrent pas.
on état de santé n'était plus tel qu'un voyage
par trop déraisonnable. Le reste de mon mal
nsistait maintenant en insomnies persistantes et
appréhensions nerveuses auxquelles se joignaient
dégoût sincère de toute société et un profond
soin de solitude. Venise me donnerait l'isolement
uhaité. Pourquoi, en effet, n'en pas tenter l'expé-
nce ? L'été et ses fortes chaleurs étaient à peu près
ssées. Septembre finissait et je trouverais bientôt
r la lagune les mélancoliques et calmes beautés
l'automne vénitien. Cette perspective me plai-
it. Je revis en pensée le cyprès de l'étroit jardin

de la Casa Trigiani, ses sauges écarlates. Je réen
tendis les voix criardes et amicales des Sorelle, l
bruit des socques martelant les dalles des Fonda
menta Barbaro, le cri des marchands ambulants, l
« staï » du gondolier tournant à l'angle du pet
rio, toutes les rumeurs familières de la Venise p
pulaire, et, dans le ciel, les belles cloches de
Salute et des Gesuati. Ma décision était prise. Il n
me restait plus qu'à télégraphier aux Sorelle Tr
giani la date de mon arrivée.

Cette dépêche, je me souviens très bien d'
avoir rédigé le texte aussitôt après le départ
docteur. Je m'étais levé du divan pour l'accomp
gner jusqu'à la porte et, en revenant vers ma
ble, je pris la feuille de papier sur laquelle j'écri
le libellé du télégramme, puis je la donnai,
moins je le crus, avec deux autres, à mon dom
tique pour qu'il les expédiât à leur destinati
Comment se fit-il que je la retrouvai, cette feuil
quelques jours après, soigneusement pliée en q
tre et glissée dans une poche de mon portefeuill
D'où venait cette distraction ? Je ne m'appesa
pas outre mesure sur l'inadvertance que j'avais co
mise. Elle prouvait simplement que la mala
avait affaibli mes facultés d'attention et elle

ropelait que c'était un convalescent encore fragile qi regardait par la vitre du wagon le paysage d'I-tie, car ce fut entre Vérone et Vicence, dans le tain qui m'emportait vers Venise, que je m'aperçus è mon erreur. Il était trop tard pour la réparer ; ailleurs, elle ne saurait avoir grande importance. Is Sorelle Trigiani, même non prévenues, s'ar-rngeraient bien pour me loger. Si la chambre cnnant sur le jardin n'était pas libre en ce mo-rent, elles m'installeraient dans une autre.

Cette perspective, je dois le dire, m'ennuya légère-rent. Les Sorelle n'ayant pas répondu à mon té-lgramme que, du reste, et pour cause, elles n'a-aient pas reçu, leur silence eût dû me paraître in-slite. Je me reprochai ma négligence et j'en con-çs quelque mauvaise humeur contre moi-même. Et pis, en somme, pourquoi ce départ hâtif et préci-pté, pourquoi n'avoir pas attendu que ma santé ft consolidée ? Qui me pressait ? Qu'allais-je de-vnir en cette ville lointaine avec ma pauvre cer-vlle endolorie et mon pauvre cœur inquiet ? Y touverais-je dans la solitude cette paix que je cher-cais et où je souhaitais d'engourdir ma cruelle mélancolie ? Ne serais-je pas en butte à toutes les srprises et à tous les caprices de l'imagination et,

d'avance, incapable de leur résister, soumis à tous leurs pièges et à tous leurs prestiges, exposé sans défense à toutes les douloureuses et dangereuses fantasmagories du regret et du souvenir ?

Ces réflexions me rendirent assez pénible le reste du voyage. Cependant, lorsque le train eu quitté Mestre et que commencèrent à se montrer les infiltrations stagnantes de la lagune, mon appréhension se dissipa. En ce temps-là, le rapide arrivait vers cinq heures et Venise apparaissait au voyageur dans toute sa splendeur lumineuse, tandis que l'on franchissait le pont qui la relie à la terre ferme. Cette approche de la ville aimée provoquait toujours en moi une impression de plaisir indéfinissable, mais profond... Si, cette fois, je n'é prouvai pas ce plaisir dans sa plénitude, je n'e ressentis pas moins une réelle satisfaction lorsque descendu du train et sorti de la gare, je vis l'ea du canal baigner les marches du quai et, au-des sus des fers des gondoles rangées, s'arrondir dan le ciel le dôme vert-de-grisé de S. Simeone. Sou dain toute la Venise de jadis revivait dans mo souvenir et il me sembla, lorsque la rame batt l'eau et que la gondole qui m'emportait vira dou cement, que je laissais derrière moi ma pesan

it douloureuse vie d hier et que je n'étais plus u'une ombre allégée qui s'en allait dans le silence t la lumière, vers la paix, le calme et l'oubli.

Ces pensées m'occupèrent assez pour que je deneurasse presque indifférent au doux spectacle de 'enise retrouvée. Elles me menèrent jusqu'à l'insant où la gondole aborda aux marches des Fonamenta Barbaro, en face de la Casa Trigiani. Elle tait bien toujours la même, cette vieille Casa, avec a façade couleur d'ocre et ses volets bruns, sa etite porte, le long de laquelle pendait l'anneau de uivre de la sonnette. Cet anneau, je le saisis d'un este que j'avais fait des centaines de fois. Comme l'ordinaire, le carillon se répercuta à l'intérieur de a maison. Aussitôt un pas descendit l'escalier. La ersonne qui vint m'ouvrir me regarda avec étonnement en considérant la valise que je tenais à la nain. Je nommai les Sorelle Trigiani. Un sourire épondit à mon interrogation. Depuis trois mois es Sorelle Trigiani s'étaient retirées à Vicence auprès d'un frère malade, la maison était louée mainenant en entier à une famille anglaise...

En d'autres circonstances, j'eusse supporté aisénent cette petite contrariété, mais mon état de sensibilité maladive m'en fit exagérer l'importance.

Ce léger désappointement me jeta dans un trouble disproportionné d'avec sa cause. Il y a à Venise vingt pensions plus ou moins semblables à la Casa Trigiani. Je n'avais que l'embarras du choix, mais cette insignifiante déception était pour moi comme un indice de fâcheux augure. C'était comme une imperceptible rupture dans l'ensemble d'habitudes dont la reprise devait contribuer à me faire redevenir un peu de ce que j'avais été, quand je me les étais créées. Une maille du filet avait cédé, qui devait m'envelopper tout entier de son invisible réseau, et cette déconvenue, minime en elle-même, m'impressionnait péniblement.

Il ne me restait donc, pour ce jour-là, qu'à me faire conduire à l'hôtel. Le lendemain, j'aviserais à choisir un gîte. Je donnai au gondolier la première adresse qui me vint à l'esprit. Ce fut, je ne sais pourquoi, l'hôtel Victoria que je lui indiquai, et bientôt après j'étais installé dans une chambre banale, mais assez confortable, d'où je descendis, après m'être baigné et apprêté, dans une salle à manger également confortable et banale. C'était l'heure du dîner et j'avais l'intention de me mettre au lit aussitôt après, mais mon repas achevé et ayant allumé un de ces longs « virginia » traversés d'une

ıille et dont j'aime le goût âcre et fort, l'envie
e prit d'aller faire un tour de promenade et je
ɔrtis.

A peine dehors, j'éprouvai un sentiment de plai-
r. J'étais presque heureux de me retrouver dans
ette Venise nocturne dont j'avais si souvent par-
ɔuru les inextricables « calli ». Que de fois, en effet,
e m'étais-je pas aventuré dans l'obscur et capri-
eux dédale vénitien ! J'étais arrivé à le connaître
parfaitement que je m'y dirigeais avec une cer-
tude presque absolue. Or, ce soir-là, je m'aper-
ıs bientôt que je ne possédais plus mon ordinaire
écurité d'orientation. A plusieurs reprises, je fus
bligé de m'arrêter, incertain de la direction sui-
ie et même, une fois, je m'engageai dans un de
es « rami » sans issue et qui aboutissent à un
rio » devant lequel on est forcé de rebrousser
hemin. Ces petits mécomptes me causèrent un
gacement d'autant plus inexplicable que ma pro-
ıenade n'avait pas de but marqué et que rien
e me pressait. Je continuai donc d'errer au ha-
ard. Il me semblait que c'était le meilleur moyen
l'apaiser cette sorte de nervosité qui me tour-
nentait et qui était due sans doute à la longue
mmobilité du voyage. J'étais bien déterminé à

vaincre par la fatigue l'insomnie qui m'attenda probablement dans ma chambre d'hôtel. Et pui ces longs vagabondages faisaient partie de me habitudes vénitiennes de jadis, de ce jadis auqu je revenais dans l'espoir superstitieux d'y retrou ver les heures les plus douces de mon passé !

Cependant la soirée s'avançait. Je m'en aperc vais à la solitude croissante des « calli » que j parcourais et des « campi » que je traversais. Ja dis, c'était cette solitude qui me plaisait le plu J'y goûtais ce que l'on a appelé fort justement « mystère vénitien » : l'allure furtive d'un passan le glissement d'une gondole, le bruit d'un talon su la dalle, l'égouttement d'une rame dans l'eau, un voix, un chant, le silence, les fenêtres encore écla rées des façades sombres, mais aujourd'hui cet Venise nocturne que j'avais tant aimée me causa une impression qu'il m'était assez difficile de m définir à moi-même.

Certes, ce n'était point la peur. J'avais assez véc à Venise et j'étais assez familiarisé avec les mœu vénitiennes pour savoir que le passant y jou d'une parfaite sécurité. Le rôle des « vigili », ain nomme-t-on les agents de police, est assez re treint. Il se borne à arrêter quelques ivrogn

trop amateurs des « vini nostrani » et à pincer de temps à autre quelques voleurs. Hors ces menus méfaits, les Vénitiens sont gens tranquilles et l'on peut errer, de jour comme de nuit, dans les quartiers les plus éloignés sans avoir à y craindre de fâcheuses rencontres. Le seul risque est de s'y égarer ou de s'y laisser choir dans quelque rio, et encore ce dernier inconvénient est-il diminué par l'excellence de l'éclairage qui, tout en conservant à la ville une demi-obscurité pittoresque, la rend parfaitement praticable au promeneur.

Ainsi la peur n'avait aucune part à cette sorte de malaise sur la nature duquel je demeurais incertain, et qui avait succédé peu à peu au plaisir que j'avais ressenti tout d'abord à fouler la dalle sonore des « calli ». Était-il dû à mon état de santé encore précaire ou était-il la suite de la contrariété assez vive de l'incident de la Casa Trigiani? Quoi qu'il en fût, il n'en était pas moins certain qu'une appréhension indéfinissable m'avait peu à peu envahi. Cela ressemblait à cette espèce d'anxiété que vous cause l'entrée dans une atmosphère psychique chargée d'imprévu. Bientôt cette angoisse sournoise devint si pénible qu'elle me fit hâter le pas, et ce me fut un véritable sou-

lagement, lorsque, après maints détours dont j'avais cessé de contrôler la direction, le hasard ou plutôt l'instinct me ramena vers les lumières de la place Saint-Marc. Leur vue dissipa rapidement mon trouble et ce fut d'un pas soudain ralenti que je pénétrai sur la Piazza qui s'étendait à peu près déserte sous un ciel marbré de gros nuages aux interstices cloutés d'étoiles.

Il était alors tout à fait tard et les promeneurs se faisaient rares sous les Procuraties. J'ai toujours aimé à Venise ce moment où les célèbres galeries étalent devant les magasins fermés leurs longs couloirs vides au pavage luisant. Que de fois, en sortant du Café Florian, j'y avais erré, mais, ce soir, las de ma longue course, j'avais peu envie d'y jouer le péripatéticien solitaire. D'autre part, je me sentais peu de hâte pour rentrer à l'hôtel. Je me dirigeai donc vers le Café Florian. Ouvert toute la nuit, il est hospitalier au passant attardé et lui offre l'asile de ses salles peintes et de ses banquettes de velours.



Le Café Florian se compose, comme on sait, de plusieurs petites salles contiguës diversement dé-

ɔrées et qui ont des airs de salon. De ces salons il
ı est un que j'affectionnais particulièrement. Les
ıurs en sont ornés de glaces et de peintures à la
esque mises sous verre pour les préserver de la
ımée et des dégradations. Ces fresques représen-
ent les figures costumées de différents peuples.
eux de ces figures, entre autres, m'amusaient :
n Turc à turban et un Chinois avec sa natte. C'é-
ait sous le Chinois que je prenais place le plus
olontiers sur la banquette de velours rouge, de-
ant une de ces rondes tables de marbre dont le
lateau tourne sur le pied unique qui les supporte.
ustement ma place préférée était libre quand je
énétrai dans le salon à peu près vide. A l'autre
out deux Vénitiens discouraient en achevant leurs
verres d'eau, et, dans un coin, un vieil homme au
ez rouge lampait les dernières gouttes d'un petit
verre de « strega ». Je commandai au garçon un
punch à l'alkermès. Avant qu'il me l'eût apporté,
les deux parleurs se levèrent et sortirent. L'homme
au nez rouge les salua de la main. Cependant le
garçon ne tarda pas à revenir avec le punch de-
mandé. C'est un breuvage rosâtre, d'une saveur à
la fois aromatique et fade. J'en bus quelques gorgées
lentement, mon malaise se dissipait et se changeait

en une sorte de bien-être. Cette détente me fut agréable. Décidément, j'avais bien fait d'entrer dans ce vieux et cher Florian où j'avais jadis passé tant de soirées et de venir m'asseoir sous le Chinois. Je me retournai à demi vers la figure de la fresque. Le Chinois me considérait avec une bonhomie narquoise et semblait me féliciter de lui avoir rendu visite avant de rentrer à l'hôtel, où j'étais d'ailleurs bien décidé à demeurer le moins longtemps possible. Dès le lendemain je me mettrais en quête d'un logis pour remplacer la Casa Trigiani. Plusieurs noms de pensions de famille me vinrent à l'esprit : la pension Domenico à S. Gregorio ; la pension Cimarosa au Campo S. Vitale, d'autres encore. Mais y jouirais-je de la même tranquillité qu'à la Casa Trigiani ? Il m'y faudrait peut-être subir d'ennuyeux voisinages. Pourquoi ne pas plutôt louer des chambres dans quelque vieux palais? Je les meublerais sommairement et j'y vivrais en toute liberté. Mon séjour serait assez long pour valoir le petit embarras de cette installation. Cette idée me plut. Si la chance me servait, je découvrirais bien quelque demeure pittoresque dans un de ces quartiers solitaires où Venise est plus charmante encore d'être plus elle-même. Là, peut-être,

ıns le silence et le calme, retrouverais-je quelque ıceur à l'existence...

Pendant que je réfléchissais ainsi, l'homme au : rouge avait disparu. Les passants des Procuries devenaient de plus en plus rares. Parfois 'n d'eux s'arrêtait un instant, jetait un coup leil dans le café et s'en allait en fredonnant ou frappant de sa canne les dalles retentissantes. les regardais distraitement quand, soudain, mon ention fut attirée par une haute silhouette plan- devant la vitre et qui agitait les bras. Un insnt après, manquant de renverser du pan de sa uppelande le verre vide laissé par l'homme au z rouge, mon ami Tiberio Prentinaglia était assis non côté sur la banquette de velours et me ser-t les mains en s'exclamant :

— A Venise ! A Venise ! et il ne m'a pas averti sa venue, moi, son cher Prentinaglia ! A Vese ! et depuis quand ?

Si je donne le nom d'ami au signore Tiberio entinaglia, c'est qu'il se l'était adjugé avec tant force et de conviction qu'il m'avait bien fallu e conformer à une volonté amicale aussi décidée aussi despotique. Pour être vrai, je connaissais entinaglia depuis nombre d'années, mais cette

connaissance, avec le titre qui s'en était sui
s'était faite moins par mon choix que par celui
ce remarquable personnage. Je m'étais résign
la nécessité, car c'en est une, pour quiconque
journe un peu régulièrement à Venise, de connaî
Prentinaglia. Prentinaglia s'arrange pour ren
la chose inévitable. Il met un point d'honneu
ce qu'aucun étranger n'échappe à son amitié, m
il la sait rendre fort agréable. On devient l'ami
Prentinaglia, d'abord parce qu'il le veut et on
demeure parce qu'on ne voudrait pas qu'il en
autrement. Et puis, à Venise, Prentinaglia est
homme indispensable.

Tiberio Prentinaglia est un grand diable, mai
et dégingandé, un vrai Vénitien du temps de
Sérénissime République, du temps de Gozzi et
Casanova. Vêtu d'amples vêtements, couvert d'u
houppelande, coiffé d'un large feutre, il a le visa
long et jaune, muni d'un grand nez dont se ra
prochent deux yeux fureteurs et vifs et qui dom
une bouche mince et sinueuse, à la fois bavard
secrète. De ce visage Prentinaglia semble masq
Cela lui donne une mine de comédie où il y a
la verve, de la finesse et du mystère. On le s
souple et subtil, bien qu'il affecte de paraî

hément, mais que de prudence sous sa faconde ulue ! Avec cela, on ne sait quoi de bizarre, étrange et d'un peu fou. Personnage de comédie aussi de conte fantastique, il semble fait de plu-urs êtres superposés. Il y a en lui des contrastes, ais que de nuances les relient !

Prentinaglia est à la fois superstitieux et incré-lle, chimérique et pratique. On continuerait ainsi ngtemps le jeu des oppositions qu'il présente. somme, et pour tout dire, il est une amusante ure sur qui l'on pourrait discuter aisément, ais on en reviendrait toujours à cette conclusion 'il est l'homme au monde qui connaît le mieux nise en son passé, comme en son présent, en n art et en son pittoresque, en ses mœurs d'au-fois et d'aujourd'hui, en ses moindres pierres et ses plus fugitifs reflets. Ajoutons-y en ses moin-es gens, car rien et nul n'échappe à sa vigilance à sa curiosité. Quand on a mis le pied à Venise, appartient de droit à Prentinaglia, et il n'y a s à s'en plaindre, car il est d'une ressource in-ie, prêt à vous servir de guide et d'introducteur, vous faire visiter la ville ou à vous faire connaître société, à régler les promenades comme à orga-ner les rencontres, à vous donner tous les ren-

seignements dont vous pouvez avoir besoin. Il est la chronique vivante de Venise, l'intermédiaire obligé aussi bien pour l'achat d'un tableau que pour l'acquisition d'un parapluie. Il sait les tenants et les aboutissants de tout et de tous. Vénitien de Venise, il y vit et en vit, car il en vit, et, d'ailleurs le plus honnêtement du monde. Il exerce cent métiers sans en avoir aucun de défini. Il est l'agent de mille combinaisons ingénieuses ou saugrenues qu comporte la vie à Venise. Il s'occupe principalemen de vente d'immeubles et il est un peu expert en tableaux et en objets d'art. Il installe des palais pour d riches étrangers. Ses opérations s'étendent aussi e « terre ferme », il a des affaires à Mestre, à Fusin à Dolo, à Mirà, à Strà, à Padoue, à Trévise. De tou cela il tire de quoi habiter un élégant palazzin meublé à la vénitienne et où les bibelots sont à ven dre si on l'en prie, et cependant, ces bibelots, il l aime, car mon ami Prentinaglia est un homme d goût et un érudit. Je me souviens de visites en compagnie aux Archives, à l'Académie, où il me cha mait par ses connaissances sûres et précises. Il a fa au Musée Civique plusieurs dons importants, ent autres un admirable théâtre de marionnettes repr sentant les personnages de Comédie et de Carnav

Lui-même en est un et non des moins amusants.
n l'imagine en « tabaro e baüta » paradant, le
asque blanc au visage et le tricorne sur sa per-
ıque. Il ne manque pas d'esprit et sa faconde lui
ı tient lieu à l'occasion. Il s'anime, s'excite, puis
ımbe dans de longs silences, comme si la ficelle
ı pantin se fût cassée... A quoi songe-t-il en ces
.oments d'absorption ? A quelque combinaison
ommerciale ? A quelque intrigue amoureuse ? Pré-
ıre-t-il quelqu'une de ces mystifications auxquelles
se plaît parfois, car c'est encore là un trait de
on caractère, ou médite-t-il une de ces histoires
ıntastiques qu'il aime à conter et dont il finit par
effrayer lui-même, car il est, comme je l'ai dit,
ıperstitieux. Il croit au diable, aux fantômes, aux
evenants, aux « esprits », comme y croyait le bon
arlo Gozzi sur qui il a écrit une étude très docu-
ıentée. Il se vante de savoir la cabale et que les
inômes et les Salamandres n'aient pas de secrets
our lui. Il prétend même qu'il est capable de con-
truire « la pyramide » comme le faisait Casanova
our le sénateur Bragadin et ses amis. Tiberio
'rentinaglia est peut-être un peu sorcier, mais,
u demeurant, un garçon serviable et un agréable
ıriginal qui apporte, à résoudre les difficultés qu'il

y a à vivre, de la fantaisie et de la virtuosité.

Tel était le personnage qui vint s'asseoir à côté de moi sous le Chinois du Florian. Si j'ai tenu à le décrire avec quelque détail, ce n'est pas qu'il reparaisse souvent au cours de ce récit. On ne l'y rencontrera guère qu'à l'épilogue des événements auxquels je ne puis pas dire qu'il fut mêlé, mais dont il contribua cependant à déterminer l'enchaînement. D'ailleurs, n'y représentât-il que le hasard, cela justifierait l'esquisse un peu poussée que j'ai tracée du compagnon, retrouvé, ce soir-là, de mon ancienne vie vénitienne.

Pour en revenir à son apparition soudaine en ce Café Florian, où jadis nous nous étions rencontrés si souvent, elle me parut se produire on ne peut plus à propos pour me tirer d'embarras. Prentinaglia saurait bien me donner quelque adresse de palais où je pusse louer l'appartement que je cherchais ; mais avant de l'amener à ce que je désirais de lui, je sentais qu'il me faudrait répondre à quelques questions préalables. Prentinaglia déjà me répétait celle qu'il m'avait posée en arrivant :

— A Venise et depuis quand ?

— Depuis aujourd'hui.

Cette réponse parut rassurer Prentinaglia à un

ouble point de vue : celui de mes sentiments à
on égard et celui de son impeccable vigilance.
ue j'eusse pu être à Venise depuis plusieurs jours
ıns qu'il l'eût su et sans que j'eusse cherché à le
oir l'aurait outragé dans son amitié et mortifié dans
ı curiosité. Notez d'ailleurs que, depuis trois ans
ıe je n'étais venu à Venise, il ne s'était pas en-
ıis de moi. On n'existe pour Prentinaglia qu'à
par Venise. Une fois parti, on n'est plus rien
l'on ne redevient qu'au retour. J'étais revenu et
devenu. Il en témoigna par un soupir de soula-
ment et de satisfaction :

— A la bonne heure, et pour longtemps, j'es-
ère ?

Je fis un signe évasif. De mes projets, il n'en
ait qu'un seul dont je souhaitais entretenir Pren-
naglia. Pour le reste, à quoi bon ! A quoi bon lui
ouer ma détresse ? Que pouvait-il contre mon
al ? Il avait beau être ingénieux et subtil, que
ourrait-il inventer capable de m'arracher à moi-
ême ? Quel exorcisme sa cabale lui fournirait-elle
our rompre le douloureux sortilège qui me tenait
risonnier ? Tout ce qu'il pouvait m'offrir c'était de
e procurer cette retraite que je désirais et où je
ensais retrouver l'illusion de mon inoffensif passé

vénitien, de ce passé auquel il avait été mêlé et dont il représentait certaines heures agréables et pittoresques, celles où nous nous réunissions, presque chaque soir « sous le Chinois » en ce même Café Florian avec Otto de Hohenberg et lord Robert Sperling. Ce souvenir me fournit le moyen de couper court aux questions de Prentinaglia. Se rappelait-il ce printemps où, à mon dernier séjour à Venise, nous nous rencontrions, Hohenberg, Sperling, lui et moi pour échanger les nouvelles de la journée ? En ce temps-là Hohenberg et Sperling étaient tous deux amoureux de l'ombre de Catherine Cornaro, reine de Chypre et se disputaient ses faveurs. Heureusement qu'ils se réconciliaient ensuite devant le comptoir de bouteilles de Giacomuzzi.

Cette allusion à notre petit groupe florianesque fi éclater de rire Prentinaglia :

— Si je me souviens, ami cher, si je me souviens ! Hélas, ce pauvre Hohenberg ! Sa famille a fini par se fâcher et l'a rappelé dans son châtea de Bohême. Elle lui a coupé les vivres. Il a fallu ven dre le petit palais, congédier le brave Carlo et l vieux Pierino, renoncer à la loge au théâtre de l Fenice et s'en aller dans ce diable de burg, plei de souterrains et de cachettes dont il nous contai

e si belles histoires. Pauvre Hohenberg, comme doit s'ennuyer là-bas où il essaie sans doute, deant une chope de bière, d'oublier les dédains de nexorable reine de Chypre, mais, par contre, perling s'est définitivement fixé à Venise, il y a ıême acheté, peu après votre dernier départ, la asa degli Spiriti et il l'a restaurée magnifiquement. ous verrez cela, mon cher.

Cette Casa degli Spiriti est un palais situé près de . Alvise, sur cette partie de la lagune qu'on nomme ı « lagune morte », où la marée ne se fait presque as sentir. C'est une grande bâtisse carrée, demeuée longtemps inhabitée parce qu'elle passait pour tre hantée.

— Et comment Sperling s'accorde-t-il avec les sprits ?

A cette question, Prentinaglia était devenu suitement soucieux. Il se caressait le nez d'un air rave. Souvent la gravité n'était chez Prentinalia qu'une feinte qui lui servait à préparer quelue effet comique, mais cette fois, il semblait grave our de bon. Il jeta autour de nous un regard cironspect pour s'assurer que personne ne nous bservait. A cette heure tardive, le Florian était ide et cependant Prentinaglia baissa la voix.

— Mon cher, je ne sais pas comment Sperlin s'accorde avec les esprits, mais vous avez tort d plaisanter de ces choses, car il s'en passe ici d bien extraordinaires. Foi de Prentinaglia, on s croirait revenu au temps où le bon Carlo Gozzi s plaignait des tracasseries occultes auxquelles il étai en butte. Il y a de quoi faire réfléchir les plus scep tiques.

Il paraissait tout à fait sérieux, mais je me méfiai de son goût pour la mystification.

— Voyons, Prentinaglia, expliquez-vous.

De nouveau, il regarda autour de nous, comm pour s'assurer que nulle oreille indiscrète ne nou écoutait, mais était-ce une préoccupation véritabl ou un simple manège destiné à piquer ma curiosité Enfin, il se décida, baissa encore la voix et, d'u ton confidentiel, me dit :

— Vous savez que je n'aime guère aborder cer tains sujets avec les incrédules, mais je vous en a trop dit pour en rester là. Eh bien ! oui, il se pass ici des choses extraordinaires. Tenez, jugez-en Vous n'êtes pas pressé de rentrer à l'hôtel ?

Je fis : non, de la tête. Il continua :

— Vous connaissez Taddeo Talventi, le direc teur du Musée Civique ? C'est un homme froid

:iturne, méticuleux, sans imagination, comme
us en avons quelques-uns en Italie. Il y a trois
ırs, il me fait appeler, ayant, dit-il, à me consulter
r un cas embarrassant. Vous vous rappelez, n'est-
pas, dans la salle IV du Musée, celle qui con-
nt le tapis persan offert à la République de Ve-
se par Chah-Abbas, la vitrine où se trouvait un
tit buste en pâte tendre ? Vous voyez ce que je
ux dire, un charman tpetit buste du settecento,
expressif, si vivant !

Prentinaglia avait appuyé sur le mot « vivant ».
Je me souvenais, en effet, parfaitement bien.
ıvais souvent admiré ce précieux bibelot qui m'a-
it frappé par sa qualité artistique. L'homme re-
ésenté, quelque patricien de Venise sans doute,
irait nécessairement l'attention. Sa figure était
oite, maigre, distinguée, avec un nez long et
e bouche sensuelle. Tout dans ce personnage di-
it le voluptueux et l'amoureux. Il avait dû aimer
ssionnément la parure, la table, les fleurs, les
nmes, mais il y avait aussi sur ce visage l'expres-
n d'une insatiable curiosité. De quoi avait-il été
curieux ce seigneur vénitien, des secrets de son
ur ou des secrets de l'État ? Que de finesse dans
tte physionomie attentive et ardente ! Et quelle

vie avait-il vécu ? Quelles aventures avaient été le siennes ? Quel nom avait-il porté ? Plus d'une fo j'avais interrogé Prentinaglia sur l'origine de buste. Prentinaglia, je me le rappelais fort bie s'en était enquis auprès du directeur du Musé mais on n'avait pu le renseigner. On ne savait pl à quelle époque le buste était entré dans les co lections. La fiche le concernant avait été sans dou égarée. Le catalogue ne portait aucune indicatio Tout ce que l'on avait pu dire, c'était que l'obj figurait depuis longtemps dans les vitrines. Qua à l'identité du personnage, même ignorance. L'i connu semblait s'en amuser en son énigmatiq et fin sourire. Tous ces détails me revenaient l'esprit avec l'interrogation de Prentinaglia.

— Certes oui, ami Prentinaglia, je me rappel ce buste. C'est une des figures sur laquelle se lit mieux la vieille finesse vénitienne, si diplomatiqu si avisée, son amour de la vie élégante, passio née... Et qu'est-il arrivé à ce buste ?

Prentinaglia me regarda fixement, releva s gros sourcils et se pencha vers moi :

— Il lui est arrivé, mon cher, qu'il est parti.

— Parti !

Tiberio Prentinaglia fit un signe affirmatif :

— Oui, parti… Depuis une semaine, il a disparu, toutes les recherches pour le retrouver ont été ructueuses. Taddeo Talventi m'a fait appeler et a conté l'affaire. Vous conviendrez qu'elle est ange. La vitrine est intacte. La serrure n'a pas touchée. Aucune trace d'effraction, rien, et pendant le buste n'est plus là…

Prentinaglia se tut et me regarda comme pour ger de l'effet de sa révélation. Il reprit :

— Eh bien, mon cher, quand je vous disais qu'il passe ici des choses mystérieuses, incompréhen- bles et inexplicables comme au temps où notre rlo Gozzi consignait dans ses mémoires les ranges manigances dont il était l'objet de la part s puissances occultes ! Et ne m'alléguez pas que ffaire du buste est d'ordre naturel et qu'elle s'é- ircira d'elle-même un beau jour…Non, l'enquête été conduite minutieusement, mais elle n'a donné cun résultat. Ah ! je vous assure que Taddeo lventi n'en mène pas large…

Je considérais Prentinaglia avec attention. Cer- s, l'histoire qu'il me contait était étrange, mais ait-elle vraie ? N'y avait-il pas là quelque inven- n de sa part ? Voulait-il me mystifier ? Mais urquoi ? Il n'avait nullement l'air de plaisanter.

Tout à coup, il enleva son feutre et passa plusieu
fois la main sur son front. Pendant qu'il se taisa
et semblait absorbé dans ses réflexions j'avais tir
ma montre. Elle marquait deux heures du matin
et, soudain, je me sentis brisé de fatigue. L'impres
sion de malaise que j'avais éprouvée durant m
promenade d'après dîner me revenait de nouveau
Enfin, Prentinaglia rompit le silence en frappan
brusquement sur la table pour réveiller le garçon qu
sommeillait dans le salon voisin. Pendant que l'hom
me déposait la monnaie dans la petite soucoup
de métal qui sert à cet usage, Prentinaglia me dit

— Allons, mon cher, il faut rentrer, car j
prends demain matin l'express pour Rome où j
vais rejoindre lord Sperling, avec qui je dois fair
un tour en Sicile. Aussi quelle chance de vous avoi
rencontré ce soir ! Mais pourquoi, diable, vous ai-j
raconté toutes ces étrangetés ? Bah ! vous n'êtes pa
superstitieux, vous.

En me disant cela, Prentinaglia me considérai
avec une attention presque gênante. Voulait-il s
rendre compte de l'effet que son histoire avait pro
duit sur moi ? Sans doute mon visage décelait l'éta
de malaise où je me trouvais, car il me saisit pa
le bras :

– Et ce fou de Prentinaglia qui oublie, pauvre , que vous venez de faire vingt-quatre heures hemin de fer et qui vous tient là à bavarder ! ! bourreau ! Je vais vous reconduire à votre el. Où êtes-vous descendu ?

– A l'hôtel Victoria, mais je compte y rester e le temps de trouver quelque chose.

t comme nous tournions le coin de la Frezzaria, en marchant, j'expliquai à Prentinaglia l'inci-t de la Casa Trigiani et le projet que j'avais né. Il m'écoutait en laissant traîner sa canne les dalles. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la te de l'hôtel.

– Plusieurs chambres... un quartier tranquille... , je vois ce qu'il vous faut et j'ai peut-être e affaire. Mais comme je regrette ce malencon-ix départ et de ne pas être là pour vous aider ! in je vous enverrai l'adresse demain matin avec renseignements pour la location des meubles. illeurs, je serai de retour dans quelques semai- et nous nous retrouverons « sous le Chinois ». rling sera charmé de vous savoir ici. Allons, r, une bonne nuit. Pas de mauvais rêves et que re Venise vous soit douce.

★

Fut-ce la fatigue du voyage, une certaine nerv sité, due aux incidents de cette première soirée Venise, mais je dormis assez mal, d'un sommeil la fois pesant et incomplet d'où je me réveillai lendemain juste à temps pour entendre frapper ma porte.

Le portier m'apportait une lettre. Je reconn l'écriture fantasque de Tiberio Prentinaglia et cachet qui fermait l'enveloppe. La bague dont portait l'empreinte était formée d'une cornali gravée de signes cabalistiques. Elle avait app tenu à quelque adepte des sciences occultes com il y en eut tant à Venise au XVIII[e] siècle. Ce bij s'adaptait parfaitement aux allures de sorcier qu' mait à se donner le signore Prentinaglia et étaient une des facettes de son multiple personna mais, en ce moment, ce qui m'intéressait surt en lui, c'était sa parfaite connaissance de Veni grâce à laquelle je ne doutais pas qu'il ne m' découvert un logis à ma convenance.

Ce fut dans cette pensée que je rompis la c conjuratoire. Prentinaglia m'écrivait :

Mon cher et bien cher ami,

uisque vous désirez devenir tout à fait Vénitien, je
s conseille de vous rendre le plus tôt possible au
néro 796 des Fondamenta Foscarini. Vous y sonnerez
porte du vieux Palazzo Altinengo ai Carmini. La
nora Verana vous ouvrira et vous fera visiter les piè-
qu'elle a à louer. Je ne connais rien de plus sédui-
t dans la Venise du settecento. Avec les quelques
ubles nécessaires, votre « mezzanino » sera digne du
nt Casanova lui-même et du chimérique Carlo
zzi. Voici les adresses où vous vous procurerez ce
it vous aurez besoin. La signora Verana vous rendra
s les soins désirables. Dès mon retour, je viendrai
us voir en votre logis. Quant à la date : *Non so*,
nme nous disons à la vénitienne. Je vous serre la
in à la française.

Votre tout dévoué :

TIBERIO PRENTINAGLIA.

Je repliai le papier. Je me sentais, l'avouerai-je,
peu déçu sans me rendre compte, tout d'abord,
où venait cette déception. Après quelques minu-
de réflexion, j'en découvris la cause. Prentina-
a me donnait bien les renseignements demandés,
is sa lettre ne faisait aucune allusion à notre
nversation de la veille. Pas un mot de cette
zarre histoire de buste disparu en des circon-
nces mystérieuses. Enfin l'essentiel était l'adresse

qu'il m'indiquait et que je me répétai plusieurs fo en préparant mes ustensiles de toilette : Palaz Altinengo ai Carmini, Palazzo Altinengo...

Je connaissais à Venise deux Palais Altineng mais je dus constater que j'ignorais l'existence celui que me signalait Prentinaglia et qu'il disa situé près des Carmini. Par contre, l'église d Carmini m'était familière, surtout en raison de sc voisinage avec la « Scuola » du même nom et l charmantes peintures de Tiepolo. Plus d'une fo j'avais sonné à la porte de la Scuola et payé a custode le billet d'une lire qui permettait de pén trer dans l'édifice, de gravir son escalier à voût de stuc et de contempler au plafond de la granc salle les saintes et voluptueuses figures dont l grâce tiépolesque donnait à ce lieu à la fois l'a pect d'un oratoire et d'une salle de bal. L'église la Scuola m'avaient donc souvent attiré dans quartier de Venise dont je goûtais le caractèr populaire qui s'accentuait surtout au Campo Sant Margherita.

Ce Campo est, avec celui de S. Polo, un des plu vastes de Venise. Il ne se recommande par aucu monument spécialement intéressant, mais j'e aimais l'étendue dallée et l'entourage de pauvre

ıisons et de pauvres boutiques : petites épiceries, fıiteries, magasins de faïences et d'étoffes commuıs. J'aimais les bandes d'enfants déguenillés qui l niment de leurs gambades, les femmes aux longs câles qui le traversent, les marchands de friture et « calamaï », les vendeurs de polenta en plein ınt, son va-et-vient bruyant où ne se mêlent que rares touristes, la plupart se rendant aux Carıni et à la Scuola en gondole et par les canaux.

Ce n'était pas par ce moyen que je comptais me ıettre à la recherche de mon Palais Altinengo. Au cntraire, je me promettais le plaisir d'une longue omenade à pied. Je n'y éprouverais plus, je l'esrais bien, ce singulier malaise qui m'avait saisi veille, durant ma course nocturne et dont il me ıstait encore une sorte d'anxiété physique, dont ans doute auraient raison le grand air et la lumiè d'une belle journée.

Je me résolus à la commencer par un déjeuner restaurant... Celui vers lequel je me dirigeai est peu de distance de l'hôtel, et lorsque j'eus comındé un plat de « scampi » et une bouteille de valpolicella », mangé les délicats crustacés et bu ıelques verres de vin mousseux, je me sentis ns un parfait équilibre d'esprit. Depuis long-

temps, j'étais déshabitué de cette impression j'en attribuai le retour à la pacifiante atmosph de Venise. N'avais-je pas eu raison de deman asile à l'hospitalière et silencieuse cité ?

Ces pensées m'occupèrent jusqu'à l'instant ma note payée, le garçon approcha la « candel pour que je pusse y allumer mon « virginia » d j'avais soigneusement extrait la paille. Les prem res bouffées tirées, je consultai ma montre. Il ét temps, par les pistes dallées des « calli », de g gner les Carmini et le Palais Altinengo. Je levai donc et me mis en chemin et, par S. Fant S. Maurizio et le Campo Morosini, j'atteignis Ponte « dell' Accademia », qui traverse le Gra Canal en sa glorieuse perspective.

Cette vue m'est familière, certes, mais elle exc toujours mon admiration et je ne revois jamais noble courbe de cette magnifique avenue d'eau sa être ému de sa beauté. Ce sentiment fut si fort q j'eus quelque peine à continuer ma route. Elle menait à travers un des quartiers de Venise q je préfère et dont j'avais bien souvent parcouru l étroites « calli » et les tranquilles « fondamenta Mais aujourd'hui je n'étais pas en humeur de f ner; une sorte de hâte me pressait d'arriver à

lais Altinengo que m'avait indiqué Prentinaglia. ıssi, par la voie la plus directe, m'acheminai-je rs l'église des Carmini.

Une fois là, il ne me fut pas difficile de découvrir s Fondamenta Foscarini. Ils longent le rio di nta Margherita et commencent en vue de l'église. est une étroite bande de quai, le long d'un para-t et que bordent des maisons assez minables et modeste apparence. Deux bâtisses, cependant, distinguent des autres et sont visiblement d'an-ens palais déchus de leur antique splendeur et ués par parties. L'un des deux, le Foscarini, a nné son nom aux Fondamenta; l'autre est l'Al-engo, de dimension moindre, mais également labré. Construit au XVIIIe siècle, il comportait ois étages au-dessus d'un « mezzanino ». La fa-de, badigeonnée d'un crépi grisâtre, s'écaillait r places; mais les belles lignes de l'architecture, armonie des fenêtres à balcons ventrus révélaient core ce qu'avait dû être jadis l'édifice. Une rte de portail à colonnes, surmontées de vases de erre, le précédait. Sur une de ces colonnes, des unettes apposées correspondaient aux différents ages du palais. Celle de l'entresol portait le nom la signora Verana.

Avant de tirer l'anneau de fer de cette sonnet
je me reculai jusqu'au parapet pour considérer
nouveau ce Palais Altinengo qui, sur les indic
tions de Prentinaglia, allait devenir mon logis. L
fenêtres du mezzanino montraient seules la ban
de papier qui signale les appartements à louer. L
autres étages semblaient habités. Aux balcons
l'un d'eux étaient tendus des stores de coule
ocre; à un autre, des pots de fleurs étaient suspe
dus en des espèces de paniers à salade. Les vol
fermés du mezzanino étaient peints d'un vert déla
L'aspect général de la demeure, misérable et p
engageant, attestait une caducité avancée, ma
j'avais confiance dans le goût de mon ami Pre
tinaglia, et délibérément je tirai la sonnette q
devait me mettre en présence de la signora Vera
et me donner accès au Palais Altinengo.

Après un grincement, un carillon retentit, loi
tain, fêlé. J'attendis un instant. Personne ne vi
Le portail demeurant clos, je sonnai de nouvea
Pas de réponse. Décidément la signora Vera
avait l'oreille dure. Je fis quelques pas en arriè
et considérai de nouveau la façade du palais.
soleil, tout à l'heure voilé d'un nuage, l'éclairai
présent et mettait à nu toute sa vétusté et toute

ıère. Cette constatation, qui aurait dû m'éloi-
:r, me plut, au contraire, singulièrement. Sou-
n, je ressentais pour ce palais branlant et déjeté
attrait inexplicable et que pourtant je tentai de
sonner. Il était à la fois si noble et si piteux, ce
azzo Altinengo, si lépreux et si morose ! Et
s quel silence alentour ! Le Campo, devant l'é-
se des Carmini, était désert. Sur le pont, personne.
le rio, deux grosses barques vides, amarrées,
gnaient doucement sur leurs chaînes. Dans
ıu, couleur de jade, des fanes de légumes flot-
nt. Tout cela avait je ne sais quoi d'humble et
mystérieux et formait un cadre si approprié à
vieux palais déchu qui semblait prêt à vaciller
ses pilotis rongés ! Non, je n'habiterais pas au-
part à Venise, malgré l'obstination de cette si-
ora Verana à ne pas répondre à mon appel. Une
s de plus, je resonnai sans résultat ; enfin, agacé,
tirai l'anneau de la sonnette correspondant à
ı des autres étages. Tant pis pour le locataire
je dérangerais ainsi !

'avais eu la main heureuse, car, à l'un des bal-
ıs ventrus, sous le store de toile ocre, un vieil
nme se pencha. Du haut de cette tribune impro-
ée, le vieil homme m'expliqua que la signora

Verana était aujourd'hui à Mestre, mais qu'elle s
rait sûrement de retour le lendemain dans la ma
née. Cette nouvelle me rassura, car d'ici à dema
personne ne louerait cet appartement que, je ne s
vais trop pourquoi, je considérais déjà comme
mien. Elle me déçut, car j'aurais voulu pénétr
immédiatement dans le Palais Altinengo. Cet er
pressement, d'ailleurs, ne fut pas sans m'étonn
quelque peu. Depuis mon mal et mes chagrins, c
puis que la vie n'était plus pour moi qu'une su
d'actes sans intérêt, indifféremment répétés, c'ét
la première fois que j'éprouvais un désir.

Je ne pouvais pas plus empêcher que la signo
Verana fût à Mestre que demeurer indéfiniment
contempler cette porte close. d'autant que le c
de nouveau s'assombrissait et que les nuées, d'abo
éparses, s'unissaient pour le tendre d'un tissu br
meux. Après donc un dernier regard au Palais A
tinengo, je m'acheminai au hasard par les « call
voisines, tout en réfléchissant à l'étrange inté
que prenait soudain pour moi cette façade de pal
délabré, vers lequel m'envoyait le geste indicate
et cabalistique de mon ami Tiberio Prentinagl
grand expert en locations et grand connaisseur
la mystérieuse Venise. Quelques gouttes de pl

tirèrent de ces réflexions que j'avais dû pour-
vre assez longtemps, car je ne les interrompis
à une certaine distance des Carmini et à côté de
lise dédiée à S. Giovanni Decollato, dont le
lecte vénitien a fait S. Zan Degolà. Je me sou-
s alors que j'étais justement à quelques pas du
sée Civique. Pourquoi ne point m'y abriter
r laisser passer l'averse ? Si elle durait, le « va-
etto » qui fait escale au Fondaco dei Turchi, où
installé le Musée, me ramènerait à la place
nt-Marc.

Toute la vieille Venise revit dans ces salles du
sée Civique et j'avais jadis passé bien des heu-
à examiner les mille objets qui composent ce
ertoire si évocateur des anciennes mœurs véni-
nnes : estampes, armes, étoffes, costumes, meu-
s, reliures. Mais, ce jour-là, à peine un regard
nné à la grande galerie où l'image de Morosini
Péloponnèsiaque se dresse parmi des trophées de
peaux, je me dirigeai avec un empressement su-
vers la vitrine où j'avais jadis plus d'une fois
miré le petit buste du gentilhomme vénitien dont
entinaglia m'avait conté, la veille, la mystérieuse
sion. Avec curiosité, je m'approchai. La place
buste demeurait vide, mais aucun des objets

qui l'entouraient ne manquait. Toujours les mêm
vases en faïence de Bassano et de Nove, les mêm
tasses en porcelaine blanche, ornées de petits pa
sages dorés. Seul était absent le mystérieux patr
cien au sourire énigmatique. En quelles main
était-il tombé ? Pourquoi le voleur, parmi tant d'ol
jets précieux que contenait le musée, avait-il choi
justement celui-là ? Quelles pouvaient bien avoir ét
les raisons de ce singulier larcin ?

Car il y avait bien eu vol et Prentinaglia perdai
son temps à vouloir me mystifier avec ses histoire
fantastiques. A quel mobile obéissait-il ? Je lui e
voulais un peu de ses divagations saugrenues. I
me jugeait bien crédule, mais je n'étais nullemen
disposé à me laisser troubler par de pareilles bille
vesées. L'hypothèse d'un vol paraissant sans dout
trop simple à mon ami Prentinaglia, il lui en substi-
tuait une autre qui plaisait davantage à son imagi-
nation. Pourtant, ce vol, en tant que vol, demeurai
intéressant, par ce qu'il y avait d'inexplicable er
ses mobiles qui dénotaient une volonté bien par-
ticulière. Quelque collectionneur acharné avait-i
employé ce moyen de s'approprier cet objet curieux
Quel rapport cela pouvait-il bien avoir avec le
événements surnaturels dont Venise, au dire de

P·ntinaglia, était devenue le théâtre et au sujet ·lsquels je demeurais fort sceptique ?

J'en étais là de mes rêveries quand elles furent ·rerrompues par la toux proche de l'un des gar- ·ns. Ma longue station devant la vitrine avait at- ·ti· son attention. Ce brave homme avait certai- ·nent pour consigne d'ouvrir l'œil sur les visi- ·rs et je devais lui paraître suspect. Qu'il ne s'a- ·ât pas, au moins, par excès de zèle, de me faire ·rêter ! Ma visite du lendemain à la signora Ve- ·na en eût été compromise et c'eût été là un mau- ·s tour que m'eût joué le malicieux gentilhom- ·: vénitien. Je n'avais rien fait pour mériter qu'il ·erçât contre moi sa malice. Il en donnait assez · preuves par sa mystérieuse disparition pour n'a- ·ir besoin d'y ajouter aucun nouvel exploit.

Ces pensées m'amusèrent tandis que je regagnais ·pied mon hôtel et elles m'occupèrent encore lors- ·e, le soir, après dîner, je fus allé m'asseoir au ·fé Florian.

Je ne m'y trouvai pas seul, bien que ni Prenti- ·glia, ni Sperling, ni Hohenberg, aucun de mes ·npagnons d'autrefois, n'y eussent pris place à ·s côtés « sous le Chinois ». J'y avais, sans m'en ·uter, amené avec moi mon Vénitien inconnu.

Distinctement, je revoyais sa fine et narquoise physionomie et curieusement j'interrogeais son image. Qu'avait-il fait dans la vie pour qu'il en eût gardé ce sourire à la fois complaisant et mélancolique ? De cette Venise du XVIIIe siècle, dont la mode de son costume et la forme de sa perruque l'attestait contemporain, il avait dû connaître tous les plaisirs, toutes les grâces, tous les raffinements. Il avait dû aimer et être aimé. L'amour lui avait-il été doux ou amer ? A quoi pensait-il en se promenant sous ces mêmes arcades des Procuraties, coiffé du tricorne, couvert de la baüta et le visage dissimulé par le masque de carton blanc ? Mais de tout ce qu'il avait fait, de tout ce qu'il avait été, il ne restait que ce buste fragile aux yeux narquois et à la bouche fine, que ce buste énigmatique auquel l'événement, après tout singulier de sa disparition, ajoutait quelque chose de plus énigmatique encore.



Cette fois, la signora Verana était chez elle, car à mon coup de sonnette répondit le grincement de la chaîne qui manœuvrait la serrure du grand portail. Il s'entr'ouvrit et j'en poussai le battant. Je me trouvais dans une étroite cour. Au fond,

ercevais sous une voûte le commencement d'un
ge escalier de pierre. A droite, une autre porte,
ez basse et peinte du même vert délavé que
volets du mezzanino, derrière laquelle je ne
dai point à entendre un pas lourd et mou.
ntôt après, une main souleva un loquet et sou-
n je me trouvai en présence de la signora
rana.

C'était une femme d'une soixantaine d'années,
rte, trapue, vêtue de noir, le visage carré, avec
s yeux enfoncés, un teint jaune, des cheveux
s. Elle semblait méfiante et taciturne et me
nsidérait avec une curiosité sans bienveillance.
pendant, au nom de Prentinaglia, sa figure s'é-
ira d'une espèce de sourire et elle esquissa une
nière de révérence qui n'était pas sans dignité.
rès quoi le colloque commença. La signora
outait mes explications, les yeux baissés. Quand
les eus terminées tant bien que mal, car mon
nitien n'est pas impeccable, la signora Verana
urit de nouveau. Évidemment je lui devenais plus
mpathique qu'à l'abord et ce fut presque avec
térêt qu'elle me répondit :

— Le signore Prentinaglia a dit vrai : le mezza-
no est à louer, mais vous a-t-il dit aussi que les

chambres n'ont pas été occupées depuis longtem
et que vous y serez très isolé et sans aucune cor
munication avec le reste du palais ?

Le mezzanino, en effet, ainsi que me l'expliqua
la signora Verana, formait un appartement tout
fait séparé. On y pénétrait par la porte verte a
seuil de laquelle nous parlementions. L'escalier qu
l'on apercevait au fond de l'étroite cour desserva
les autres étages. C'était à un de ces étages que
retirerait la signora Verana si elle louait le mezz
nino dont elle occupait momentanément une d
chambres. Néanmoins, elle ne refuserait pas, e
cas de location, de se charger du ménage du loc
taire, malgré les incommodités du service.

Toutes les explications plutôt peu engageant
de la signora Verana ne me décourageaient null
ment. Au contraire, ce manque de voisinage, cet
solitude me plaisaient comme m'avait plu l'aspe
délabré et branlant de cet étrange Palais Altineng
Néanmoins, je me demandais pourquoi, des non
breux appartements que l'on trouve à louer à Venis
Prentinaglia m'indiquait celui-là comme devant m
convenir particulièrement. La plupart du temp
ces palais déchus des quartiers populaires ne ga
dent rien de leur ancienne décoration intérieur

antiquaire a passé par là, et l'Altinengo devait
e dans ce cas, quoi que m'en eût écrit, dans sa
tre, le signore Prentinaglia. De plus, son aspect
térieur et sa situation n'avaient rien de remar-
ablement pittoresque. Et cependant je ne dou-
s pas que Prentinaglia n'eût eu ses raisons pour
adresser à la signora Verana. De toute façon,
illeurs, il fallait que je visitasse le mezzanino.
La signora Verana acquiesça à ma demande.
n sans politesse, elle s'excusa de me précéder
ur me montrer le chemin. La porte franchie,
ffrait un escalier assez obscur et dont je sentais
us mes pas les marches usées. En le gravissant,
remarquai le salpêtre qui couvrait le mur. Le
lais Altinengo s'annonçait comme devant être
t humide. Et l'on était encore dans la belle sai-
n ! Que serait-ce durant les mois d'hiver ? Je
llais faire observer à la signora Verana, quand
e s'arrêta devant une porte fermée.

Du palier, je l'examinai avec une certaine sur-
ise, mélangée d'un certain espoir, cette porte,
r elle était très belle, en bois naturel, noueux,
rveilleusement patiné et veiné, et rehaussé de
rrures de cuivre. Pendant que la signora Verana
tarabustait la serrure détraquée, je remarquai

dans le pavimento brun et noir quelque chose brillant. Parmi les petits cubes de marbre qui fo maient ce pavimento, un fragment de nacre ét incrusté. Cette bizarrerie m'intéressa. Je retrouv là mon Prentinaglia et je commençais à compre dre pourquoi il jugeait ce Palais Altinengo dig d'une visite et m'avait indiqué, dans ce lointain solitaire quartier des Carmini, le mezzanino à lou de la signora Verana, et son menu disque de na posé à son seuil comme une mouche de lune à qu que visage vénitien d'autrefois !

Le vestibule où nous pénétrâmes était assez vas Les murs s'agrémentaient d'arabesques et d'ent lacs de stuc d'une couleur bise sur un fond ro Au plafond les mêmes ornements encadraient c médaillons dont je distinguais mal les sujets da la demi-obscurité. Tout cela, il va sans dire, ré lait un état d'extrême décrépitude. L'enduit d murs s'écaillait et les stucs des moulures s'éb chaient, mais l'ensemble avait cette sorte de grâ à la fois élégante et minable qui fait le charı appauvri et mélancolique des vieilles demeu vénitiennes. Sur ce vestibule plusieurs portes de même bois noueux et veiné devaient donner ac aux diverses parties du logis. Celle vers laquelle

igea la signora Verana s'ouvrait sur une cham-
: de belle dimension également assez obscure,
je remarquai néanmoins tout d'abord une ma-
ifique cheminée en marbre vert antique. Je la
mieux quand la signora eut poussé les volets
joints des fenêtres qui donnaient sur le rio de
nta Margherita. Sauf cette cheminée, cette cham-
: n'offrait rien de remarquable. Des lambeaux de
pier pendaient des murailles. A vrai dire, elle
it inhabitable et je commençais à douter que je
sse jamais m'installer au Palais Altinengo. Aussi
-ce sans grand empressement que je suivis la
nora Verana dans la pièce contiguë à celle-là.
Cette seconde pièce, infiniment mieux conservée
e la précédente, présentait un décor curieux et
ginal. Certes, le plafond se lézardait et les pan-
ux avaient perdu les tentures qui les recouvraient
lis, remplacées par une couche de peinture,
is ces panneaux vides étaient entourés de ban-
roles de stuc et surmontés de médaillons où se
achaient, finement modelées au pouce, des figu-
mythologiques. Sur le pavimento de mosaïque
déroulait une guirlande de fruits et de fleurs qui
panchaient, aux quatre coins, de quatre cornes
bondance. L'ensemble de cette décoration était

d'un goût charmant et d'une charmante coul
Malheureusement je ne voyais pas très bien
moyen d'en tirer parti et le meilleur me seml
d'en emporter l'agréable souvenir et de cherc
autre part où fixer mes pénates que dans ce me
nino baroque, mais par trop inconfortable du Pa
Altinengo. J'allais m'en expliquer avec la sign
Verana, mais elle avait disparu, et je l'enten
pousser les volets de la pièce où elle m'avait p
cédé et au seuil de laquelle je m'arrêtai soud
fasciné. Ah ! cette fois, je comprenais tout à
mon ami Prentinaglia.

C'était une sorte de salon, à peu près carr
deux fenêtres, entre lesquelles une cheminée de m
bre jaune se dressait, surmontée d'un miroi
volutes dorées. Le ton du marbre et des vieux
se complétait par la couleur des murs. Ils étai
peints d'une couleur jaune, d'un jaune délicie
ambré comme du miel, et, sur ce fond, d'
exquise et molle douceur de teintes, se détachai
en blanc des moulures de stuc formant des a
besques symétriques. Ces arabesques, d'un des
et d'une fantaisie admirables, sur chacun des t
côtés de la pièce, encadraient de grands panne
de faïence blanche où étaient figurées, en or et

ir, des scènes de chinoiseries. A droite et à gau-
e de chacun de ces tableaux deux autres plus
tits en leurs mêmes cadres de stuc. Au plafond
même décor de chinoiseries se continuait et se
mplétait à la fresque par des oiseaux, des fleurs
des insectes. Le pavimento s'incrustait, çà et là,
fragments de nacre et, à l'un des angles du
lon, une haute glace, dans un cadre de marbre
ıne, debout, le reflétait en toute sa fantaisie
mptueuse et saugrenue, en tout son mystère
prévu et charmant.

Certes, j'avais admiré plus d'une fois à Venise
délicats travaux de stuc où excellent les décora-
ırs vénitiens, mais je n'avais rien vu de pareil à
que j'avais sous les yeux, rien qui atteignît
te beauté dans la fantaisie. Miroirs, arabesques,
ures, faïences, tout cela formait un ensemble
ın raffinement et d'une grâce uniques. Il s'en
gageait une impression de surprise et de mys-
e à rencontrer cette merveille inattendue au fond
ce vieux palais si pauvrement misérable, si irré-
édiablement caduc, avec sa façade grise, ses volets
rdâtres, son air déchu et utilisé. Ah ! Prentina-
a avait bien deviné quel attrait exercerait sur
oi ce décor en indiquant à mes recherches cet

antique palazzo perdu dans ce lointain quartier
Venise ! Quel lieu plus propice à abriter ma so
tude par son silence et son éloignement, à l'ado
cir par cette atmosphère de miel doré, à l'occup
par ces arabesques favorables à l'enroulement d
rêveries, à l'amuser par ces figures chinoises q
seraient les interlocutrices minuscules et compl
santes de mon loisir mélancolique.

Je m'étais tourné vers la signora Verana :

— Tout cela me convient parfaitement, signo
Verana. Voulez-vous me préparer l'engageme
je voudrais m'installer ici le plus tôt possible.

La signora Verana, qui n'avait pas prononcé u
parole durant ma visite, acquiesça à ma deman
d'un signe de tête. Ce mutisme me paraissait
bon augure. Puisque la signora devait se charg
de mon service, je n'aurais pas à redouter ses b
vardages. Cette personne taciturne serait la go
vernante rêvée, et gouvernante était le terme jus
car la Verana, par ses manières réservées, différ
assez des serviteurs ordinaires. Certes, elle n'av
pas la cocasse gentillesse des bonnes Sorelle T
giani, mais, à défaut des mille attentions dont
comblaient les chères vieilles, je trouverais
moins, dans cette matrone au visage peu avena

is correct, le respect de mes habitudes et les soins ispensables.

l y avait encore, de l'autre côté du vestibule, certain nombre de pièces qui dépendaient du zzanino. Je dus y suivre la signora Verana. tait dans l'une d'elles qu'elle habitait provisoinent, auprès d'une petite cuisine. Elle m'expliqua èvement que, dès mon arrivée, elle se retirerait z des amis qui logeaient à l'un des étages du ais. Je serai donc, comme elle m'en avait préu, entièrement seul au mien. Elle n'y viendrait pour les besoins du service assez simple que je demandais. Hors cette chambre, à peu près habble, toute cette partie du palais était dans un de délabrement extrême et vraiment semblait nacer ruine. Mon domaine se terminait par une sez grande salle d'où un escalier extérieur don- accès à un jardin planté de légumes et de quels arbres. Au bout de ce jardin se dressait une struction bizarre, sorte de petit temple à cones et à fronton : l'ancien Casino du Palais. Je ejetai sur tout cela qu'un coup d'œil assez inérent. J'étais pressé de revoir le salon des cs.

Jn rayon de soleil le faisait plus doré et plus

beau encore. Une atmosphère d'une lumineu tristesse l'emplissait et je me sentais étreint d'u émotion indéfinissable. Ne serais-je pas un int dans ces lieux ? N'allais-je pas troubler leur ab don ? De quel droit, après tout, osais-je m'int duire en leur silencieux mystère ? Hélas, en t cas, je ne serais pas un intrus bien gênant ! n'y apporterais avec moi ni la joie bruyante de jeunesse, ni les rires de la santé. Je faisais si p partie de la vie, et cependant c'était pour essayer revivre que je revenais dans cette Venise ch cher dans mon passé de quoi y rattacher ma mis présente ! Vaine tentative, chimérique espoir. C tait à peine un vivant qu'accueillerait dans sa p à demi-morte ce vieux Palais Altinengo. Et s dain, dans la grande glace, debout en son ca de marbre, je m'aperçus lointain et vague, com si mon image fût soudain entrée dans la rég reflétée et muette des ombres...



Il me fallut une semaine pour procéder à l'ins lation sommaire de mon nouveau logis. Mon p mier soin fut d'y faire opérer un nettoyage comp et minutieux. La signora Verana s'en chargea

ıoyen de deux vieilles voisines qui époussetèrent
;neusement les murs et lavèrent à grande eau
ı pavages de mosaïque. Pendant que les deux
vailleuses s'activaient à cette tâche, je m'occu-
s de pourvoir mon coin de palais du mobilier
essaire. Grâce aux adresses laissées en partant
Prentinaglia, je pus louer un lit de fer très
pre avec sa literie neuve et une toilette munie
ses ustensiles. Le linge indispensable, je l'ache-
Quant aux autres meubles, l'idée d'enlaidir
n fantasque domaine de vilains objets modernes
répugnant, je m'adressai à l'honnête Lorenzo
ıarelli.

;otarelli est un antiquaire de Venise. Recom-
ındé jadis par mes amis, les C..., qui en avaient
contents, je n'avais pas eu à m'en plaindre.
ıtes, tout ce que vend Zotarelli n'est pas rigou-
sement ancien, mais, s'il ne l'avoue pas ouver-
ıent, il a, en face des pièces suspectes, un sou-
: si entendu qu'avec un peu d'habitude on est
seigné sur leur authenticité. Si l'acheteur ne
ıprend pas l'avertissement et persévère dans son
ıjet, Zotarelli ne va pas jusqu'à s'y opposer. Ce
ait vraiment trop lui demander. Chaque métier
a morale et Zotarelli a celle du sien. Tant pis

pour les amateurs ignares et pour les connaisseu
présomptueux ! Zotarelli est donc, à son point
vue, un fort honnête homme, et, de plus, un hom
excellent et aimablement serviable.

Il occupait dans la Spadaria, derrière la pla
Saint-Marc, une boutique exiguë où s'entassaie
en désordre : verreries, faïences, dentelles, men
bibelots, mais dans les environs de Santa Ma
Formosa un autre magasin lui servait à abriter d
objets plus encombrants. Maintes fois j'avais
déjà recours à ses bons offices, car, sans être c
lectionneur, je ne suis pas sans avoir rassemb
durant mes nombreux séjours à Venise, quelqu
vieilleries vénitiennes. Il se trouvait donc tout in
qué que je recourusse à lui dans la présente oc
sion où il s'agissait qu'il me vendît en meub
anciens ce dont j'avais besoin, avec promesse
les reprendre lors de mon départ.

Quand je pénétrai dans la boutique de la S
daria, Zotarelli déballait un de ces surtouts en ve
de Venise, formés d'un ensemble de vases, de s
tuettes, de balustrades, de colonnes et de portiqu
qui transforment la table au centre de laquelle
les pose en un jardin minuscule, fragile et ch
mant. Tout à son occupation délicate, il ne me

a entrer et je pus l'examiner à l'aise, ce que je 'rais jamais fait, car mon attention allait d'or- iire davantage aux objets qu'au marchand. Zo- elli m'apparut donc comme un petit homme let avec une grosse tête et des mains habiles. lmirais leur dextérité quand il m'aperçut, ce qui fit pousser une exclamation de bienvenue, bien- suivie du dialogue d'usage,au cours duquel j'en s naturellement à lui faire part de mes inten- is au sujet du Palais Altinengo. Que j'en fusse enu le locataire parut le surprendre un peu, il me considéra d'un air singulier. Au nom de ntinaglia, il esquissa une grimace que je re- rquai et que j'attribuai à quelque bisbille entre . D'ailleurs, Zotarelli ne fit suivre sa grimace icun commentaire et m'offrit de me conduire -le-champ à son magasin de Santa Maria For- sa.

orsque j'eus choisi les divers meubles qui me aissaient le mieux à ma convenance, Zotarelli dit :

— Alors, j'enverrai tout cela au Palais Altinengo 'armini, chez la signora Verana ?

l connaissait donc la signora Verana ? L'occa- i me parut bonne à me renseigner sur cette per-

sonne. Qui était-elle ? Pouvait-on avoir confian
en elle? Comment et à quel titre disposait-elle d'
étage à louer de ce vieux palais délabré ?

A mes questions, Zotarelli, assez volontiers b
vard d'ordinaire, répondait évasivement et prude
ment, comme quelqu'un qui tient à demeurer s
la réserve. La Verana était une dame de bonne
mille qui avait eu des malheurs. Il la connaissait
ne la connaissait pas. Il avait connu des parents
elle. Elle avait été longtemps absente de Veni
C'était probablement une très estimable dame, m
il n'en pouvait rien dire. Sait-on jamais avec
gens ? Et Zotarelli prenait la figure qu'il faisait
face des objets suspects. Cette attitude m'int
guait. Pourquoi toutes ces réticences ? Et comme
le poussais davantage, il finit par me dire br
quement :

— Je ne sais rien de plus. Que diable, dema
dez au signore Prentinaglia, puisque c'est lui
vous a envoyé là, à ce Palais Altinengo ! Enfi
Cette Verana, je crois me rappeler qu'elle a été
temps gouvernante chez lord Sperling, à la Ca
degli Spiriti. Puis elle a quitté la place. On dit qu'e
aurait voulu ouvrir une pension de famille au Pal
Altinengo, mais le palais est mal situé et il fa

t trop de réparations. Et puis, et puis... Alors s n'avez pas besoin d'autre chose ?

vid始ment ma détermination d'habiter ce pa- solitaire et caduc, loin des quartiers fréquentés Venise, de la place Saint-Marc et de la Spada- surprenait l'excellent Zotarelli. Sans qu'il se nît aucune observation directe, il était visible l désapprouvait mon projet. Zotarelli voyait regret ses meubles émigrer vers le lointain zanino des Fondamenta Foscarini. Cependant ne promit de les y envoyer dès le lendemain, s je remarquai que lui, si serviable à l'ordi- re, ne m'offrait pas de les y conduire lui-même e m'aider à les installer. Zotarelli avait contre ntinaglia, contre la signora Verana et contre le is Altinengo une prévention que je ne m'expli- is pas. Les âmes vénitiennes sont compliquées ecrètes, et je savais bien que je ne tirerais rien plus de mon bonhomme.

l me restait encore quelques courses à faire nt le dîner. Je voulais acheter, pour les deux lles qui avaient nettoyé mon futur logis, de ces les que l'on vend aux boutiques du Rialto. Je dirigeai donc de ce côté quand soudain je me tis fatigué. Une sorte de vertige m'étourdissait,

à croire que j'allais tomber. Je me trouvais à c
moment devant l'église de Santa Maria Formos
Sur le rio, une gondole vide passait. Je fis signe a
gondolier qui accosta aux marches de l'escalie
De son crochet, le rampino qui rôdait, accour
retenait le bordage. Une fois affalé sur les cou
sins, je me rassurai, mais ces alertes me prou
vaient que mes forces ne m'étaient pas revenue
L'avertissement reçu le soir de mon arrivée aura
dû me rendre plus prudent. Un tour en lagu
me remettrait. Rien n'est plus reposant pour l
nerfs surmenés.

Ces promenades avaient toujours été une de m
plus chères passions vénitiennes. Pour elles seule
j'usais de la gondole dont je ne me servais guè
autrement, lui préférant la flânerie pédestre, mai
pour l'instant, j'eusse été incapable de déamb
ler à travers les calli. Mon malaise s'en fût exa
péré, tandis que déjà il s'apaisait par l'allong
ment aux coussins et par le balancement caden
de la barque souple. Celle que je venais de pre
dre était justement excellente. Elle était « pr
miata », ce qui se dit des gondoles dont les « ba
caroï » ont remporté un prix aux régates. Ce ba
carol était un grand gaillard, svelte et élégan

neur habile, ainsi que je m'en aperçus dès son
emier coup de rame ; aussi eûmes-nous par-
iru assez rapidement la distance qui sépare
nta Maria Formosa des Fondamenta Nuove où
rio dei Mendicanti aboutit à la lagune et courbe
r le ciel et l'eau l'arche puissante et noble de son
au pont de marbre.

J'aime beaucoup entrer en lagune par le rio et
pont dei Mendicanti... Dès qu'on l'a franchi,
ite l'étendue des eaux apparaît, plate, calme et
rmonieusement nuancée. Nulle part le vaste mi-
ir marin qui entoure Venise n'est plus uni et plus
aisé. La marée se fait peu sentir en cette partie
la lagune, que l'on appelle la lagune morte et
i baigne, comme pour mieux encore justifier ce
m, l'île des Morts, la rouge San Michele aux
irailles pourpres et crénelées, pareille à la for-
esse du sommeil. C'est elle aussi, cette lagune
x eaux somnolentes, qui entoure de son éter-
l silence les autres îles qui forment avec San
chele, au flanc de Venise insulaire, son archipel
ptentrional : Murano où bout le verre aux four-
ises, Burano où les doigts agiles des dentelières
trelacent les arabesques célèbres de la fantaisie
nitienne, Torcello et Mazzorbo où vit la fièvre

San Francesco in Deserto, qui reflète ses cypr franciscains à une eau étrangement solitaire. To cet ensemble est certes d'une singulière mélancoli bien que parfois la lagune s'irise d'extraordinair jeux de lumière. J'y ai contemplé de prodigieus fêtes de couleurs, mais, le plus souvent, ce qui domine c'est une impression de tristesse sa amertume, d'une misère sans regrets et d'une so tude sans angoisse, tant elle est faite de paix, monotonie et de silence.

Ce jour-là, je dois le dire, l'aspect des chos était fort mélancolique. Une sorte de brume, d'u extrême finesse, flottait entre le ciel et l'eau. El enveloppait San Michele de son tissu humide léger et faisait de Murano une espèce d'île fantôm Ce n'était pas un jour à s'aventurer loin et à all goûter en pleine lagune le sentiment si particuli qu'on y éprouve, en de pareils crépuscules br meux, à ne s'y sentir nulle part dans la vie. D'a leurs, l'heure était avancée, aussi commandai-je gondolier de contourner simplement la ville et d rentrer par le Canareggio. Il se conforma aussit à l'ordre donné et la gondole continua à gli ser moelleusement sous l'impulsion régulière de rame. Je l'écoutais, les yeux à demi fermés ; j'

ıtais le pas de l'homme sur le tapis de poupe, bruits divers de l'eau et du bois avec une attenn rassurée. Cela faisait une distraction à l'indéissable malaise que je ressentais de nouveau, à te espèce d'anxiété sans raison qui eût facilent ressemblé à de la peur. Et cependant il n'y ıit rien qui pût motiver cette absurde sensation. anmoins, à mesure que nous voguions sur cette de immobile, mon inquiétude intérieure augntait. En vain, par diversion, j'essayais de nser à des choses précises, aux meubles choisis ez Zotarelli, à certains détails d'ornementation Palais Altinengo, même à ce que je mangerais dîner. Malgré tout, la même impression contiait à m'étreindre jusqu'à la souffrance. Cela fut fort que j'en vins à interpeller le gondolier pour cher de rompre l'angoisse qui m'oppressait et, usquement, je me retournai vers lui. A mon ste, il crut sans doute que je lui demandais où us étions, car, désignant une bâtisse carrée qui dressait dans la brume au point le plus avancé Venise dans la lagune, il me cria en se penant sur sa rame :

— C'est la Casa degli Spiriti, signore.

Nous nous trouvions, en effet, devant la Casa

degli Spiriti. Elle n'avait guère changé depuis l'
poque où je l'avais vue pour la dernière fo
avant que lord Sperling l'achetât pour y install
sans doute loin des indiscrets son laboratoire
recherches psychiques, car Sperling était un adep
des sciences occultes... Déjà, quand je l'ava
connu, il se montrait très préoccupé de ces que
tions. Malgré sa nouvelle destination et son no
veau propriétaire, la Casa présentait toujours
peu près le même aspect. L'extérieur n'en avait p
été modifié ; la façade était toujours badigeonn
du même crépi jaune. Lord Sperling s'était bor
à rétablir certaines fenêtres jadis bouchées, à rép
rer certains balcons démantelés et à faire recon
truire les hautes cheminées en hotte et à turban
caractéristiques des demeures vénitiennes, ma
c'était à l'intérieur qu'il avait dû surtout opérer l
restaurations dont parlait Prentinaglia. Il éta
possible que la Casa — un ancien Palais Salviz
— eût conservé des décorations dont lord Spe
ling pouvait fort bien avoir su tirer parti. Il n
manquait ni de goût, ni de curiosité et, du tem
que je le fréquentais et où nous nous retrouvions av
Hohenberg et Prentinaglia sous le Chinois du Fl
rian, je l'avais vu acheter force meubles ancie

;ue d'une installation future à Venise. A cette
que, il vivait à l'hôtel, laissant ses acquisitions
lépôt chez les marchands. Il les en avait sans
te extraites pour en orner les salles de la Casa
t le jardin, qui donnait sur la lagune, par une
asse jadis à l'abandon, montrait à présent des
:es soigneusement taillés et des buissons de
:s qui, débordant la balustrade, pendaient pres-
jusque sur l'eau.

n dépit de cette terrasse fleurie, la Casa degli
riti n'en conservait pas moins un aspect assez
avenant auquel la brume donnait un caractère
mystérieuse singularité... Certes lord Sperling
it trouvé là un lieu fort propice à ses travaux.
sonne ne l'y devait venir déranger dans ses in-
tations et ses expériences. Le fait que Sperling
été disciple de William Crookes ne laissait pas
doute sur leur nature. Déjà, comme je l'ai dit,
l'époque du Chinois, Sperling était enclin à
curiosités de l'au delà. Souvent je l'avais en-
du relater les surprenants résultats atteints par
avant anglais. Phénomènes étranges : lévitation,
nsport d'objets, apport de fleurs mystérieuses,
térialisations qu'enregistrait la plaque photo-
phique. Après en avoir étudié la théorie, Sper-

ling avait dû vouloir passer à la pratique. De l
l'achat de la Casa degli Spiriti, dont le surnom pop
laire lui paraissait sans doute de bon augure. To
ces « miracles » que Crookes obtenait par d
médiums appropriés, Sperling les devait cherch
par les mêmes moyens. A ce point de vue Veni
ne devait pas manquer de ressources et je me d
mandais si cette signora Verana, que Zotarelli m'
vait dite avoir été au service de Sperling, n'ava
pas joué un rôle dans les expériences psychiqu
du dit Sperling et si, après tout, l'insolite dispa
tion du petit buste du Musée Civique n'était p
sans corrélation avec les jeux fantasmagoriqu
dont le superstitieux Prentinaglia m'avait signa
l'existence lors de notre rencontre au Café Floria
Quoi qu'il en fût, tout cela m'importait assez pe
l'essentiel n'était-il pas que Prentinaglia m'eût i
diqué le Palais Altinengo et que la signora Vera
s'acquittât ponctuellement des soins qu'elle s'éta
engagée à me donner ? Quant au charmant bus
du Musée Civique, qu'il eût disparu de sa vitrin
du fait de quelque voleur ou par l'artifice de qu
que sorcier, cela ne me regardait pas ! Le fin s
gneur vénitien qu'il représentait était de force à
tirer de l'un ou l'autre de ces mauvais pas. Il ava

û avoir de son vivant maintes aventures et celle-a n'était pas pour déplaire à son ombre ironique t souriante.

Comme je réfléchissais à ces choses, la gondole tteignait l'entrée du Canareggio. Derrière nous, la agune étendait ses eaux brumeuses et crépusculaires d'où montait une odeur à la fois saline et moneuse. Devant nous, les premières lumières 'allumaient aux lanternes et aux façades des vieux alais des deux rives, si pittoresques en leur dérépitude populeuse et vivante. Au silence des ndes mortes succédait la rumeur grouillante d'un uartier animé. Nous croisions de lourdes barques u de rapides « sandolo ». Peu à peu, à chaque oup de rame, nous rentrions dans la vie et j'en prouvais un indéniable soulagement, si bien que, orsque nous arrivâmes au Rialto, je fis signe au ondolier d'accoster. Je voulais rentrer à pied à 'hôtel, après avoir acheté dans une des boutiques lu Pont les deux châles vénitiens que je me proposais d'offrir aux deux vieilles, qui, sous les ordres de la signora Verana, avaient contribué au ettoyage de mon mezzanino du Palais Altinengo, lont j'allais enfin bientôt prendre possession.



Ce fut le lendemain de cette promenade en lag ne qu'arrivèrent au Palais Altinengo les meub envoyés par Zotarelli. J'étais allé d'avance au pal pour les recevoir et pour examiner mieux comme je les disposerais et, cela fait, je m'étais accou à la fenêtre pour attendre leur venue. Il faisait, jour-là, un temps très clair et très doux et il restait plus rien au ciel de la brume de la veil Je ne me ressentais plus du malaise que j'av éprouvé. D'ailleurs, ne fallait-il pas m'habituer ces alternatives de dépression profonde et de san relative. Je ne devais pas oublier que j'étais enco sinon un malade, du moins un convalescent à manquait, pour s'aider à guérir, ce violent dé de vivre qui succède aux graves crises du corps qui est d'un si puissant secours en semblables c Tout ce que je pouvais donc espérer de Venise ét une sorte d'acceptation de l'existence, une sorte d'a quiescement à sa monotone mélancolie. Pour arri à cet état d'apaisement sans joie et de calme sa bonheur le vieux Palais Altinengo allait me prêter s silence et sa solitude. Tout de suite, j'avais se qu'il me serait hospitalier et qu'il m'était en quelq

e destiné par l'attrait immédiat qu'il avait exercé
moi. Peut-être même, un jour, si cet attrait se
ngeait en un attachement durable, verrais-je à
installer définitivement, mais, pour le moment,
e s'agissait encore que d'un campement im-
risé.

ers les deux heures je vis approcher la grosse
ue portant les meubles que me cédait Zotarelli.
sue et lourde, elle accosta à l'escalier des Fon-
enta. Zotarelli m'envoyait deux hommes pour
éder au débarquement. L'un d'eux me tendit
lettre où l'antiquaire s'excusait de ne pas venir
ersonne. Il me souhaitait un heureux séjour en
nouveau logis, mais ce souhait ne me semblait
formulé sans une certaine ironie. Décidément
rave Zotarelli « avait quelque chose », comme
it, contre le Palais Altinengo. Je pliai son billet
n'occupai de donner mes ordres aux déchar-
s. Je dois reconnaître qu'ils mirent à s'acquit-
le leur travail une promptitude qui n'est pas
les habitudes vénitiennes. Ils semblaient avoir
de terminer leur tâche, et, tout en plaçant les
oles aux endroits que je leur indiquais, ils
ent à droite et à gauche des regards furtifs.
r besogne achevée et leurs pourboires empochés,

ils dégringolèrent l'escalier et regagnèrent l
barque que j'entendis bientôt s'éloigner sur l'
du canal, à grands coups de rames.

Voici comment j'avais tiré parti des trois piè
habitables du mezzanino. Dans la chambre à c
minée de marbre vert j'avais installé ma toilet
dans celle aux médaillons mythologiques mon
dissimulé derrière un haut paravent à dix feuil
tendu d'un de ces vieux papiers vénitiens qui
en leur usure, comme un charme d'étoffe ancie
Une grande armoire, une table, quelques faut
complétaient l'ameublement en compagnie d
commode ventrue, peinte de fleurs et de fruits,
s'accordait bien avec les mosaïques du parvime
Pour le salon des stucs, où il importait avant
de ne rien admettre qui masquât le décor des m
j'avais choisi chez Zotarelli une de ces gra
tables de laque comme on en fit beaucoup à V
au XVIIIe siècle. Sur un fond jaune se dessin
en noir et or des Chinois et des pagodes. Un ca
et quatre fauteuils d'un rococo confortable co
tuaient les sièges. C'était tout. Pour lumi
quatre grands candélabres en Bassano et des a
ques en verre fumé de Murano, que j'avais pl
au-dessous de chacun des petits panneaux de

e faïence qui accompagnaient ceux de plus
de dimension, dont la beauté bizarre et char-
te faisait le principal ornement de ce lieu
ıge, où une Chine de Carnaval se mêlait à la
se du temps des masques... Quant à la chemi-
elle se suffisait à elle-même avec son marbre
e et ses miroirs parmi leurs dorures enrocail-

ı signora Verana avait assisté silencieuse à mon
ıénagement. Je lui avais payé en arrivant le
ıier quartier de ma location et son zèle s'en
t sans doute augmenté, elle me proposa de
der à ranger dans l'armoire et la commode
ontenu de mes malles. Pendant qu'elle s'y
loyait, je la considérai plus attentivement que
'avais fait jusqu'à présent. Evidemment la
ɔra Verana était une assez bizarre créature
son corps trapu, sa face jaune et carrée et ses
enfoncés, dont le regard, quand il se fixait sur
, était si aigu qu'il semblait vous traverser
me si vous eussiez été inexistant et que vous
ssiez opposé aucune consistance à son acui-
Dui, la signora Verana était une singulière
onne. On distinguait en elle des traces d'une
lition supérieure à celle où elle paraissait se

trouver aujourd'hui. Par quelles aventures avait
passé pour en arriver à louer à un étranger c
ques chambres délabrées d'un vieux palais b
lant et pour accepter auprès de ce locataire un
ancillaire ? Il est vrai qu'elle le tenait déjà au
de lord Sperling, comme me l'avait appris Zota
Je fus sur le point de l'interroger à ce sujet,
je me ravisai. Le principal agrément de la sig
Verana était sa taciturnité. Et il y a des tacitu
qui, si l'on s'y prête, deviennent facilement
pires bavards. Or, la signora par sa fonction a
être mêlée à ma vie quotidienne. Aussi son sil
m'était trop précieux pour que je fisse quoi qu
fût qui lui servît de prétexte à s'en départi
m'abstins donc et jurai de m'interdire toute c
tion. Je me bornai à convenir encore une fois
la signora Verana des services qu'elle s'engage
me rendre. Elle devait veiller à l'entretien de
appartement et de mon linge et me fournir le
colat du matin. Pour mes repas, je comptai
prendre au restaurant. Une petite trattoria qu
connaissais dans le voisinage m'éviterait d'
jusqu'à la Piazza quand la course me para
trop longue. Au cas même où je ne voudrais
sortir de chez moi la signora Verana me pré

le nécessaire : des œufs, des pâtes et un verre
hianti. Tout cela ainsi définitivement réglé, la
nora Verana m'indiqua où se trouvait la provi-
ı de bougies, puis, après en avoir garni les can-
bres et les appliques, elle jeta un dernier
ırd autour d'elle et prit congé.

étais seul maintenant dans mon nouveau logis,
e moment désiré me fut agréable. L'attrait qui
vait attiré vers ce vieux Palais Altinengo per-
ıit, malgré les mines désapprobatrices et les ré-
nces de Zotarelli. Néanmoins, je ne me faisais
d'illusions sur les inconvénients d'une pareille
ıeure. Je savais très bien qu'elle serait incom-
le, inconfortable, surtout à mesure que la sai-
s'avancerait. Les palais vénitiens se chauffent
cilement et celui que j'allais habiter me pro-
tait quelques belles onglées. Les fenêtres joi-
ient mal et les vieilles portes en bois ronceux
ıeraient passer bien des vents coulis. De plus,
rême vétusté de la bâtisse me menaçait d'une
ıidité dont rien ne pourrait me garantir, mais
quelle je me résignais d'avance. J'envisageais
ıe la descente de mon mezzanino dans le canal.
pilotis devaient être en bien mauvais état et
ains fléchissements du pavimento, certains ren-

flements des murs, certaines lézardes des plafor
étaient des signes avertisseurs ; mais j'avais co
fiance, malgré tout, dans la vigilance de la mu
cipalité vénitienne. Venise est la ville du mon
où l'on voit le plus de maisons penchées, déjeté
moribondes et qui semblent ne tenir debout c
par un miracle d'équilibre. Ce miracle, le Pal
Altinengo le réalisait depuis longtemps sans do
et le réaliserait sans doute longtemps encore, so
la surveillance d'une édilité discrète, mais avis
Et puis, qu'importait après tout ! Ce risque
laissait assez indifférent. Qu'était-il pour qu
qu'un qui faisait peu de cas de la vie et qui ne
demandait, en somme, que le repos et l'oubli

A ce point de vue, ne trouvais-je pas dans
Palais Altinengo le lieu qui convenait à mon de
de solitude et de silence ? Isolement, tranquill
n'était-ce pas ce que j'étais venu chercher à Veni
Certes, j'avais bien promis à mes docteurs d'
server certains préceptes d'hygiène, de mêle
mon repos un peu d'exercice, mais je sentais d
que j'aurais de la peine à me conformer à le
prescriptions. Ces pénibles et sournois malai
éprouvés à plusieurs reprises depuis mon arri
ne me disposaient guère au mouvement et à la p

ade, tandis que tout. dans ce décor qui allait
ntourer, m'inclinerait à une existence séden-
e et aux rêveries indistinctes où les heures
sent sans trop vous faire sentir le poids de
s lourdes ailes chargées de regrets et de sou-
rs.

t j'imaginais, non sans plaisir, de lentes jour-
s et de lentes soirées dans le salon de stuc aux
besques ingénieuses et aux chinoiseries chimé-
es où les grands feux d'automne et la lumière
bougies illumineraient de leurs reflets trem-
nts les figures et les pagodes des panneaux de
nce, éclaireraient les volutes des moulures et
anfractuosités des rocailles et feraient briller
cement les énigmatiques fragments de nacre
une fantaisie inexplicable avait incrustés dans la
saïque du pavimento.

e fut dans ces réflexions que j'attendis l'heure
bougies. J'étais curieux de juger l'effet que pro-
rait leur clarté sur les faïences et les stucs et
oue que mon attente fut dépassée. Aux lumiè-
le salon des stucs était encore plus admirable.
emplissait d'une sorte d'atmosphère dorée d'une
omparable douceur. Chaque figure, chaque or-
nent, chaque volute, chaque rocaille semblait

participer à cette diffusion lumineuse. Seule grande glace, debout en son encadrement de m bre jaune, y opposait sa surface métallisée, fro et étrangement réfractaire.. Elle se dressait com un portique ouvert sur un autre monde et, dans songe réel, on y apercevait, en une perspective verse, ce même salon de stuc, avec ses mêr arabesques et ses mêmes figurines, mais situé d un lointain séculaire, dans un recul inaccessible mystérieusement nocturne.



La première quinzaine de mon séjour au Pa Altinengo se passa sans aucun incident notal Le matin, la signora Verana m'apportait mon jeuner. Il se composait d'un chocolat savamm cuit, de tartines largement beurrées et de quelq grappes de ce raisin noir que l'on appelle « Fra la », parce qu'il a un goût de fraise assez pronor Quant à mes repas du matin et du soir, je les p nais dans un des nombreux restaurants de Ven Je fréquentais tour à tour le « Vapore », le « pello Nero », la « Città di Firenze », « l'Anti

alletto » et même la « Bella Venezia », dont
nais la salle sombre, boisée à mi-hauteur des
rs et qui sentait le vin et la saumure. Au Flo-
i j'allais assez régulièrement boire une tasse
café noir et m'asseoir « sous le Chinois », mais
était-il, ce Chinois, auprès des magnifiques man-
ns et des fines princesses qui ornaient les pan-
ux de faïence de mon salon aux stucs dorés ?
ien que le temps fût beau, je ne me sentais que
de goût pour la promenade. Les troubles dont
ais souffert à mon arrivée ne s'étaient pas
ouvelés et laissaient place à une fatigue vague,
ne sorte de rêverie de l'organisme, inquiète par
nent, mais d'ordinaire assez douce. Cet état
t sa correspondance au moral. Mes anciens
grins habitaient toujours mes pensées, mais ils
tourmentaient plus sourdement, soit que déjà
emps les atténuât, soit qu'ils fussent comme
aysés par le changement de lieu, soit encore
l'épuisement physique et spirituel où ils m'a-
nt mis m'enlevât la force de les nourrir. Il
semblait que mon ancienne vie se détachait peu
u de moi. Je me sentais devenir comme étran-
à moi-même et il m'arrivait, durant les lon-
journées que je passais dans le salon des

stucs, de presque oublier les circonstances perso
nelles qui m'y avaient amené.

Cette existence monotone et solitaire me suffis
et il ne me venait aucune envie de la varier,
aucun besoin de société. Une ou deux courtes
sites chez Zotarelli en vue de compléter mon mo
lier, quelques propos échangés avec la signo
Verana constituèrent, durant cette quinzaine, to
mes rapports avec les humains. Quant à mon a
Prentinaglia, je n'eusse guère pensé à lui, si la
rieuse histoire qu'il m'avait contée au Florian
me fût plus d'une fois revenue à l'esprit.

Plus d'une fois! C'est souvent qu'il faudrait di
mais cette persistance avec laquelle se présent
à ma mémoire l'aventure du buste disparu, je
jugeais toute naturelle. Mon existence actue
dénuée de tout événement, se prêtait par là mê
aux méditations sur un même sujet et j'accept
très volontiers celui-là qui donnait à ma rêverie
aliment inoffensif. Aussi ne faisais-je rien po
limiter la place que cette histoire « prenti
gliesque » prenait dans mon imagination. Pe
être, cependant, si j'y eusse réfléchi plus atte
vement, me serais-je étonné de l'intérêt qui s'at
chait pour moi à cet escamotage auquel le br

ntinaglia, je ne sais pourquoi, s'était plu à
ner un caractère de fantasmagorie. Et encore
it se fût expliqué facilement. Le soir où Pren-
glia, au Florian, m'avait narré la prétendue
térieuse disparition du buste du Musée Civi-
, j'étais dans un état de sensibilité assez parti-
er. La fatigue du voyage, l'impression bizarre
j'avais éprouvée à revoir Venise, la sensation
malaise et d'anxiété ressentie à ce premier
tact me disposaient à ce que les paroles de Pren-
glia s'incrustassent dans ma mémoire et y de-
urassent plus vivement et plus profondément
rites qu'elles ne le méritaient. De plus, le tour
son récit avait contribué à ce qu'il s'imposât à
souvenir. D'ailleurs, quel qu'eût été le but de
ntinaglia en agissant ainsi, — goût du mystère
plaisir de la mystification, — je dois avouer qu'il
it assez bien réussi à ses fins. Depuis mon ins-
ation au Palais Altinengo, l'aventure du buste
gabond était devenue l'occasion, de plus en plus
quente, de mes rêvasseries durant les heures
je passais dans le salon des stucs, assis dans
des fauteuils rococo, le coude appuyé sur la
ble de laque et le regard errant des arabesques
mur au haut miroir, qui, en son encadrement de

marbre jaune, reflétait, en un si étrange lointain, le décor fastueux et mélancolique où survivait la grâce de la vieille Venise de jadis et de ses intimes fantaisies.

Dans les premiers temps où cette singulière occupation s'introduisit dans mes pensées, les détails de la disparition du buste en furent surtout l'objet. J'imaginais les différentes hypothèses plausibles qui expliquaient comment le « coup » avait pu être fait ; j'en échafaudais qui n'eussent pas été indignes de nos meilleurs romans policiers ; mais j'en excluais soigneusement tout fantastique, car, comme je l'ai dit, j'étais peu enclin à admettre ces interventions surnaturelles auxquelles l'excellent Prentinaglia m'avait laissé entendre que l'événement en question n'était pas étranger. Je ne donnais nullement dans ces billevesées et je préférais supputer par quelles ruses un astucieux voleur avait pu s'approprier ce charmant objet d'art, qui m'avait toujours séduit par la qualité de sa facture et par la physionomie si vivante et si originale du personnage qu'il représentait. Or, ce fut ce personnage qui, peu à peu, arriva à se substituer aux aventures survenues à son effigie. Qu'avait-il pu bien être, ce Vénitien anonyme ? Comment avait-

vécu ? Ces questions, je me les posais déjà lors-
ue je contemplais dans la vitrine du Musée la
ure narquoise, voluptueuse et fine de l'inconnu,
ais, depuis quelque temps, je me les répétais
ec une persistance plus marquée et une curiosité
us passionnée et, à mesure que je m'adressais
us souvent à moi-même ces interrogations, il se
oduisait en moi un phénomène assez bizarre et
ue je vais tâcher de faire comprendre.

Lorsque, au Florian, mon ami Tiberio Prentina-
ia m'avait parlé de la disparition du buste, l'image
en était dessinée à mes yeux avec beaucoup de
etteté et de précision. Je revoyais sa figure iro-
que et spirituelle, la forme de son nez et de sa
uche, de tout son visage, l'expression de son
gard, mais la représentation que je m'en faisais
dépassait pas celle que peut normalement se for-
er d'un objet, considéré jadis à maintes reprises,
ec attention et intérêt, quelqu'un qui est doué
une bonne mémoire visuelle. Pour dire vrai, il y
ait, dans vingt musées, vingt personnages peints
sculptés aussi familiers à mon souvenir que ce
ntilhomme vénitien dont la mystérieuse escapade
e rappelait les traits.

Mais, à présent, je devais constater qu'il n'en

était plus ainsi et que l'image primitive de l'in connu du Musée Civique subissait de curieus déformations.

Le terme de déformation n'est, d'ailleurs, p exact et exprime mal ce que je vais dire : l'ima ne s'était pas « déformée », mais plutôt « refo mée » et celle qui m'apparaissait maintenant att gnait une telle précision qu'il était douteux que buste lui-même eût été poussé par le modeleur un pareil point de réalité. Le visage de l'inconnu montrait à moi distinct dans une surprenante v rité et je le voyais, ce qui était plus bizarre enco comme si je l'eusse regardé à l'aide d'un ve grossissant qui l'eût porté à sa dimension naturel

Ce premier phénomène n'était pas le seul, reste, que j'eusse à remarquer. A celui-là s'en j gnait un autre non moins déconcertant. Que buste, en son grossissement, se complétât de c taines parties de son corps ! Tantôt, il se con nuait par les bras, se montrait jusqu'à la taille même au-dessous. Parfois même il reposait ses jambes. Ce phénomène demeurait intermitt mais se produisait assez souvent. J'avais deva moi, non plus seulement un buste, mais le p sonnage presque entier.

Je dis presque entier, parce que, par un caprice
ıe je ne m'expliquais pas, il ne m'apparaissait
mais en son intégrité. Jamais, il ne s'en formait
ma vue un aspect total, mais, par contre, les
ırties que j'en distinguais étaient toujours d'une
marquable netteté, tout en demeurant fragmen-
ires. Mon inconnu se montrait-il à moi en pied,
ın des bras ou les deux manquaient. Quelquefois
ı seul bras ou une seule jambe étaient visibles. Ces
ırticularités, qui eussent dû me sembler étranges,
'étonnaient médiocrement, tant je m'étais habi-
é à ces jeux visuels. Ils eussent dû cependant me
ire réfléchir et m'indiquer que ces phénomènes
levaient d'une sensibilité anormale et d'un état
ırveux plutôt défavorable. Si j'avais raisonné ainsi,
ın aurais conclu que l'existence que je menais au
ılais Altinengo n'était pas celle qui me convenait
que je ferais bien de me conformer plus exac-
ment aux conseils de mes médecins. Il eût été
cessaire, selon leur recommandation, de joindre
repos prescrit un exercice modéré et de ne pas
isser, ainsi que je le faisais, mes heures inactives
écouler en vagues rêveries. Mais j'avais pris goût
ce genre d'existence et je sortais de moins en
oins de ce salon des stucs où le hasard avait fourni

à mon imagination un compagnon dont la présence animait ma solitude.

Ce fut donc avec ennui qu'un jour, vers la fin de l'après-midi, et comme la lumière commençait à décroître, je m'aperçus que la signora Verana avait oublié de renouveler les bougies du salon et que, pour comble de contretemps, la provision qu'elle en tenait toujours prête était complètement épuisée. Je n'avais, ainsi que je l'ai dit, aucun moyen de communiquer de mon appartement avec le logement que la Verana occupait à l'un des étages supérieurs du palais. Aucune sonnette ne me reliai à elle et puis il était fort possible qu'elle ne fût pas au logis. Souvent, à des heures très diverses, en m mettant à la fenêtre, je la voyais sortir ou rentrer enveloppée d'un long manteau et coiffée d'un in vraisemblable chapeau. En cet accoutrement, por tant au bras une sorte de cabas, la tête baissée, l dos rond, rasant les murs, elle ressemblait à que que tireuse de cartes ou à quelque manucure allai en consultation. Il se pouvait donc fort bien qu'au jourd'hui ma gouvernante fût absente pour quelqu course ou pour quelque visite, car elle devait avo ses relations, et le silence habituel qu'elle garda en ma présence devait se dédommager ailleurs p

s intarissables palabres qui sont la distraction des illes Vénitiennes et les tiennent arrêtées parfois coin d'un campo, à l'angle d'une calle, sur un nt, en colloques animés et mystérieux que n'in-rrompent ni le coude du promeneur, ni bouscu-le du passant.

En cette occurrence, il ne me restait donc qu'un rti à prendre, le plus simple, d'aller moi-même heter du luminaire à l'épicerie la plus proche. tte épicerie, d'ailleurs, se trouvait à peu de stance, en face de l'église de San Pantaleone. passai donc dans ma chambre prendre mon apeau et mon pardessus, car il commençait à re frais en ces journées de fin d'octobre et, vant-veille, j'avais recommandé à la signora rana de me pourvoir de quelques bûches et de placer dans une des chambres inhabitées du lais. Or, voyant la négligence de la signora rana à l'endroit des bougies, il me vint à l'es-t qu'elle pouvait fort bien ne pas avoir mieux écuté mes ordres au sujet du bois et je résolus m'en assurer sur-le-champ ; aussi, du vesti-le, je me dirigeai vers la partie du mezzanino j'avais prescrit à la dame de faire entasser rondins destinés au chauffage des pièces où logeais.

Je n'étais pas revenu dans cette partie du palais depuis le jour où j'y étais entré, à la suite de la signora Verana et où j'étais devenu son locataire. L'état d'abandon, de vétusté, de délabrement de ces salles désertes me frappa encore plus que la première fois. Les plafonds gondolaient d'une façon inquiétante, les boiseries tombaient en poussière, le plâtre humide se soulevait par plaques, les mosaïques du pavimento se désagrégeaient. L'air était imprégné d'une odeur de salpêtre et de moisissure et la lumière pénétrait bizarrement par les fentes des volets disjoints. A certaines fenêtres, ils manquaient même complètement ou ne consistaient plus qu'en quelques planches à demi pourries, ce qui donnait une clarté suffisante à mon investigation. De pièce en pièce, j'arrivai ainsi à celle qu ouvrait sur le jardin, sans découvrir nulle par ce que je cherchais. J'en serai quitte, pensai-je pour semoncer la signora Verana et je me prépa rais à regagner le vestibule quand, je ne sai pourquoi, mon attention fut attirée par une port entrebâillée. Peut-être était-ce là que la Veran avait établi son bûcher.

C'était une sorte de réduit extrêmement bas d plafond et de dimension fort exiguë. Une étroit

nêtre, aux vitres poussiéreuses, l'éclairait faible-
ıent, assez pourtant pour permettre de distinguer
ır le mur des restes de boiseries. Sur l'un des
anneaux les moulures formaient deux cadres
ıxtaposés, et dans l'un de ces cadres subsistait une
einture qui avait dû être un portrait, mais telle-
ent écaillée qu'il était impossible d'y rien discer-
er que quelques taches de couleur. De l'autre
ıdre, la toile qu'il avait contenue, détachée par le
ıut, pendait lamentablement à l'envers. Elle ne
evait guère être en meilleur état que sa voisine.
'ailleurs, il m'était facile de m'en assurer.

Certes, cette seconde peinture avait également
ouffert et une grande déchirure la séparait presque
ı deux, mais le personnage qu'elle représentait
emblait devoir être assez distinct. En tout cas,
ne inscription assez bien conservée allait m'ap-
rendre son nom. Approchant mes yeux de la toile,
y lus en effet ces mots : *Vincente Altinengo,
obile Veneziano MDCCLXII.*

Assurément c'était là le portrait d'un des anciens
ossesseurs du palais, celui sans doute qui en avait
ménagé le somptueux et coquet mezzanino et qui
ı avait fait exécuter l'étonnant décor de stucs et
e faïences. La date indiquée concordait avec le

style de la décoration que j'admirais chaque jour. J'étais donc en présence de mon prédécesseur en ces lieux ornés par lui avec tant de luxe et de goût et je sentis une vive curiosité de l'aspect qu'avait bien pu avoir, de son vivant, ce gentilhomme vénitien qui avait préparé à ma solitude la mélancolique et mystérieuse retraite où j'étais venu chercher le silence de mon cœur et l'oubli de la vie.

J'avais tiré mon mouchoir de ma poche et j'époussetai l'épaisse couche de poussière qui couvrait la toile. Cela fait, je la replaçai dans son cadre, au moyen d'un vieux clou que je trouvai dans la boiserie à portée de ma main, puis je reculai de quelques pas, mais à peine avais-je levé les yeux vers la peinture que je poussai une exclamation de surprise. Ce personnage que j'avais là devant moi, mais je le connaissais de longue date! Je connaissais ce visage étroit et maigre, au long nez, au regard ironique, au sourire ardent et désabusé. Je connaissais cette expression de finesse ; je connaissais sur ce front les pointes de cette perruque poudrée. Aucun doute n'était possible. Oui, Vincente Altinengo et l'Inconnu que représentait le petit buste du Musée Civique ne faisaient qu'un. La ressemblance entre le portrait peint et l'effigie mode-

e était frappante et un singulier hasard me permettait de les identifier l'un à l'autre. L'Inconnu u Musée était l'Altinengo du vieux cadre. Mais ourquoi était-ce à moi qu'avait été réservée cette urieuse révélation dont l'étonnement me tenait dossé au mur, immobile et les yeux fixés sur ces eux qui me considéraient du fond du passé, d'un egard à la fois lointain et proche, d'un regard resque vivant.



Ma première idée fut d'aller faire part de ma écouverte au signore Talventi, directeur du Musée ivique. Le hasard, en effet, me mettait en possession d'un intéressant renseignement d'iconoraphie vénitienne, mais je savais par Prentinaglia e bon Talventi fort affecté de la disparition mysérieuse du petit buste. A quoi bon lui en renouveler e regret en lui apprenant que le pensionnaire ui lui avait si irrévérencieusement faussé compagnie se nommait dans le siècle Vincente Altinengo? lette raison ne fut pas la seule qui m'empêcha de nettre à exécution mon projet et qui me retint ussi d'écrire à Prentinaglia la curieuse coïncidence ui me faisait connaître le nom du vagabond de

la vitrine de la salle IV. Le véritable motif de cett double abstention fut que, durant les jours qu suivirent l'événement que je viens de rapporter ma santé subit une de ces dépressions comm j'en ai déjà relaté plusieurs. Je retombai dans ce état d'anxiété dont j'avais déjà souffert et que j'a déjà essayé d'analyser. Cependant, je ne présentai aucun symptôme de maladie. Mon appétit éta normal ; mon sommeil, sans être bon, suffisan Rien d'autre que cette persistante impression d'un angoisse indéfinie.

Je dois ajouter que cette angoisse était san rapport avec mes peines antérieures. L'amer cha grin s'en était comme éteint en moi avec la grand crise physique que j'avais traversée avant de ven à Venise. Je savais maintenant ma vie sentimen tale brisée et que rien n'en réparerait jamais désastre, et j'acceptais cette destinée sans révolt puisque, malgré ma douleur et mon désespoir, n'avais pas eu le courage de mettre fin à mo tourment. Ce n'était donc pas quelque ressouven plus aigu de ce passé qui causait cette recrude cence de nervosité actuelle.

Aussi me parut-il naturel de l'attribuer au cha gement de saison. Sauf quelques brumes et que

es pluies, ce mois d'octobre avait été assez beau,
is, depuis plusieurs jours, la température se
roidissait sensiblement. C'était même cette cir-
istance qui, m'ayant fait commander à la signora
rana un achat de bois, avait été la cause de ma
ouverte. Les appartements du Palais Altinengo
aient grand besoin d'être chauffés par de vigou-
ises flambées. La grande cheminée du salon des
cs devait s'y prêter admirablement. Je me réso-
d'en faire l'essai.

Les verriers de Murano se servent pour alimen-
leurs fournaises de longues et fortes bûches qui
nnent de l'Alpe voisine. La dimension de la
ite cheminée de marbre jaune en permettait
sage. Elles y brûlaient en flammes pétillantes et
braises précieuses comme des pierreries. Ce
e du feu s'alliait merveilleusement avec le luxe
ré des stucs, des faïences et des rocailles, et il
n répandait par toute l'atmosphère une sorte de
de bien-être que j'appréciai fort dans l'état pres-
e maladif où je me trouvais.

Cet état et l'attrait qu'eurent pour moi les pre-
ères flambées d'automne contribuèrent à me rete-
au logis plus encore que de coutume. Si j'allais
restaurant pour y déjeuner, je ne me résignais

pas à y retourner, le soir, à l'heure du dîner. Je pré
férais tirer de l'armoire quelques-unes des menue
provisions que j'y faisais placer par la signora
Verana et j'improvisais sur un coin de table u
léger repas. De cette façon, je ne sortis plus qu'un
fois par jour du Palais Altinengo et souvent cett
sortie ne me conduisait même pas jusqu'à la Piazza
Je me contentais de gagner une petite trattoria
voisine, ce qui abrégeait mon absence et me rame
nait vite au palais.

C'était durant ces trajets, si courts qu'ils fussent
que se manifestaient le plus volontiers les malaise
dont j'ai parlé, mais l'anxiété indéfinissable qu
en résultait diminuait aussitôt que j'approchais d
chez moi. Parfois je regagnais presque en couran
le Campo Santa Margherita et les Carmini. Dè
que j'apercevais la façade délabrée du Palais Al
tinengo, ses balcons ventrus, ses volets démant
bulés, ses fenêtres aux vitres verdies, son porta
avec ses deux colonnes surmontées de vases scu
ptés, ma transe diminuait. Et cependant, rien n
m'appelait au logis. Je n'y devais retrouver ni u
sourire ami, ni un visage aimé, ni un pas fami
lier, ni une voix chère, rien de ce qui, d'ordinair
nous accueille au retour. Aucun souvenir n'habita

pièces à peine meublées de cette demeure de
sard devenue l'asile de ma solitude mélanco-
ue. Malgré cela, je me hâtais d'y revenir lors-
e l'angoisse me chassait de ces étroites calli vé-
iennes que j'avais tant aimées jadis. C'était là
e je me réfugiais, le cœur battant et les jambes
rdes.

Ces incidents se répétèrent assez souvent pour
e j'en vinsse à ne plus risquer de m'y exposer.
1 à peu, je renonçai aux dîners à la trattoria et,
artir de ce moment, mon existence devint tout
ait sédentaire. Ma toilette du matin achevée, je
ttais ma chambre aux médaillons mythologiques
aux guirlandes de mosaïque et je m'enfermais
as le salon des stucs. La signora Verana allu-
it le feu dans la grande cheminée de marbre
ne. De longues bûches déposées sur le pavi-
nto me fournissaient de quoi l'alimenter pendant
ournée et une partie de la nuit, car je prolon-
is mes veilles assez tard. Mon temps se passait
ne sorte de rêverie indéfinie où j'oubliais le
rs des heures. La signora Verana était le seul
e qui troublât ma solitude et encore m'aper-
ais-je à peine de sa présence. Je ne recevais
sonne au Palais Altinengo. Prentinaglia et lord

Sperling, toujours absents, prolongeaient san
doute leur voyage en Sicile. Prentinaglia ne m'avai
pas une seule fois donné signe de vie. Néanmoins
la sonnette retentissait parfois. Le facteur, d
temps à autre, m'apportait quelques lettres d
Paris. Je n'avais pu faire autrement que d'envoye
mon adresse à mon médecin, le docteur F... et
deux ou trois amis. L'homme de la poste déposa
les lettres dans une corbeille faite pour cet usag
et qui pendait au bout d'une corde, de la fenêtr
du vestibule dans la petite cour, procédé vénitie
dont j'avais adopté l'usage.

D'ailleurs, de cette solitude presque absolue,
m'accommodais fort bien, mais quoique je la duss
à mon existence strictement confinée au Pala
Altinengo, elle n'eût pas été très différente si m
santé m'eût permis de fréquenter les lieux
Venise « où l'on se rencontre », je veux dire
Piazza et ses cafés, comme aux premières semain
de mon séjour. J'avais toujours évité à Venise
me créer des relations. Mes accointances vén
tiennes se bornaient à Prentinaglia, à lord Sperlin
Quant aux figures parisiennes, la saison actue
m'en eût sauvegardé suffisamment. Les Parisie
sont gens de septembre. A la mi-octobre, les pl

arnés sont déjà partis. En novembre, Venise est evenue vénitienne.

'eusse certainement profité de cette sécurité si ais été en d'autres dispositions d'esprit et de ps. J'aurais joui des calli et des campi, des rii, la ville et de la lagune en leur charmante et ancolique beauté, si séduisante à ces fins d'aume. J'en conservais mille précieux souvenirs il m'eût été agréable de renouveler. Je connais- assez Venise pour savoir qu'elle est inépuile en jouissances variées. J'en savais les magninces et les intimités, les aspects célèbres et les is ignorés, les gloires et les secrets. Mais ces pressions de jadis, je me sentais incapable de rechercher de nouveau pour l'instant. Plus tard, it-être pourrais-je en revenir à un eexistence ins renfermée.

En attendant, le meilleur parti à prendre n'étaitpas de ne plus quitter le Palais Altinengo?

Pourquoi m'imposer ces sorties inutiles qui se minaient toujours par une crise d'angoisse infiient pénible? Ne valait-il pas mieux passer mes rnées au coin de mon feu, à lire ou à rêvas-, dans ce baroque et doux salon des stucs où silence n'était rompu que par le craquement des

bûches ou par ces bruits indéfinissables et imper-
ceptibles qui en sont les mystérieuses confidences
et les secrètes insinuations?

Dès que j'en fus venu à cette décision et qu
j'eus renoncé à me contraindre, j'en éprouvai u
soulagement immédiat. Mes anxiétés se dissipèrent
Délivrées de la sorte d'appréhension qui les trou
blait, les heures se mirent à passer avec une sin
gulière facilité, si facilement même que j'en vin
assez vite à délaisser la lecture. Je n'ouvris plu
les quelques volumes familiers apportés de Paris
A peine si je jetais un coup d'œil sur les lettre
que je recevais. Quant aux réponses, elles demeu
raient à l'état de vague projet et que je remettai
de jour en jour. Je n'avais pas donné plus de suit
à l'intention d'écrire à Prentinaglia pour lui ra
conter mon intéressante découverte au sujet d
buste du Musée Civique et de son identité curieu
sement démontrée par la trouvaille de son portra
dans une des pièces abandonnées du Palais Alti
nengo. L'histoire de la disparition du buste q
m'avait intrigué un moment cessait de m'intéres
ser. Je n'y songeais plus guère et elle ne donna
plus d'aliment à mon imagination.

A ce propos, je dois même noter une asse

rieuse particularité. Au moment où cette histoire
préoccupait, et lorsqu'il m'arrivait de penser
ec une certaine intensité à l'inconnu du Musée
rique, il se présentait à mon souvenir avec une
trême précision, mais l'image qui s'en formait ne
dait pas à subir, comme je l'ai dit, certaines
odifications dont la principale consistait en ce
e cette image grandissait à des dimensions pres-
e naturelles et se complétait de certaines parties
personnage sans que, toutefois, je pusse me le
présenter en son entier. Or, à présent, ces phé-
mènes d'illusion visuelle avaient presque com-
tement cessé et cette cessation, par une coïnci-
nce qui mérite d'être remarquée, datait du jour
le hasard m'avait appris le nom de l'inconnu
int sur cette vieille toile reléguée dans un coin
palais Altinengo. La bizarre rencontre par
quelle j'habitais une partie de son propre palais,
lieu d'augmenter l'intérêt que j'avais jadis et
is récemment porté à ce personnage longtemps
ur moi énigmatique, avait dissipé en moi toute
riosité à son égard. Les questions que je m'étais
uvent posées à son sujet ne se présentaient plus
mon esprit depuis que je savais que le gentil-
mme du buste était ce Vincente Altinengo, dont le

portrait achevait de s'écailler sous l'humidité dan
la petite pièce obscure où une négligence de l
signora Verana m'avait conduit jusqu'à lui.

Une chose cependant me le rendait sympathique
Je lui savais gré d'avoir fait orner de stucs déli
cieux et baroques ce salon qui était devenu le déco
de ma vie. J'ai déjà dit à quel point, dès l'instan
où la signora Verana m'avait introduit dans l
mezzanino, cette pièce bizarre et magnifique m'a
vait séduit par son agencement original, sa cou
leur et son détail ornemental. Or, cette séductio
n'avait cessé de s'accroître. Elle faisait la seul
distraction de mon existence sédentaire. Qu
d'heures passées à examiner avec minutie l'entrela
des arabesques, les contours des moulures, les dis
positions du pavimento! Je savais exactement le
endroits où des fragments de nacre étaient incrus
tés parmi les cubes de la mosaïque. Je connaissai
tous les jeux de la lumière du jour ou de la clart
des bougies sur les charmants panneaux à figurine
dorées. Je savais comment les princesses et le
mandarins s'illuminaient selon les heures, leur
miroitements, leurs reflets. J'aurais pu les dessine
de mémoire aussi bien que les sujets du plafond e
les rocailles qui, au-dessus de la cheminée, encas

raient des petits miroirs en leurs compartiments ococo.

Mais, de toute cette décoration si curieuse et si ingulière, un point en était arrivé à m'intéresser articulièrement. J'ai déjà dit que le salon des stucs vait trois portes, toutes d'un beau bois fauve et onceux, dont deux s'ouvraient sur le vestibule en aisant face aux fenêtres. La troisième, qui donnait ccès dans la pièce aux médaillons mythologiques, vait pour vis-à-vis cette haute glace dont j'ai déjà arlé et qui en simulait par symétrie une quarième en un même encadrement de marbre. Cette uatrième porte factice se composait donc d'un rand miroir qui constituait par ses dimensions n chef-d'œuvre de l'industrie vénitienne. Avec le emps, il avait acquis un indéfinissable et admiable aspect d'eau profonde et comme souterraine t les images qui s'y formaient y prenaient une orte d'obscurité crépusculaire, quelque chose de ointain et de mystérieux. Les lumières s'y reflétaient comme voilées. Tout y apparaissait grave et listant dans un recul d'un au delà extraordinaire.

Ces particularités avaient fini par exercer sur noi une véritable fascination. Durant les longues eures de rêvasseries où se consumaient mes jour-

nées de solitude, mes regards en revenaient, av un attrait toujours plus scrutateur, à l'étran perspective qui s'enfonçait en cet encadrement marbre et où se reproduisait, avec ma propre pe sonne, tout le décor antique et saugrenu de faïe ces et de stucs agencé jadis selon sa fantaisie, ce vieux palais qui portait encore son nom, p Sa Seigneurie Vincente Altinengo dont un doul hasard, que l'on aurait presque pu qualifier de fa tastique, m'avait révélé, avec le buste du Mu Civique et le portrait du réduit, le visage énigma que et narquois et le regard vigilant!...

Le soir où se produisit « l'événement » qui la première manifestation d'une série de faits moins étranges fut un soir comme tous les aut Pour bien me prouver à moi-même que j'ai la p faite conscience et le plus précis souvenir de ce se passa, j'en donne la date exacte, ce fut don 27 novembre que la chose eut lieu.

A cette précision, pour mieux établir encore je n'avais pas perdu le sens de la réalité, j'a terai le détail circonstancié de cette journée. J

nmençai à l'heure ordinaire, c'est-à-dire assez
d dans la matinée. Les allées et venues de la
nora Verana dans le salon des stucs me réveil-
ent. La Verana profitait de mon sommeil pour
ttre en ordre le salon, ouvrir les fenêtres, pré-
rer le feu et déposer sur la table mon premier
euner. Cela fait, elle frappait à ma porte et allu-
it une flambée dans la pièce où je procédais à
toilette. A ce moment, je me levais, je revêtais
pyjama et j'allais boire ma tasse de chocolat;
ndant ce temps, la Verana faisait ma chambre
apportait l'eau chaude. Je ne l'apercevais plus
vers une heure de l'après-midi quand elle me
cendait mon repas que je desservais moi-même
dont elle emportait les reliefs lorsqu'elle m'ap-
rtait à dîner...

Ce jour-là, tout se passa donc comme de cou-
ne. Une fois levé, je pénétrai dans le salon des
cs. Le feu flambait dans la cheminée; j'y ajou-
une bûche, car il faisait froid malgré la belle
rnée qui s'annonçait. A travers les vitres, le
se montrait clair et bleu. L'air devait être pur,
les cloches des Carmini et des églises voisines
aient avec une sonorité vive et nette. Je m'amu-
à les reconnaître à leurs timbres. Je distin-

guais celles de San Sebastiano et celles des Fra
celles de l'Arcangelo Rafaele. Les cloches des Ca
mini, dont le son est un peu fêlé, sonnaient si pr
que je ne leur donnais plus aucune attentio
mais parfois des sonneries plus lointaines parv
naient jusqu'à moi, apportées par le vent et do
je ne pouvais assurer la provenance présum
L'air de Venise est plein de caprices. Il est vei
de courants aériens comme la cité est innervée
canaux marins.

Le seul incident de cette journée fut, vers de
heures, une dispute de barcaroï. Deux lourdes b
ques s'étaient heurtées sur le rio de Santa Marg
rita, — l'une chargée de fruits, l'autre transport
des planches, — de grosses barques trapues et r
res avec chacune un ornement rouge peint à
proue. Le choc fut assez rude, et, tout en cherch
à se dégager, les barcaroï s'injuriaient copie
ment. On eût pu croire qu'ils en allaient venir
mains, mais les querelleurs se bornèrent à se c
vrir de sonores malédictions auxquelles un g
chien, qui se trouvait dans la barque aux planc
mêlait ses aboiements furieux. En un clin d'
les Fondamenta Foscarini, le Campo dei Car
et le pont se couvrirent de spectateurs : des

ts, des femmes en châle, des passants. Cepen-
t la dispute s'exaspérait, quand, tout à coup,
s raison, elle prit fin, ou peut-être parce que
deux gaillards avaient épuisé leur vocabulaire
ijures. Quoi qu'il en fût, les barques dégagées
rirent leur route silencieuse. Seul le chien poussa
ore quelques jappements. La foule se dispersa
out redevint tranquille sur le rio désert.

.e calme rétabli ne fut plus troublé jusqu'à la
t. Durant ces heures, je n'entendis plus que les
its familiers — glissement de gondoles ou de
ques sur le rio, pas sur les dalles des Fonda-
nta, voix de femmes et d'enfants, cris de mar-
nds ambulants, sifflets et sirènes de navires
le canal de la Giudecca auxquels se mêlaient
mystérieux frémissements des choses qui sont
nme les soubresauts et la respiration du silence.
en fut ainsi jusqu'à l'instant où je me levai de
n fauteuil pour aller allumer aux appliques les
igies qu'y avait renouvelées, comme de coutume,
signora Verana..

J'ai déjà dit que j'attendais chaque jour cet ins-
it avec une certaine impatience. Certes, j'aimais,
ns le noble et charmant décor de mes stucs, les
ix de la lumière naturelle, mais j'en préférais les

caprices nocturnes. Les scènes chinoises des pa
neaux de faïence, avec leurs princesses et leu
mandarins, leurs palanquins et leurs pagodes, leu
oiseaux et leurs fleurs prenaient alors tout le
charme bizarre. Les vieilles dorures s'animaient
toute la pièce s'emplissait d'une atmosphère de lu
mystérieux. Dans la mosaïque du pavage les fra
ments de nacre luisaient doucement de phosph
rescences marines. Les flammes du foyer s'ajoutaie
à celle des bougies et je suivais leurs mouvemen
avec une attention et une curiosité qui ne se la
saient jamais.

Cependant, malgré le plaisir que j'éprouvais
cette contemplation, c'était sur la grande porte
glace que se dirigeaient bientôt mes regards. O
ce soir dont je parle, tout s'était passé comm
d'habitude. Dans la cheminée, le feu consumait l
bûches ; les bougies brûlaient dans les appliques
le haut miroir reflétait, ainsi que de coutume,
ses profondeurs lointainement et obscurément ill
minées, le décor magnifique et baroque de l'étra
ge salon, plus étrange d'être vu ainsi. Depuis
certain temps, déjà, je goûtais l'attrait de ce sp
tacle, à peine interrompu par mon bref repas,
après cette diversion j'étais retombé dans ma rê

habituelle que je prolongeais d'ordinaire jusqu'à que les bougies épuisées me donnassent le si- al du repos.

Ce fut l'une d'entre elles qui me tira de l'espèce somnolence à laquelle je me laissais aller, les ux ouverts... Sans doute, de moindre taille que autres, elle avait dû être glissée par mégarde ns le paquet, car son grésillement me fit remar- er qu'elle était presque consumée entièrement et e sa flamme agonisante risquait de faire éclater rondelle de verre de l'applique. Je me levai donc ur aller l'éteindre.

Elle était justement placée à droite de la fausse rte. Au premier pas que je fis, j'eus l'impression quelque chose d'insolite. J'avais bien devant moi salon des stucs reflété. Je voyais les panneaux, s appliques, la cheminée, les meubles, mais je ne 'y voyais pas moi-même. La glace, qui m'offrait leur lointaine exactitude tous les objets envi- nnants, ne me présentait pas mon image.

La surprise que me causa la constatation de cette sence me tint un instant immobile, puis de nou- au je fis un pas. Le salon reflété était toujours de de moi. Je m'approchai de plus près jusqu'à ucher la glace de ma main. Je n'y voyais ni ma

main, ni mon visage, ni mon corps. Le miroir ne tenait pas plus compte de moi que si je fusse devenu une ombre inconsistante, transparente et immatérielle. Seul s'y montrait le brillant et baroque décor dont j'étais le personnage non avenu.

Et cependant, j'étais vivant et bien vivant. Je respirais, je me mouvais. Je ne rêvais pas. C'était bien moi qui étais debout devant cette porte de glace où je m'étais aperçu souvent parmi les objets qu'elle reproduisait fidèlement en ses lointaines profondeurs. J'étais le même et rien n'avait changé autour de moi. Les bougies brûlaient dans leurs appliques, le feu rougeoyait dans la cheminée. Le Palais Altinengo était toujours le Palais Altinengo, Venise était toujours Venise. Et pourtant il me fallait bien reconnaître que j'étais devenu soudain un être exceptionnel et que cette journée, qui m'avait semblé pareille à toutes les autres, marquait mon entrée dans une existence paradoxale, comme si cette porte de miroirs eût été l'emblème de l'arcade magique par où l'on pénètre dans le monde du mystère et de l'inexplicable, au seuil duquel je me trouvais maintenant, sans que rien eût paru m'y prédestiner jamais.

★

Je n'étais, en effet, nullement préparé à devenir nes propres yeux un personnage fantastique. nais je n'eusse songé que pareille aventure pût 'advenir. Mon esprit n'est nullement enclin aux riosités surnaturelles. J'avais toujours vécu d'une qui n'avait rien de merveilleux, au double sens mot... Mes plaisirs, mes chagrins, mes occutions avaient toujours été ceux du commun des mmes, et, tout à coup, je me trouvais transforé en un héros de conte arabe!

Cette transformation aurait dû me causer une ofonde impression de surprise. Au lieu de m'en ouvoir, je l'acceptai, au contraire, avec une facié et avec une indifférence qui eussent été explibles si le phénomène en question avait été un énomène isolé, car j'aurais pu l'attribuer à un uble visuel momentané. Mais il n'en fut pas ainsi. fait se renouvela en des circonstances trop entiques pour qu'il me fût possible d'en conlure une illusion occasionnelle.

Le lendemain, en effet, dès que je fus levé, mon emier soin fut daller me confronter au miroir i, la veille, s'était montré si étrangement réfrac-

taire à mon reflet. Docilement, il me le présenta sa profondeur glauque. Cette expérience faite, commençai ma journée comme de coutume apr avoir demandé à la signora Verana de vouloir bi me procurer une petite glace à main, qu'elle m'a porta dans l'après-midi. Lorsqu'elle fut partie, continuai à lire et à rêvasser au coin du feu, to en jetant parfois un regard vers la porte magiqu Chaque fois, je m'y aperçus. Cependant le jo baissait et le moment approchait d'allumer l bougies. Sans hâte, je procédai à l'opération. Je ainsi le tour du salon, puis je revins vers la port En son miroir, elle ne reflétait plus que le sal vide.

Trois soirs de suite, je réitérai l'expérience. Pe dant le jour, le grand miroir acceptait mon imag mais, le soir, elle en était exclue. La petite glace main achetée pour moi par la Verana se comport différemment. Elle ne refusait jamais de me ref ter. Le phénomène n'avait donc pas pour cause trouble visuel. Il n'en demeurait que plus étran Pourquoi, le soir venu et les bougies allumées, panneau de verre de la fausse porte répétait-il ch que détail de ce qui m'environnait et m'except il d'y trouver place ? Pourquoi cette exclusion d'u

physique, exclusion que rien ne motivait sinon
· mystérieuse intention dont je ne parvenais pas
eviner la raison?

le ne fut que le quatrième soir que je commen-
à me rendre compte de ce qui se passait. Ce
trième soir donc, au phénomène que j'ai fidèle-
it rapporté vint s'ajouter un événement plus
inge. Comme les soirs précédents, ayant allumé
bougies, j'étais revenu m'asseoir dans mon fau-
il auprès de la cheminée. J'y demeurai quelque
ips, la tête entre mes mains, quand je fus averti,
une sorte de curiosité instinctive, que quel-
: chose d'intéressant se préparait. Quoi? je n'au-
; pas pu le formuler à moi-même, mais j'en avais
ipression très nette, si nette que mon regard se
rna vers la porte des miroirs, certain que c'était
où se produirait ce que je pressentais d'inat-
du.

e ne me trompais pas, car, au fond du salon
: stucs reflété, une forme se distinguait, forme
:ore incertaine et comme vaporeuse, mais qui
tait pas la mienne, car elle se déplaçait tandis
: je demeurais immobile. Cette forme humaine
iplaçait mon image absente ; je m'en rendais
:ux compte à mesure qu'elle se faisait plus dis-

tincte. Peu à peu, elle le devint assez pour q
je pusse distinguer le personnage qui m'app
raissait ainsi. Enveloppé d'un long manteau,
portait un tricorne, avec des culottes cour
et une perruque, mais son visage n'était pas vi
ble. Une sorte de brume le couvrait, tandis q
le reste du corps se dessinait assez fermement
grisaille. L'homme se tenait debout dans l'attitu
de quelqu'un d'indécis. On eût dit un voyage
rentrant chez lui après une absence. Tout à cou
il fit un geste et porta la main à son visage. Je m
perçus alors que ce que je prenais pour une bru
était un de ces masques de carnaval dont usai
les Vénitiens de jadis, mais sous ce masque, ava
qu'il l'eût enlevé, j'avais déjà deviné mon visite
nocturne. Ne devais-je pas, en effet, m'attendr
sa venue, annoncée par maints indices ? Dès le p
mier soir de mon arrivée à Venise, quand je m
tais, au Florian, installé « sous le Chinois » po
écouter les histoires de Prentinaglia, ne rôdai
pas déjà autour de moi ? N'était-ce pas lui qui av
voulu que je vinsse habiter son propre pala
N'était-ce pas lui-même qui m'avait révélé son no
Ne m'avait-il pas choisi entre tous pour se mani
ter à moi ? Et tout cela, je le sentais si bien

·d'hui que je n'en éprouvais aucune surprise. ·tait-il pas juste qu'il reprît possession de son ·n aux beaux stucs ? Devant lui, je ne pouvais · m'incliner en lui disant : « Salut, Vincente ·inengo, salut ! Soyez le bienvenu en cette de- ·ıre qui est la vôtre ! » Et maintenant que, son ·sque enlevé, je distinguais sa figure, je ne pou- ·s plus avoir de doute. Vincente Altinengo était ·n semblable à ses effigies, à son buste et à son ·trait. C'était bien Vincente Altinengo qui était ·bout devant moi, au fond de ce miroir d'où son ·ıge évinçait la mienne. C'était lui dont les pieds ·saient sur le pavage de la mosaïque aux frag- ·nts de nacre incrustés et qui se tenait là, inco- ·e, impondérable, presque encore immatériel, et · présence me semblait si simple, si naturelle que ·ne cherchais pas à en comprendre le sens, l'in- ·ation et le mystère.



Vincente Altinengo n'apparaissait pas, chaque ·ir, de la même façon, dans le miroir de la haute ·rte. S'il attendait toujours l'heure des bougies, · ne se montrait pas toujours, comme la pre- ·ière fois, enveloppé du tabaro, coiffé du tricorne

et le masque au visage. Quelquefois, il était assis le coude sur la table ; quelquefois il s'adossait à l cheminée ; quelquefois il se tenait près de la fenêtr comme s'il regardait au dehors. Il lui arrivait asse souvent de se promener de long en large, avec l'ai de quelqu'un qui réfléchit. Ces diverses attitude n'étaient pas le seul changement qui se fût produit Il s'en faisait un autre, plus sensible de soir e soir. Peu à peu, en effet, la consistance de l'apparitio se modifiait. Tout d'abord l'ombre de Vincente Alti nengo semblait, comme je l'ai dit, en quelque sort immatérielle, impondérable et, de plus, elle étai incolore en sa grisaille vaporeuse, mais bientôt me sembla qu'elle prenait du poids et que sa sub stance se solidifiait. En même temps, elle se colorai de teintes de plus en plus réelles, faibles encore mais déjà distinctes entre elles. Vincente Altinen go, à mesure que cette transformation s'opérait perdait son air d'illusion. Au bout d'un certai temps, je distinguai la nuance des vêtements, l qualité des étoffes. Le visage, les mains devenaien peu à peu celles d'un vivant.

J'observais avec curiosité ces progrès. Avec un curiosité attentive et déjà familière je contemplai ce compagnon taciturne. Je le regardais aller et ve

:r au fond de la haute glace. Il y vivait solitaire, ›mme je vivais moi-même, séparés l'un de l'autre ır une mince plaque de verre et face à face en no-e isolement réciproque.

Cette situation se prolongea un certain temps. epeendant les apparitions de Vincente Altinengo, ›ut d'abord assez brèves, devenaient de plus en ius longues. Souvent, durant ses premières mani-stations, le fantôme avait eu une certaine peine à : former et lorsqu'il avait atteint le degré de per-:ction auquel il pouvait parvenir, il se dissipait raduellement et se dégradait avant de s'effacer. íaintenant, il parvenait beaucoup plus vite à son spect de réalité et s'y maintenait jusqu'au mo-ıent où les bougies commençaient à s'éteindre.

Quoique j'eusse pris aisément mon parti de cette résence singulière, une question se posait cepen-ant à mon esprit. Vincente Altinengo s'aperce-ait-il de mon existence ? Etais-je visible pour lui omme il l'était pour moi ? Jusqu'alors aucun in-ice ne me permettait de le supposer, mais un mo-ıent arriva où il me fut possible de penser diffé-emment. Ce soir-là, Altinengo se promenait les ıains croisées derrière son dos, et toute sa per-onne était, ce soir-là, particulièrement distincte;

Tout à coup, il s'arrêta, se tourna brusquemen
de mon côté, fit un geste de surprise, puis repri
sa promenade, mais il paraissait préoccupé. Evi
demment Altinengo avait été troublé par quelqu
chose et c'était moi peut-être qui étais la cause d
son trouble.

Cette idée me revint les soirs suivants, car l'ir
quiétude d'Altinengo ne fit qu'augmenter. Elle s
manifestait par une agitation marquée, par les re
gards qu'il jetait vers l'endroit de la pièce où j
me trouvais, par certains gestes et certaines att
tudes. Altinengo m'épiait, tantôt ouvertement, tar
tôt à la dérobée. Parfois, il se levait brusquemer
du fauteuil où il venait de s'asseoir, faisait plusieu
tours de chambre, puis s'arrêtait immobile, l'œ
au guet, l'oreille tendue. A plusieurs reprises,
le vis se frotter les yeux, comme quelqu'un q
cherche à dissiper quelque illusion visuelle. U
soir, pourtant, je n'eus plus de doute, et voici à
suite de quelle circonstance.

Ce soir-là, Altinengo s'était promené assez lon
temps à travers le salon, quand je le vis soudain
diriger vers une des portes. A ses gestes je con
pris qu'il introduisait un visiteur et, si ce visite
demeurait invisible, je ne m'en rendais pas moi

mpte de l'objet de cette visite et du sujet de l'en-
tien. Il s'y agissait évidemment de moi. Alti-
go expliquait les phénomènes insolites qu'il
statait. Il répondait aux objections de son in-
ocuteur. Celui-ci cherchait probablement à le
vaincre qu'il était le jouet d'une illusion, mais
inengo secouait la tête comme un homme qui
eut pas entendre raison. Altinengo et moi, nous
stions l'un pour l'autre.

ette persuasion eut pour conséquence de ma
t une violente envie de communiquer avec
être si proche de moi et si lointain et il me sem-
t qu'Altinengo éprouvait un sentiment analogue.
i d'étonnant à cette réciprocité ? Un mystérieux
ard ne nous mettait-il pas en présence, moi, le
isien d'aujourd'hui, lui, le Vénitien de jadis ?
répondrions-nous pas ainsi à quelque profonde
ntion de la destinée ? N'obéissions-nous pas à
coïncidences secrètes qui voulaient que ce vieux
is abandonné de Venise fût le lieu de notre ren-
re ? Etrange aventure à laquelle rien ne m'avait
paré, mais que j'accueillais sans étonnement...
rquoi ne l'aurais-je pas acceptée, puisqu'elle
résentait en de pareilles conditions de facilité,
un tel naturel ? Elle n'était le résultat

d'aucune conjuration et d'aucune sorcellerie. Qu
ques petits faits épars m'y avaient conduit insen
blement. Pourquoi la refuser, puisqu'elle venai
moi? Et puis, hôte de Vincente Altinengo, n'étai
point de simple politese de tendre la main à s
ombre?

Et Altinengo pensait de même; j'en avais ma
tenant acquis la certitude. Jusqu'alors, il s'ét
tenu volontiers au fond de la pièce, mais, de s
en soir, il se rapprochait davantage. Je le voy
à présent de tout près. Pendant des heures, no
nous observions face à face. Seule cette min
feuille de verre s'interposait entre nous et no
sentions qu'elle ne tarderait pas à se bris
car il fallait qu'elle se brisât. C'était l'événem
nécessaire, certain, inévitable. Seulement, qui
nous deux le provoquerait? Serait-ce Altinen
serait-ce moi? Serait-ce le fantôme ou le viva
Qui des deux serait le plus hardi, et, cette qu
tion, nos regards se la posaient, tandis que,
bout, nous demeurions ainsi en face l'un de l'au
chacun d'un côté de la vie, tandis que derr
nous, à la clarté des bougies, le décor magnifi
et baroque des vieux stucs et des faïences lui
de ses ors miroitants, tandis que, au-dessus

ns têtes, s'étageait sur ses pilotis rongés l'an-
tique Palais des Altinengo en sa vétusté branlante,
tandis qu'alentour, la mystérieuse Venise nocturne
superposait, fragile, compliquée et merveilleuse,
à son propre reflet, doublée par le miroir de sa
lune circulaire et de ses eaux insinuées, par mille
canaux, en sa mosaïque architecturale, Venise sur
qui brillait, semblable à l'un des fragments de nacre
d'un pavimento, le disque écorné de quelque lune
étincelante...

Et, de soir en soir, l'événement inévitable deve-
nait plus imminent. Il était ma seule pensée et
m'occupait tout entier. J'oubliais complètement
tout ce qui n'était pas Altinengo. Je m'oubliais
moi-même. Si l'on m'eût demandé pourquoi je me
trouvais à Venise, au fond de ce vieux palais, quelles
circonstances de ma vie m'y avaient amené, je n'au-
rais certainement pas su que répondre. Mais per-
sonne ne m'interrogeait. Nul ne venait distraire ma
solitude. Les vagues propos quotidiens de la si-
gnora Verana rompaient seuls le silence qui m'en-
tourait, tandis que bourdonnaient au dehors les
grands vents qui soulèvent et gonflent les marées
d'automne, ces marées qui gorgent d'eau les ca-
naux de Venise, montent les marches des quais,

pénètrent sous les portes marines et envahiss
les vestibules des palais, alors qu'un souffle
tempête ébranle leurs hautes cheminées et sec
l'armature de bois de leur altana. Marées si hau
parfois qu'elles recouvrent le Môle et débord
sur la Piazzetta, faisant de la place Saint-Marc
lac aux petites vagues agitées sur lesquelles sem
voguer, comme un bucentaure de marbre et d'éma
le vaisseau byzantin de la basilique martienn
marées salines, souffles du large que le Lion, su
colonne de porphyre, aspire de ses narines avi
et dont palpitent, dans un vol imaginaire, ses ai
de bronze.

Mais que m'importait tout cela ! Une seule ch
existait pour moi. Qui, d'Altinengo ou de moi,
rait le geste décisif, que nous attendions tous de
car nous le désirions tous deux, car nous le d
rions et l'attendions, l'un et l'autre. Nos visage
touchaient presque, nos yeux s'attiraient avec u
curiosité infinie, nos mains se cherchaient. Ser
ce moi, serait-ce Altinengo, serait-ce quelque
sard qui se chargerait de réaliser le miracle ?

. . . .

. . . .



e sommeil dont je m'éveillais était un sommeil
gulier. Il me semblait qu'il durait depuis très
gtemps, depuis plus longtemps que ne durent
sommeils de chaque nuit. Profond, absolu, il
it été une cessation complète de tout mon être.
it avait été endormi en moi, mon corps, mon
g, ma pensée, ma mémoire, mon présent, mon
sé. Du fond de ce sommeil, je remontais lente-
nt, comme d'un abîme, en une ascension conti-
; maintenant, j'affleurais à la surface, je rede-
ais un vivant. Je ne vivais pas encore, mais
ais vivre. Bientôt j'allais pouvoir ouvrir les
x, remuer mon pied, ma main, me mouvoir,
er.

n silence, je regardais. J'étais couché dans un
Autour de moi les murs ripolinés d'une chambre
inctement meublée. Je portais une chemise de
sse toile. Quelque chose serrait ma tête. Un
dage. Où étais-je donc ? Que faisais-je dans ce
Pourquoi cette cellule blanche ? Qu'était-il ar-
? Je fis un geste et je rencontrai la poire d'une
nette. Une jeune infirmière parut et s'approcha
noi. Elle me prit le poignet en souriant :

— Eh ! mais notre cher malade est beauco
mieux aujourd'hui ; a-t-il besoin de quelque chos
D'ailleurs, je vais chercher le docteur, il est da
son cabinet... il m'a bien recommandé...

Je l'arrêtai :

— Ce dont j'aurai besoin tout d'abord, mad
moiselle, c'est de savoir où je suis.

La jeune femme se mit à rire.

— C'est vrai. Vous êtes à la clinique du docte
Bellincioni, à la Giudecca.

Plus d'une fois, en me promenant dans la G
decca, j'avais passé devant la petite maison jau
aux grandes cheminées en hottes qui montrait, i
crite au-dessus de la porte, une grande croix rou
Une fois même j'étais entré pour examiner le j
din que l'on apercevait du dehors à travers le v
tibule.

— Mais pourquoi suis-je dans la clinique
docteur ?

— Tenez, le docteur lui-même va vous le d
monsieur.

Le docteur Bellincioni était un gros homme
vial et avenant, au visage rasé. Sans répondr
mes questions, il commença par m'examiner.
investigation parut le satisfaire, car, une fois

mée, il s'assit sans façon sur le pied de mon lit et me dit en se frottant les mains, qu'il avait belles :

— Allons, allons, cher monsieur, voici qui est parfait. Vous êtes maintenant hors d'affaire. Ah ! encore du repos, du régime, du calme. La plaie n'est pas cicatrisée, mais les phénomènes anormaux ont disparu complètement. Dame, le choc a été rude et vous avez été durement atteint.

Je m'étais soulevé sur mes oreillers.

— Mais quel choc, docteur ?

— Quel choc, celui de cette lourde porte de miroirs qui s'est détachée de son cadre et qui vous est tombée sur le crâne en se brisant en éclats ! Ce sont ces éclats et la commotion qui vous ont occasionné la grave blessure dont vous êtes en train de guérir. Et vous vous en êtes tiré à bon compte, cher monsieur, mais permettez-moi de vous dire que la personne qui vous a indiqué comme logis le vieux Palais Altinengo n'avait pas fait là un choix très heureux, car non seulement la porte qui vous a blessé a dégringolé, mais, le lendemain de votre accident, une partie du mur s'est écroulée et le pavimento s'est effondré. Le palais était, quand vous y êtes entré, dans un état de délabrement inquiétant et n'a pas résisté à la grande marée et

au vent qui a soufflé en tempête. Il a bien fa
s'abattre tout entier dans le canal. D'ailleurs la m
nicipalité l'a fait évacuer et il est question de
démolir.

J'avais écouté le docteur avec attention. Il co
tinua :

— L'accident a dû se produire dans la nuit.
qui est curieux, c'est que les autres habitants
palais n'ont rien entendu du fracas. Il est vrai
votre appartement était assez isolé et qu'il vent
très fort, ce soir-là. Au matin, en entrant cl
vous, la signora Verana, votre gouvernante, vo
trouva inanimé et étendu dans une mare de sa
Cette dame eut la bonne idée de vous faire tra
porter à ma clinique. Elle est venue, plusie
fois, prendre de vos nouvelles, ainsi qu'un br
antiquaire nommé Zotarelli et un de vos amis
signore Prentinaglia, revenu de voyage le surl
demain de votre accident. Il s'en est montré
ému et m'a longuement interrogé sur les circ
stances qui en ont été la cause, mais je n'ai
le renseigner. Peut-être le pourrez-vous mieux
moi et peut-être vous souvenez-vous de la fa
dont les choses se sont passées entre vous et c
diablesse de porte qui a bien failli, ma foi, v

rvir de passage pour l'autre monde. Mais en
oilà assez pour aujourd'hui, nous n'avons que trop
ıvardé. Vous allez prendre quelques heures de
pos avant le pansement du soir.

J'acquiesçai au conseil du docteur Bellincioni et,
orès l'avoir remercié de ses bons soins, je me mis
réfléchir. Devais-je accepter la version du doc-
ur Bellincioni ? Le hasard avait-il mis fin bruta-
ment à l'hallucination dont j'avais été le jouet
endant des semaines. Comme mon propre corps,
ombre fragile de Vincente Altinengo avait-elle été
tteinte par la brusque chute de la porte ? Était-ce
ar accident que notre mystérieux colloque avait
té interrompu ? La merveilleuse aventure, au
euil de laquelle j'avais cru me trouver, s'était-elle
erminée bêtement par la stupide blessure qui
n'avait empêché de la conduire jusqu'au bout ?
S'était-elle continuée dans cet anormal sommeil
qui avait étonné et inquiété le docteur Bellincioni ?
Avais-je, pendant ce temps, rejoint Vincente Alti-
nengo dans le mystérieux domaine d'où il avait
voulu sortir et où il avait voulu m'attirer ? Quoi
qu'il en eût pu être, j'en avais, hélas, complète-
ment perdu tout souvenir. Ainsi la dernière chance
qui m'avait été donnée d'échapper un instant à ma

triste vie s'était évanouie. Peut-être Vincente A tinengo, dans le même salon au décor de stucs de faïences, avait-il souffert jadis des mêmes m lancolies que les miennes, et peut-être venait-il m' apporter le mot consolateur que j'ignorerais jamais ? Mais aussi, tout cela n'était-il pas des rêv ries de ma pauvre tête fêlée et qui feraient sourire docteur Bellincioni si je m'avisais de les lui confie

Lorsque, vers le soir, le docteur, après m'avo assez douloureusement pansé, eut rajusté mon ba dage, il me dit d'un air satisfait :

— Allons, la plaie est en bonne voie, en tr bonne voie et si, demain, messieurs Zotarelli et Pre tinaglia viennent savoir de vos nouvelles, je l laisserai entrer un instant auprès de vous.

Le signore Prentinaglia se présenta le premie Il se précipita sur mon lit et me baisa les mai avec frénésie :

— Ah ! ami, ami très cher, quels reproches me suis adressés ? Car enfin, c'est de ma faut C'est de la faute de votre Prentinaglia si tout ce est arrivé. Oui, n'est-ce pas moi qui vous ai ind qué ce maudit Palais Altinengo ? Ah ! votre pauv tête ! Je ne me le pardonnerai jamais !

Et, d'une main, se frappant la poitrine, de l'au-
e il désignait le linge de mon pansement. Il était
bout, vêtu comme toujours de sa vaste houppe-
nde, avec sa jaune figure de comédie. A son doigt
illait la bague cabalistique dont il avait cacheté
lettre par laquelle il me donnait l'adresse du
ılais des Fondamenta Foscarini et de la signora
erana. Qu'y avait-il de commun entre cette tacitur-
e Verana au regard sournois et ce Prentinaglia à
figure comme masquée? Et ce fou de lord Sper-
ng avec sa Casa degli Spiriti ? Prentinaglia était
venu à Rome avec lui et l'avait laissé se rendant
Milan pour un congrès de sciences psychiques.
ais, bientôt, on se retrouverait « sous le Chinois »
u Florian ! Prentinaglia ajouta négligemment :

— A ce propos, mon cher, vous vous souvenez de
histoire du petit buste du Musée Civique dont je
ous avais conté la disparition, eh ! bien, il a repris
a place dans sa vitrine. Un beau matin, on l'y a
etrouvé, toujours souriant, sous sa perruque, mais
e mystificateur qui l'avait emporté a dû le laisser
omber, car on y a constaté une fêlure assez visible.
n le répare en ce moment... Mais je vous fatigue,
non ami, au revoir et à bientôt. Je reviendrai.

Et Prentinaglia, son feutre, sa houppelande dis-

parurent, tandis qu'à son geste d'adieu je voyais luir
à son index la cornaline aux signes de grimoire..

Lorsqu'il fut parti, je me sentis un peu las et j
fermai à demi les yeux. J'étais seul dans ma cham
bre blanche. Le grand silence de la Giudecc
m'entourait. En pensée, je revis les Fondament
Foscarini, le vieux palais avec sa façade grise au
persiennes vertes, aux stores couleur d'ocre, au
balcons ventrus, son escalier aux marches usée
et aux murs salpêtrés, le petit palier de mosaïqu
où s'incrustait un fragment de nacre, le vestibule
la chambre aux médaillons, le salon des stuc
avec ses moulures, sa cheminée, ses panneaux d
faïence aux figures dorées. Je revis la haute port
de miroirs en son encadrement de marbre où, dan
la lointaine profondeur de son reflet, m'était appart
comme pour accueillir de l'au delà l'hôte actuel d
son antique demeure, ombre mystérieuse ou illt
sion maladive, Vincente Altinengo, Vénitien –
et, d'un geste d'adieu, tandis que les cloches d
Redentore et de Santa Eufemia brisaient leurs son
dans l'air cristallin, je saluai une dernière fois so
image qui semblait, de son sourire énigmatiqu
narquois et mélancolique, répondre à mon salu
et que je n'ai plus jamais revue !

LE PAVILLON FERMÉ

A MADAME PAUL BARBIER

LE PAVILLON FERMÉ

Ce furent quelques lignes d'un écho mondain, à rticle des « Déplacements et Villégiatures », qui 'apprirent que le marquis de Lauturières avait iitté son château de Nailly et s'était rendu à Neyl-les-Bains pour y prendre les eaux. Cette noulle, que relatait la plus aristocratique de nos gattes, n'avait pas, par elle-même, une importance en générale et elle n'aurait probablement pas até mon attention si elle eût concerné tout autre ie le marquis de Lauturières et si, se rapportant lui, elle n'eût pris une signification assez particuère. N'était-elle pas, en effet, l'indice d'une prونde et insolite perturbation dans les habitudes existences de M. de Lauturières ? Depuis de lonues années M. de Lauturières passait à Nailly les uatre saisons de l'an, sans s'absenter jamais. our qu'il eût rompu avec cet usage, il avait dû illoir des circonstances tout à fait exceptionnelles

dont je conjecturais d'ailleurs assez aisément
caractère : M. de Lauturières devait être fort mal
de, sans quoi il n'eût pas consenti à changer
séjour de son château de Nailly contre celui
Neyrol-les-Bains. Les exigences de sa santé po
vaient, seules, lui imposer ce déplacement et
avait dû le retarder au point de le rendre prob
blement inutile, d'où je conclus, avec une indiff
rence bien humaine, que la France compter
bientôt, non seulement un grand seigneur et
véritable savant de moins, mais aussi un fame
original.

Car c'en était un que M. le marquis de Laut
rières !

Veuf et sans enfants, après avoir été le mari
Mlle Varades, la fille du grand industriel, qui l
avait apporté avec elle et laissé après elle une in
posante fortune, il avait, dès lors, renoncé à la v
mondaine et sportive qu'il menait, soit dans s
somptueux hôtel de l'avenue Matignon, soit da
son magnifique château de Nailly où la dot
Mlle Varades lui permettait un train digne du mar
chal de Nailly, le vainqueur de Nassingen et
Heilkirch, qui, à la fin du XVIIe siècle, avait con
truit cette opulente demeure et de qui descenda

de Lauturières, par sa mère, la dernière des
illy, comme il serait lui-même le dernier des
ns...

l est assez d'usage cependant, dans le monde
quel appartenait le Marquis, de faire passer les
érêts de famille avant les préférences du cœur.
ssi les remariages y sont-ils fréquents. Le devoir
ne pas laisser s'éteindre un nom illustre fait
re souvent les obscures objections du sentiment.
de Lauturières ne se conforma pas à cette cou-
ne et n'obéit pas à ce devoir. Sa femme morte,
ôtel de Paris vendu, Nailly retombé au silence
ses vastes appartements et de ses jardins déserts,
artit pour un long voyage en Asie, au cours du-
el il parcourut la Perse et les Indes, visita le Ja-
n, et surtout la Chine, minutieusement, en ses
erses parties jusqu'aux hautes régions du Thi-
, d'où il revint, non point consolé de son veu-
e et disposé à contracter une nouvelle union,
is versé dans les langues chinoise et thibétaine
amateur passionné de linguistique extrême-orien-
e et d'antiquités asiatiques.

Cette passion, M. de Lauturières n'avait dès lors
sé de s'y adonner, non point avec le dilettan-
ne d'un homme du monde, mais avec la con-

science d'un savant. Des études fort approfond
et fort sérieuses, menées dans l'austère et compl
solitude de Nailly, firent de lui un sinologue émin
à qui l'Académie des Inscriptions eût été heure
d'ouvrir ses portes, mais M. de Lauturières n'av
pas répondu aux avances de la savante compagn
à laquelle il se bornait à communiquer les nombre
travaux et mémoires qu'il publiait. Ces publicati
et ces communications étaient à peu près ses se
rapports avec le monde des vivants. Il avait renon
progressivement à toutes relations de parentés
d'amitiés et demeurait strictement confiné en s
château de Nailly, d'où il ne s'absentait jama
comme je l'ai dit, sous aucun prétexte. Il y av
réuni une importante bibliothèque et une riche c
lection de manuscrits dont il ne refusait pas l'ac
à ses confrères en sinologie, quand ils désirai
les consulter, car, si M. de Lauturières ne fr
pait à aucune porte, on ne se privait pas de ve
heurter à la sienne. Elle ne s'entre-bâillait, d'a
leurs, que pour de courtes visites, qui, si court
sement qu'elles fussent faites et reçues, ne menai
à aucune intimité avec le maître du lieu.

Tel qu'était M. de Lauturières, de par son
ractère et ses préoccupations, il y avait d

ı de chances que les circonstances me missent
ıais en contact avec lui. Mes études sur la vie
ante et secrète du XVIIIe siècle eussent bien peu
éressé quelqu'un qui préférait, sans nul doute,
roi Louis Quinzième les empereurs de lointai-
dynasties chinoises dont je ne savais pas même
om. Et cependant, quelque différents que fussent
travaux, ils ne laissaient pas de se ressembler
un point. N'avions-nous pas, l'un et l'autre,
égale curiosité du passé ? Ne cherchions-nous
, chacun à notre façon, à en déchiffrer les énig-
s et à en percer le mystère ? N'éprouvions-nous
tous deux un même attrait pour l'inconnu ? Seu-
ent le voile que s'appliquait à déchirer M. de
ıturières était brodé de caractères bizarres et
ravagants, d'antiques figures hiératiques, tandis
celui que je tentais de soulever était fait d'une
e légère et souple derrière laquelle apparaissait
râce frivole et souriante de l'époque où j'aurais
lus voulu vivre et où je me plaisais le mieux
naginer d'avoir vécu. Néanmoins, j'aurais fort
nné M. de Lauturières si j'avais assimilé les
tes chinois et thibétains, sur lesquels il exerçait
science, aux petits papiers d'archives où je
ouvrais un peu de la vie et des mœurs d'au-
fois.

Ce fut pourtant à ces humbles recherches que dus l'occasion d'avoir recours à la complaisan de M. le Marquis de Lauturières et voici de que façon l'événement se produisit. Un jour, un ma chand d'autographes, sachant que les historie de la « petite histoire » ne dédaignent pas ce gen de documents, vint me proposer l'achat d'une ass curieuse correspondance datant du XVIIIe siècle.

Ecrites par un homme de la Cour à une femı de qualité, ces lettres, d'ailleurs spirituelles galamment tournées, relataient certains épisod de la vie de Versailles et, notamment, l'histoire cette belle comtesse de Nailly dont le roi Louis X fut amoureux et que son mari, averti par elle-n me de la passion qu'elle inspirait, emmena, sa délais et à tous relais, en son château de Nailly, il s'enferma avec elle jalousement sans qu'ils sortissent jamais plus jusqu'à leur mort. De ce anecdote, dont on trouve trace dans les mémoi du temps, l'auteur semblait particulièrement inf mé. Il donnait des détails assez circonstanciés s la belle recluse et sur sa vie en ce château so taire et rapportait, entre autres choses, que la co tesse Sabine, — car elle portait ce nom d'enlè ment, — avait fait construire au bout des iard

ı pavillon où elle aimait à se retirer dans le mi-
·u du jour pour y « rêver et faire de la musique »
où elle avait fait placer son portrait, peint au
ıstel par La Tour quelque temps avant son enlè-
·ment, « comme si elle eût voulu, ajoutait l'au-
ur des lettres, conserver devant elle ce visage qui
ait excité le caprice d'un roi et qui lui avait valu,
ır sa beauté, le sévère exil où s'en consumerait
squ'à la fin l'inutile et périssable merveille ».
Telles qu'elles étaient, ces lettres, dont je n'étais
ırvenu à identifier ni l'auteur ni la destinataire,
ouvaient donner lieu à une publication intéres-
ınte, mais combien elle le serait davantage en-
ore s'il m'était possible de recueillir d'autres ren-
·ignements sur l'héroïne de cette lointaine aven-
ıre et d'y joindre la reproduction de ce portrait
La Tour qui existait peut-être toujours, ainsi
ıe le mystérieux pavillon et le château de Nailly !
uant à ce dernier, je fus vite fixé à son sujet.
'*Annuaire des châteaux* le mentionnait avec le
om de son propriétaire actuel. Il ne me restait
us qu'à obtenir de lui les autorisations nécessai-
·s, au cas où mes prévisions fussent justes.
Sans me laisser décourager par ce que j'ap-
ris de M. le marquis de Lauturières et de sa répu-

tation de parfait original, je lui écrivis donc po
solliciter l'accès de ses archives de famille et d
lieux où sa belle aïeule avait vécu. La réponse
fit si peu attendre qu'en ouvrant l'enveloppe qui
contenait j'eus le sentiment qu'elle m'apportait
de ces refus polis et catégoriques, devant lesqu
il n'y a qu'à s'incliner ; mais avant de prendre co
naissance de l'épître dont le chiffre couronné m
vait révélé la provenance, mon regard tomba sur
signature. Ce n'était pas celle de M. de Lauturièr
Le châtelain empruntait pour me répondre la p
me de son bibliothécaire, M. Luc Destieux... L
Destieux ! Mais Luc Destieux, c'était le nom d'
ancien camarade de collège et de jeunesse que j'av
perdu de vue depuis assez longtemps. La rencon
était singulière, et Destieux se réjouissait sincè
ment de la conjoncture qui nous rapprochait d'u
manière si imprévue et dont il avait fait par
M. le Marquis. Aussi m'avisait-il que, sur ses inst
ces, M. de Lauturières m'autorisait à visiter Nai
sans me cacher pourtant que cette visite serait po
moi une déception, et que je ne trouverais, plus o
probablement, rien dans les archives qui concer
son aïeule. Dispersées pendant la Révolution, e
n'avaient été reconstituées que partiellement. Qu

pavillon, M. de Lauturières s'excusait de ne
s me le laisser voir. Strictement clos depuis la
ort de Mme de Lauturières, ainsi que les apparte-
ents qu'elle avait occupés au château, personne
y pénétrait jamais. Or, comme plus de trente ans
étaient écoulés depuis l'époque où la marquise
Lauturières en avait fait une sorte de Trianon
elle venait parfois, l'été, travailler à l'aiguille ou
re quelque livre, le portrait de La Tour, déjà fort
bîmé en ce temps-là, devait être maintenant tout
fait effacé. Le Marquis chargeait Destieux de
'exprimer ses regrets d'un refus dont je com-
rendrais certainement les raisons. La lettre finis-
ait par le souhait de Destieux que je donnasse
uite à mon projet. La pensée de me revoir lui
ausait un vif plaisir. Il mourait d'ennui en cette
olitude, parmi ses manuscrits chinois et en com-
agnie de ce vieil original. Heureusement qu'il
vait pour se distraire son grand poème épique en
ingt-quatre chants auquel il travaillait depuis six
ns et dont il me lirait des fragments. Suivait l'ho-
aire des trains pour Nailly.

Si la lettre de Destieux ne me satisfaisait pas
entièrement, elle ne me décourageait pas tout à
fait. J'avais le vague espoir qu'une fois à Nailly

quelque circonstance fortuite me permettrait d
vaincre la répugnance de M. de Lauturières à m
laisser visiter ce fameux pavillon. Il m'était déj
arrivé dans mon existence de fureteur de surmonte
des obstacles plus infranchissables. Si seulement j
pouvais approcher de M. de Lauturières, je par
viendrais bien à mes fins ; mais la réponse qu'
m'avait fait faire semblait bien signifier que c'éta
à Nailly et non pas à lui-même que s'adresserait m
visite et qu'il s'en remettait à Destieux du soin d
me recevoir au château. Enfin, une fois dans
place, j'agirais selon les occurrences ; mais, pour
première fois de ma vie, je regrettai de ne pas êt
sinologue. Hélas ! je ne connaissais d'autre Chi
que celle que le XVIIIe siècle faisait figurer sur s
paravents et dans ses contes philosophiques. Néa
moins, je me décidai à tenter l'aventure qui n
vaudrait, à tout le moins, le plaisir de revoir
brave Destieux et d'écouter quelques fragmen
d'un poème épique, ce qui n'est pas, après tout, u
divertissement ordinaire.



Je trouvai Luc Destieux à la gare et je le

nus de loin. Il n'avait guère changé depuis nos
nières rencontres, qui remontaient pourtant à
bon nombre d'années. Un peu grisonnant, il
onnait légèrement. Sauf cela, c'était toujours
même Destieux que j'avais connu répétiteur
s une boîte à bachot, rédacteur en chef de jour-
x sans abonnés, agent d'assurances, secrétaire
héâtre, puis que j'avais perdu de vue et que je
ouvais bibliothécaire d'un sinologue éminent et
te épique à ses moments perdus.

ependant, après la poignée de main de bienve-
, il m'avait fait asseoir à côté de lui dans un
ant tilbury dont il fouetta le cheval qui partit
trot tranquille. A la première montée, Des-
x alluma sa courte pipe.

– C'est tout de même drôle, la vie ! Du diable,
aurais pensé te voir à Nailly et même te revoir
urs. Oh ! je ne t'avais pas oublié, mon vieux,
s, tu sais, je n'ai guère l'art de cultiver mes rela-
s. Je compte sur le hasard et je n'ai pas tort,
sque te voilà. Ah ! je suis content. Tu vas res-
dîner et coucher au château et tu ne repartiras
demain soir. Il y a un très bon train. C'est
ndu avec le Marquis. Il garde la chambre et il
souffrant en ce moment, ainsi ça ne le gênera

pas... Mais vrai, là, je suis content de te voir. T
n'a pas pris une année et pourtant ce n'est p
hier que nous nous rencontrions chez cette pauv
Félicie ! Tu te rappelles, hein, Félicie Landret,
« Félicie de toutes les félicités », comme no
disions ? Ah ! la bonne fille, et gaie et drôle, et fi
et forte gueule ! Dire qu'elle a fini, mariée avec c
imbécile de La Rupelle... Comme c'est loin ! Sapr
ti ! On s'amusait en ce temps-là, tandis qu'ici
Tiens, ça me fait plaisir de voir une autre figu
que celle de mon Marquis. Ce n'est pas que ce s
un mauvais homme, mais il a eu des chagri
Jamais il ne s'est consolé de la mort de sa femm
c'est ce qui l'a conduit à la sinologie. Encore
m'emmenait en Chine à sa suite, ce serait une d
traction, mais classer sa bibliothèque, faire
fiches, recopier des mémoires et des notes, ce n
pas une vie... Que veux-tu ? c'est mon gagne-pa
de m'occuper de tous ces grimoires, mais quan
m'y intéresser... Le seul avantage, c'est qu'ici
suis tranquille au point de vue matériel. Pas
soucis, pas de tentations. Alors je peux travai
en paix à mon poème épique. Mais ça, nous
parlerons plus tard. Tout ce que je puis te d
pour l'instant, c'est qu'il y a six ans que m

candréide est sur le chantier. Vingt-quatre
nts... Tu verras.

estieux secoua la cendre de sa pipe avant de la
ettre dans la poche de son veston. Puis il
rit :

— Un rude morceau et pas une bavure ! C'est
lé. Mais quel travail ! *Nulla dies sine linea.*
t du reste ce qui m'a permis de ne pas mourir
nui dans cet immense château désert, en tête-
te avec le Marquis absorbé dans ses souvenirs
charné à ses chinoiseries. Il fallait trouver quel-
chose : humer le piot, courir le cotillon ! J'ai
féré écrire un poème épique. J'ai commencé à
lague et puis je m'y suis mis pour de bon. Mon
r, c'est passionnant... et ça peut mener loin,
s quel tintouin ! Heureusement que je ne suis
dérangé. Personne à voir. De temps à autre,
lque vieux savant qui vient consulter nos gri-
res et qui donne quarante sous de pourboire
domestiques, en s'en allant. Ah ! si, il y a
thier. Pouthier, c'est l'homme de confiance du
quis. Il parcourt l'Europe pour lui acheter des
erasses, assiste aux ventes, visite les mar-
nds. Un brave type, d'ailleurs, ce Pouthier,
s il n'est presque jamais ici. Toujours en route,

mais au retour plein d'histoires admirables, ca
adore les femmes, le gaillard ! La sienne est mo
Deux enfants qu'élève une vieille miss anglaise.
Marquis les installe, l'été, dans une dépendance
château. De beaux enfants. Parfois le vieux les
venir auprès de lui, les considère, et ses yeux
remplissent de larmes. Que veux-tu ? il est si s
ce vieux Chinois...

Pendant que Destieux bavardait, le cheval c
tinuait à trotter sagement sur la route. Il fai
une belle et fraîche journée de septembre. Le
était pur et clair. A droite et à gauche s'étendai
des prairies. La campagne composait un de
paysages de France, harmonieux et simple, qui, s
attirer l'attention par aucun détail particulièrem
pittoresque, retiennent pourtant le souvenir pa
ne sait quel charme secret des lignes et des c
leurs. J'en allais faire l'observation à Desti
lorsque, passant auprès d'une borne kilométri
il me la désigna du bout de son fouet :

— Nailly, six kilomètres. Nous entrons dan
domaine de la belle comtesse.

C'était la première allusion qu'il faisait au
de ma visite et j'allais l'interroger pour savo
je devais vraiment renoncer à tout espoir con

le pavillon interdit et l'invisible portrait,
d il devança ma question.

A propos, mon pauvre vieux, j'ai encore
vé, tu sais, pour le portrait, mais rien à faire.
nologue est intraitable. Il m'a même prié assez
ement de ne pas te mener du côté du pavillon.
e nous, il n'a rien de particulièrement curieux,
avillon. Je n'y suis allé qu'une fois, au début
non séjour à Nailly. La partie du parc où il se
ve est complètement abandonnée et assez peu
icable. Vrai, tu n'y perdras pas grand'chose,
noment que le Marquis ne permet pas qu'on
etre à l'intérieur. Pour le reste, château et jar-
, il m'a chargé de t'en faire les honneurs. Cela
le voyage, même si tu ne trouves rien dans les
ives. Nailly est une belle demeure et la belle
tesse n'était pas si à plaindre après tout... Mais
s voilà presque arrivés...

evant nous, la route continuait toute blanche
le soleil, quand brusquement la voiture tourna
r s'engager dans une large avenue montante
lée d'une quadruple rangée de très vieux arbres
récédée de deux colonnes supportant chacune
Victoire équestre. Les chevaux et les figures
ent traités dans la manière de Coysevox, et

l'aspect seigneurial de cette avenue était compl
par une monumentale grille en fer forgé qui dr
sait ses piques dorées au haut de la pente as
forte et les découpait sur le ciel entre deux pili
qui s'ornaient de somptueux trophées d'armes
de cuirasses, du même style que les claironnan
Victoires entre lesquelles nous avions passé.

Destieux m'avait poussé du coude :

— Hein ! mon cher, avoue que cette entrée a
chic, cette grille, avec ses médaillons où se crois
les bâtons du maréchal de Nailly et ses tropl
militaires. Cela vous a assez l'air d'un frontisp
de poème épique. Mais nous allons descendre là
nous irons à pied au château. Tu verras que n
Marquis n'est pas mal logé...

L'avenue aboutissait à une sorte d'esplan
pavée. De chaque côté de la grille s'élevai
quelque distance un bâtiment bas, à toiture d
doises, dont les fenêtres, ornées de mascarons, s'
guirlandaient de roses grimpantes. Tandis que j'
mirais la grâce de ces deux logis, Destieux a
poussé un sifflement aigu. A ce signal, du logis
gauche, un vieil homme sortit, qui nous sal
Destieux lui cria :

— Pas la peine d'ouvrir la grille, père Nargou

s passerons par chez vous. Vous conduirez bien roiture aux écuries. Mais avant, mon cher, arde-moi ça !

Et, à travers les ferronneries dorées de la haute te, Destieux me montrait du geste ce qu'avec amusant mélange de fierté et de dédain il appe- familièrement : ça.

Ça! Le château bâti par le maréchal de Nailly it une magnifique demeure des plus majestueuses les plus nobles proportions. Sans être immense, illy était grand par la beauté des lignes archi- turales, par cet air de solidité, de logique, de npe élégante que le grand siècle apportait à ses nceptions.

Devant la façade miroitait un parterre d'eau pré- é d'un grand bassin qu'ornait à son centre un oupe en bronze doré. Ce vaste espace découvert ncadrait de hauts massifs de verdure qui devaient mer derrière le château toute une forêt d'arbres, rcée d'allées régulières et animée d'eaux et de tues, et l'entourer de silence et de solitude. Et tait dans ce décor fastueux, noble et triste, au- el le temps n'avait rien changé, qu'avait vécu les igues années de son vertueux exil cette sédui- nte et trop prudente Sabine de Nailly, dont les

mémoires du duc de Cambefort et de l'abbé G.
lardet comparent la jeune grâce à celle de Flor
printanière ; c'était là que, loin de Versailles, d
ce Nailly qui devait le lui rappeler par le murm
de ses eaux et l'odeur de ses buis taillés, elle av
vu s'envoler sa jeunesse, se faner cette beauté d
elle venait contempler l'image intacte et mélan-
lique dans le portrait de la Tour, au fond de
pavillon où elle se retirait pour « rêver et faire
la musique », ainsi que le disaient les lettres j-
nies dont les feuillets retrouvés par hasard m'avai
appris d'elle ce qu'en répétaient les contempora
émus de sa mélancolique aventure et un peu n
quois devant les scrupules conjugaux qui la
avaient valu.

Je me laissais aller à ces pensées, lorsque, com
pour y répondre, dans le grand silence, des ri
frais, sonores, gais, éclatèrent. Ils partaient de
logis aux fenêtres enguirlandées de roses gri-
pantes et qui faisait pendant à celui d'où était s
le père Nargouze à l'appel de Destieux. Com
j'allais interroger ce dernier, je le vis qui haus
les épaules en aspirant les bouffées de sa pipe a
lumée.

— Ce sont les mioches de Pouthier qui

sent! Ah ! c'est jeune ! Mais voyons, que dis-tu
mon patelin ?
Les rires argentins s'étaient tus dans le silence
se mêlait, à l'odeur lointaine des roses, le mur-
re d'une eau invisible. Dans le ciel pur, la haute
lle érigeait ses piques dorées.



Si le château de Nailly avait souffert, à l'époque
la Révolution, de certaines déprédations, il n'en
tait plus actuellement de traces apparentes. Le
rquis de Lauturières, après son mariage avec
le Varades et avant son veuvage, l'avait restauré
c beaucoup de goût et d'intelligence et remis en
t, tant extérieurement qu'intérieurement. Nailly,
effet, était meublé avec une sobre et haute magni-
ence. Les parties du mobilier et de la décoration
avaient dû être renouvelées s'accordaient par-
ement bien avec celles qui en avaient été con-
vées. L'ensemble avait grande allure. De plus,
illy pouvait encore s'enorgueillir de nombreux
venirs du maréchal. Son portrait équestre s'y
ssait et montrait un gros homme ventru, botté
cuir, cuirassé de buffle, le cordon bleu en sautoir,
bâton fleurdelisé à la main, sur un fond de pay-

sage et de bataille. D'autres effigies le représen taient encore en costume de cour, de chasse ou de guerre. Mais les appartements de Nailly ne s'or naient pas seulement de ces précieuses images fami liales, ils contenaient de beaux tableaux, de bell tapisseries et quelques précieuses porcelaines de Chine en leurs montures du XVIIe et du XVIIIe siècl Quant à la bibliothèque qui occupait une long galerie, Destieux ne me permit pas de m'y attarde

— Tu verras cela demain et tu pourras fouill à ton gré dans les papiers de famille des Nailly Non, pas par là, c'est la salle des manuscrits c nois, et cela ne t'intéresse pas. Maintenant, allo faire un tour de parc. J'ai commandé le dîner po six heures et demie, afin que nous ayons une vra soirée.

La salle à manger où nous dînâmes était peti ovale, toute en miroirs encadrés de rocailles doré Elle datait, comme certaines parties des appar ments, de l'époque de la belle comtesse qui av dû les faire accommoder à son goût, le château paraissant sans doute bien suranné et trop à mode du précédent règne.

Le repas était délicat et faisait honneur au c

r de M. de Lauturières, qui se trouvait d'ail-
être une cuisinière, car le personnel mâle du
eau ne se composait que du maître d'hôtel et
alet de chambre du Marquis, lequel assurait
i le service de Destieux. Une femme de charge
ait à l'entretien de la maison. En revanche,
jardiniers s'employaient à celui des parterres
ardin et des allées du parc où, du reste, M. de
urières ne se promenait jamais. De plus, une
de régisseur avait la haute main sur tout le
aine. C'était le fils de ce père Nargouze qui
tait avec lui un des logis à côté de la grille
trée. Le bonhomme faisait fonction de portier
ignait les trois chevaux qui composaient toute
rie du Marquis. Un des jardiniers les attelait
nait, au besoin, l'emploi de cocher.

s détails domestiques et les gémissements de
tieux sur la solitude dans laquelle il vivait à
ly nous menèrent jusqu'à la fin du repas. Quand
s l'eûmes achevé, Destieux me prit le bras et
mmena dans sa chambre. Pour y parvenir, nous
tâmes le large escalier de pierre à rampe de fer
gé qui conduisait à l'étage. Comme toutes les
es du château, à l'exception de la charmante
ite salle à manger où nous avions dîné, cette

chambre était vaste. Tandis que Destieux alluma une grosse lampe placée sur la table encombrée (papiers et de pipes, je m'approchai de la fenêtr Elle s'ouvrait dans la façade du château oppos à celle qui regarde le parterre d'eau. La nuit n'éta pas encore tout à fait venue et la lune se leva déjà au-dessus des arbres du parc, de telle sor que j'en distinguais assez bien la disposition. I ce côté, le château de Nailly reposait sur une te rasse d'où une double rampe en fer à cheval co duisait à un bassin entouré de parterres, au de desquels les masses d'arbres se séparaient po laisser place à un canal fort large et fort long qu'u autre coupait transversalement pour former u croix d'eau comme à Versailles. Ce canal était u des beautés de Nailly. Ce soir, il luisait douceme sous la lune levante et ses eaux immobiles sen blaient refléter le silence. L'air était doux et pur il eût été agréable de fumer son cigare devant noble décor de vieille France en songeant à tout qui n'est plus de ses grâces anciennes et de s splendeurs disparues, mais j'entendais Destie froisser en toussant les feuillets de son manuscri et je m'arrachai à ma contemplation. Ne pouva échapper à « l'épique », le mieux était de m

;igner docilement. Aussi, quittant la fenêtre, je ıs m'asseoir sous la lampe.

Destieux m'attendait, et, touché de ma soumis- ›n, il plaça à ma portée la boîte de cigares et les umettes, puis, ayant éteint sa pipe inachevée, il ononça les paroles sacramentelles :

— L'*Alexandréide*, poème épique en vingt-quatre ants.

Destieux n'avait pas de talent : son poème était rreur inexplicable d'un garçon d'esprit. C'était ramassis de vers emphatiques et laborieux, une nible suite de clichés et de lieux communs. Nulle vention, nul style, une composition du plus pur mpier. Quelque chose de faux, d'anachronique de vain. Comment avait-il donné dans cette manie rsifiante ? Lui que j'avais connu bon vivant et ɜn vivant, comment s'était-il égaré dans cette ypte ? Car ce n'était pas un imbécile que Destieux. ne manquait ni de culture, ni d'intelligence, ni ème de sérieux, puisqu'il était capable de remplir ez M. de Lauturières une fonction plutôt difficile s'en acquittait bien, sans quoi le Marquis ne l'eût s gardé tant d'années auprès de lui. Alors, urquoi ce fatras ? Et le plus singulier, c'était 'il eût foi dans son œuvre. Par quelle aberration

n'en sentait-il pas le ridicule ? Le gros Destieu, poète épique, quelle gageure ! Ce Destieux que revoyais au temps de nos rencontres chez ce Félicie Landret, à qui il avait fait allusion, amusa l'aimable et bonne fille par ses bouffonneries, s bagout, par sa verve un peu grosse, mais gaie franche ! Pendant que je songeais ainsi, la voix Destieux résonnait monotone et mesurée, débita les mornes et flasques alexandrins. Devant débordement, j'étais atterré, mais résigné, et bi décidé à couvrir de louanges le brave Destieux. quoi bon, en effet, chercher à le désillusionner ? quel droit lui montrer la vanité de sa besogne ? puis l'aurais-je tenté, y eussé-je réussi ? N'avait pas une conviction profonde, un orgueil satisfa, une certitude absolue qui le mettait au-dessus toute critique. Le mieux était donc d'applau lâchement l'*Alexandréide*, mais Destieux avait même besoin d'applaudissement ?

Il était plus de minuit quand il cessa de lire que, frappant de la main sur les feuillets amo-celés de son volumineux manuscrit, il me dit av un mélange de bonhomie et de vanité désarman

— Eh bien ! mon vieux, te voilà cloué. Av que tu ne t'attendais pas à ça ! Tu compren

naintenant, que l'affaire est dans le sac. Encore es quatre derniers chants, et je plaque Nailly, le Marquis et toute la boutique. Je rentre à Paris aire gémir les presses. Ah! nom de nom, quel oucan! Et l'on ne dira plus, après mon *Alexandréide*, que les Français n'ont pas la tête épique!

Je ne contredis pas à l'opinion de Destieux et ugeai préférable d'entrer dans le jeu avec un partenaire de cette sorte. Destieux accepta les compliments sans réserves que je crus devoir lui adresser, avec la tranquillité de quelqu'un qui sait ce qu'il vaut, mais n'est pas fâché qu'on le lui dise. Il m'écouta avec une bienveillance souriante et acquiesça sans étonnement à mes louanges. Puis, une dernière pipe fumée durant ces propos, il m'offrit de me conduire à ma chambre et m'y laissa, après s'être assuré que rien n'y manquait. Lorsqu'il m'eut souhaité le bonsoir et que je me trouvai seul, j'allai m'accouder à la fenêtre. Comme celle de la chambre de Destieux, elle donnait sur la terrasse et le Grand Canal. La nuit était infiniment calme. La lune éclairait la beauté de ce grave décor d'eaux et d'arbres. Les pauvres rimes de Destieux avaient cessé de bourdonner à mes oreilles et, de nouveau,

je songeais à la lointaine et mélancolique Sabin
de Nailly et à son mystérieux pavillon que je n
verrais pas et qui, là-bas, au bout de la croisée d
Canal, devait mirer dans l'onde lunaire et silen
cieuse sa façade nocturnement argentée...



Contrairement à ce qui est d'usage dans les his
toires du genre de celles que j'ai l'air de raconter
nul triste et gracieux fantôme ne vint visiter mo
sommeil. Tout ce que je puis dire, c'est que je fu
assez longtemps avant de m'endormir et que j
m'endormis, tout en songeant au goût singulie
qui dominait ma vie et dont ce voyage à Naill
était une conséquence. En effet, si je réfléchissai
à ce qui avait déterminé ma vocation, je voyais e
elle une forme de ce curieux attrait qu'exerce su
certains esprits le mystère toujours vivant du pas
sé. C'étaient cette curiosité, cette attraction qu
m'avaient conduit à chercher la solution de certai
nes petites énigmes historiques, qui m'avaien
donné la passion des vieux papiers, des lieux aux
quels se rattachent des souvenirs d'autrefois, o

évoquent des figures de jadis. Cet amour des oses lointaines et secrètes, je le retrouvais en oi aussi loin que je pouvais remonter. Je constais son existence, mais je ne savais pas comment était né. Quelles circonstances le déterminent iez les êtres qui en sont pareillement atteints? A ioi reconnaît-on chez eux sa présence future ? uels indices l'annoncent, quels événements le présent? Certains peuvent-ils s'en fixer à eux-mêmes s origines ou les discerner chez les autres ? Quoi i'il en fût, pour ma part, j'avais tiré de grandes uissances de ce sentiment et je ne pouvais que e louer de m'y être abandonné. Ne faut-il pas, ı ce monde, que chacun ait sa « toquade », et la ienne en valait bien d'autres. Elle était plus facile satisfaire que certaines et demandait par exeme moins de ressources que la recherche des maıscrits chinois et thibétains à laquelle se livrait . de Lauturières.

Et puis, qu'avais-je fait, après tout, en devenant « curieux » que j'étais devenu, sinon transposer des points déterminés et rétrospectifs cette iniétude du mystère qui tourmente l'homme au jet de lui-même et de l'ensemble et du détail de ınivers? Qui sait, du reste, si ce n'étaient peut-

être pas cette même inquiétude et ce même tour ment qui avaient poussé le marquis de Lauturière à la sinologie, encore que, pour lui, aux cause qui l'y avaient incliné se fût joint le besoin d combler, par quelque occupation pratiquée jusqu' la manie, la douloureuse solitude où l'avait laiss son veuvage? La mort de sa femme, qu'il sembla avoir passionnément aimée, avait certainement d avoir une grande influence sur la destinée d M. de Lauturières et contribuer pour beaucoup à l bizarrerie de son existence. Ainsi s'expliquait ég lement son refus de me permettre l'accès du mys térieux pavillon qui renfermait le portrait de romanesque aïeule. Pour M. de Lauturières u souvenir plus intime que celui de l'héroïne d'u aventure de cour du temps passé était lié à pavillon, et il voulait que personne ne profanât solitude où s'évoquait pour lui moins le fantôm indifférent de la belle dame d'autrefois que l'ima toujours présente de l'épouse si tendrement adoré

Bien qu'au fond je trouvasse respectable ce se timent, il ne laissait pas de me contrarier vivemen J'eusse volontiers, je l'avoue, passé outre à la d fense du Marquis, si le moyen s'en fût présenté, j'étais bien résolu à faire en ce sens une derniè

entative auprès de Destieux. Ma curiosité absolvait l'avance mon indiscrétion.

J'abordai donc ce sujet quand, le lendemain main, Destieux parut dans ma chambre pour me lemander si j'avais passé une bonne nuit ; mais par prudence, je ne l'abordai pas avant d'avoir prodigué à l'auteur de l'*Alexandréide* des éloges renouvelés sur son poème. Destieux les accueillit avec un plaisir orgueilleusement modeste. Ce tribut diplomatique payé à sa vanité, j'en vins où je voulais arriver. Aux premiers mots, Destieux se mit à rire :

— Eh ! mon pauvre vieux, j'ai bien pensé, moi aussi, à te mener en cachette au pavillon ; mais il n'y a pas mèche, vois-tu. Le Marquis a pris ses précautions. Il les connaît bien, le vieux monstre, les fureteurs de ton espèce et il sait bien qu'ils sont sans scrupules ! Aussi j'ai déjà vu rôder, du côté où se trouve le pavillon, Nargouze, le régisseur. Il doit être prévenu et a l'œil sur nous. Et puis je n'ai pas les clés et j'ignore où le Marquis les range ! Et puis, si nous étions pincés, tout de même, quel patatras ! Il me flanquerait mon congé, et alors que deviendraient les quatre derniers chants de l'*Alexandréide ?* Je ne pourrais pas les écrire

ailleurs qu'à Nailly. On y respire quelque chose de classique, et je veux faire une œuvre Louis quatorzienne. Je comprends que cela t'ennuie de renoncer à voir le portrait de la belle comtesse, mais là, vraiment, pas moyen...

Pendant ce discours, j'avais achevé de m'habiller et je remettais dans mon sac de voyage mes objets de toilette. Par la fenêtre ouverte entrait dans la vaste chambre une douce lumière matinale. Les oiseaux chantaient dans les arbres et l'on entendait, en bas, sur la terrasse, le râteau d'un jardinier. Destieux reprit :

— Je viens de le voir, mon Marquis, et il n'est pas brillant, ce matin ! Je trouve qu'il change beaucoup et je n'ai pas bonne idée de lui. Pourvu qu'il me dure encore mes quatre chants... Bref, il m'a demandé si tu étais content de Nailly. Puis il a reparlé du portrait et il m'a dit : « Que votre ami se console, je lui rends peut-être un grand service. Qu'aurait-il vu dans le pavillon? un portrait plus ou moins détérioré et qui ne répondrait pas sans doute à l'idée qu'il s'est faite de ma belle aïeule. Tandis qu'inconnue, elle continuera à occuper son imagination. Et faites-lui bien comprendre que mon refus n'a rien de personnel. Si je n'étais pas si

ouffrant, je le lui dirais moi-même. Mais je ne suis pas bien aujourd'hui, Destieux ; je ne travaillerai pas à la bibliothèque et vous m'apporterez ici le nouveau manuscrit que Pouthier m'a envoyé d'Amsterdam. » Ah ! c'est un type, tu sais ! Maintenant, allons faire un tour aux archives. Tu y trouveras peut-être quelque chose d'intéressant. Alors, mon *Alexandréide* te paraît un rude morceau, vieux ?

Et tandis que nous descendions l'escalier, Destieux déclamait avec emphase les premiers vers de son poème :

« D'Alexandre le Grand je chante les exploits,
De ce fier conquérant qui, sur le front des rois... »

M. de Lauturières avait raison. Les archives de Nailly étaient fort pauvres en ce qui concernait le XVIIIe siècle et rien de ce qu'elles contenaient ne se rapportait à la belle comtesse. Décidément, il me fallait renoncer à pénétrer plus avant dans la romanesque aventure dont la découverte fortuite avait un moment piqué ma curiosité. Le hasard, qui m'avait favorisé en me mettant entre les mains les lettres qui avaient motivé mon voyage à Nailly, me retirait manifestement sa faveur. A quoi bon pousser plus loin mon enquête ? L'image de la belle

exilée qui, un moment, avait été sur le point de s montrer à moi, s'effaçait définitivement à mes yeux Pourquoi m'obstiner à la poursuivre davantage N'y a-t-il pas dans toute vie de chercheur de ce pistes qui ne mènent à rien, et au bout desquelle on est forcé de rebrousser chemin? A celle-ci j n'avais pas fait fausse route, mais une barrière s dressait devant moi et m'interdisait le mystérieu pavillon qui me demeurait invisible et fermé M. de Lauturières en avait la clé, mais il me la refu sait et il était dit que je ne déchiffrerais pas l'histoir de son aïeule comme il déchiffrait le manuscrit chi nois qu'il était en train de compulser tandis qu nous déjeunions, Destieux et moi, dans la petit salle à manger ovale aux miroirs encadrés de ro cailles, où la séduisante dame de Nailly avait d mirer plus d'une fois, en sa longue retraite, son vi sage mélancolique et ses cheveux poudrés, d'abor par la main des grâces, ensuite par celle de ans !

Le repas aurait dû se ressentir de ma mauvais humeur, mais elle ne put tenir, je l'avoue, en face d la savoureuse et naïve vanité du brave Destieu C'est dire que l'*Alexandréide* fit les frais de l conversation. Ce sujet et les anecdotes de Destieu

r nos rencontres de jeunesse chez l'hospitalière bonne Félicie Landret nous menèrent jusqu'à eure de mon départ. Destieux avait envoyé por- r mon léger bagage dans le tilbury qui nous atten- it à la grille et que nous devions aller rejoindre pied à travers les jardins. Tout à coup, comme ous sortions du château, Destieux me poussa le ude en me disant :

— Tiens, regarde le Marquis, tu vois, là, derrière vitre, à la seconde fenêtre du rez-de-chaussée. utile de saluer, il ne se croit pas vu...

Je jetai à la dérobée un coup d'œil sur l'endroit ue m'indiquait Destieux. Vaguement, à travers le iroitement du carreau, j'aperçus un vieillard de aute taille, vêtu de noir, qui tenait à la main un ouleau à demi déroulé. C'était le marquis de Lau- rières qui s'assurait du départ de ce visiteur indis- ret. Je fis semblant de ne rien voir et Destieux et oi nous continuâmes à causer en marchant, jus- u'à ce que nous fussions arrivés à la grille. Quand ous fûmes dehors, je regardai une dernière fois, à avers les piques dorées, le château de Nailly où pensais bien ne revenir jamais. Le même silence entourait que la veille. Soudain les mêmes voix l'enfants, que j'avais entendues déjà, retentirent

dans le logis aux fenêtres enguirlandées de rose

— Ce sont les petits Pouthier qui font sûreme enrager leur gouvernante anglaise, dit Destieu en fouettant le cheval.

Nous arrivâmes à la gare juste pour le passag du train de Paris.



Le souvenir de cette visite et de la petite décon venue qu'elle me rappelait s'effaça assez rapidemen de mon esprit. Je reléguai au fond d'un tiroir correspondance qui avait attiré mon attention su l'aventure de la belle comtesse de Nailly. D'ailleu d'autres sujets me préoccupèrent. Ce fut à cet époque, en effet, que j'entrepris, par suite de ci constances qu'il serait fastidieux de rapporter, travail que je viens de publier sous le titre de *Quelques points obscurs des Mémoires de Sain Simon.*

J'oubliai donc assez aisément Nailly et son pavi lon, son sinologue et son bibliothécaire épique. C dernier, malgré sa promesse, ne me donna c nouvelles ni de son épopée, ni de lui-même, et tro ans se passèrent ainsi jusqu'au jour où je lus dan les journaux le déplacement du marquis de Laut

ères aux eaux de Neyrol-les-Bains, d'où je conus, sans y attacher, comme je l'ai dit, d'autre nportance, que le Marquis devait être fort souffant pour se décider à renoncer, même momentaément, à sa claustration habituelle. Cette réflexion ite, je n'y pensais plus lorsque, quelques jours près, je reçus cette lettre bizarre :

« La comtesse de Nailly sera heureuse de vous cevoir dans son pavillon. Prenez, jeudi, le train e 9 h. 18 du matin et descendez à la gare de Taillebis. Une voiture vous attendra. Exactitude et discrétion. »

J'avais reconnu l'écriture de Destieux. Mon preier mouvement fut de hausser les épaules. Le illard, par ce stratagème, voulait sans doute 'infliger la lecture de quelques milliers d'alexanins de son *Alexandréide* et avait trouvé ce beau oyen pour me faire venir. Il tombait mal. J'étais plein travail et je me souciais assez peu de l'interrompre pour écouter des billevesées. D'un autre té, comme on était au fort de l'été et que je me ntais assez fatigué, la perspective d'une journée vacances et l'idée de revoir les Victoires ailées, haute grille dorée, les jardins aux eaux silencuses, la noble architecture du château de Nailly

ne me déplaisaient pas, même si je devais payer c
agrément par le pensum d'une lecture à écoute
Bref, la pensée de ce petit voyage me séduis
assez, si bien qu'en me rendant à la Bibliothèq
nationale je m'arrêtai au bureau télégraphique
la Bourse pour envoyer à Destieux une dépêc
d'acceptation.

Le télégramme expédié, je me posai certain
questions au sujet de la missive de Destieux. F
tout d'abord, pourquoi m'enjoignait-il de desce
dre à la station de Taillebois au lieu de m'arrêt
à celle de Nailly ? Et ensuite, pourquoi revenait
sur cette histoire du pavillon défendu ? Il était p
probable que les restrictions de M. de Lauturièr
eussent changé à ce sujet. Le plus plausible ét
que Destieux, le Marquis absent, s'ennuyait à pé
dans sa seigneuriale solitude et qu'il avait pens à
moi pour le distraire de son ennui, ce qui, au fo
était plutôt flatteur. D'ailleurs, il était trop t d
pour m'en dédire, et j'irais passer à Nailly la jor-
née du 12 août.

Lorsque je descendis de wagon à la station le
Taillebois, la première personne que j'aperçus ur
le quai fut Destieux. Il était tout de toile habié,

ır il faisait, ce jour-là, une chaleur accablante. orsqu'il m'eut serré la main et que nous fûmes ırtis de la gare, il me dit :

— Ça, mon vieux, c'est épatant d'être venu ! Tu e m'en veux pas d'être resté un peu longtemps ıns te donner de mes nouvelles ? mais j'ai rudeıent travaillé ! L'*Alexandréide* est finie : c'est ıême à cause de cela que... mais je t'expliquerai chose à table, car nous allons d'abord déjeuner... as au château, mais à l'auberge. N'aie pas peur, ıuberge est excellente. La cuisine et la cave sont e premier ordre. Nous venons quelquefois ici avec outhier, quand il est de passage à Nailly, manger n ragoût et boire une bouteille. C'est là, à deux ıs. Alors j'ai fait dételer le cheval et remiser le lbury.

L'auberge de Taillebois, à l'enseigne du « Mouton lanc », était en effet fort avenante et, quand on ous eut servis dans une salle basse et fraîche et ıe nous eûmes goûté l'omelette impeccable et le ırfait petit vin blanc, je me rangeai bien volontiers l'avis de Destieux. Durant les premières bouchées les premières lampées, il me regardait en dessous un air finaud et entendu, puis, soudain, il se it à rire et, fouillant dans sa poche, il en retira

une grosse clé qu'il posa sur la table, en se frottan
les mains :

— Tu vois cette clé. Eh bien ! mon vieux, c'es
celle du pavillon, car je vais t'y mener à ce fameu
pavillon ! Oui, dès que nous aurons déjeuné... Mai
tu te doutais bien de quelque chose, sacré curieu
quand je t'ai fait inviter par la belle comtesse.
Non ? Enfin, c'est comme ça. Oui, je l'ai la clé, j
l'ai parce que le Marquis est aux eaux où il se so
gne. Donc, pas de danger de ce côté. D'ailleurs,
m'en fiche maintenant et m'en contrefiche du Ma
quis, car, dès son retour, je vais le prier de m
chercher un successeur ! L'*Alexandréide* est te
minée, comme j'ai eu l'honneur de te le dire, et
rentre à Paris où je ne sors plus de chez l'impı
meur. Tout de même, comme je préfère que
digne homme ne sache rien de l'aventure, nous pr
fitons d'un jour où Nargouze, le régisseur, est al
voir sa fille, mariée à Bourseuil, dans l'Yonn
Ainsi, nous ne serons pas espionnés. Ensuite, po
plus de sûreté, je t'ai écrit de descendre à Taill
bois. Avec le tilbury, nous gagnerons Nailly
couvert par la forêt jusqu'au parc. J'ai relevé u
brèche du mur par laquelle on peut très bien
pénétrer, juste à l'extrémité du canal, pas loin

avillon. Il y a un sentier à peu près praticable. 'ne fois là, tu n'as qu'à prendre ceci et tu es en tc-à-tête avec la belle comtesse... Allons, un petit ravo pour l'ami Destieux et à ta santé !

Et Destieux fit tinter son verre au métal de la rosse clé qu'il me tendait.

Je l'avais prise entre mes doigts. Elle était lourde, une belle forme élégante et simple et, tout en la nsidérant, je me sentais pris d'un scrupule inatndu. Ce que nous allions faire n'était pas très élicat. Nous contrevenions à la défense formelle à la volonté, d'ailleurs respectables, de M. de auturières. Nous abusions de son absence, mais, même temps que ce sentiment naissait en moi, n autre le combattait, celui de cette intense curioté que j'ai toujours éprouvée pour les endroits et s êtres qu'entoure et enveloppe un certain mystère, pur ce qu'il y a d'énigmatique et de secret dans le ssé. Soudain l'intérêt passionné que j'avais ressnti pour la comtesse de Nailly me revenait plus olent que jamais. Que j'introduisisse cette clé ns la serrure qu'elle ouvrait et l'image de cette vante de jadis allait m'apparaître, j'allais goûter nouvant plaisir de voir son visage, et qui sait si sourire mélancolique dont elle m'accueillerait

n'absoudrait pas mon audace indiscrète? Les belles ombres romanesques pardonnent volontiers à ceux qui vont à elles conduits par l'attrait presque amoureux qu'elles exercent sur les imaginations. Et de nouveau je me redisais ce que je savais sur cett Sabine de Nailly dont la jeune beauté avait charm ses contemporains et troublé le cœur d'un roi. J me redisais Versailles et la Cour, les hommage et les adulations, les pièges et les tentations, cell surtout qui eût mis aux petits pieds de la Favorit le plus beau royaume du monde, puis le recul devar la faute, si éclatante qu'elle fût, et la crainte d soi-même qui, comme une autre princesse de Clé ves, avait conduit l'imprudente Sabine à l'ave dangereux, mais si noble, du caprice qu'elle insp rait à la royale fantaisie. Et alors, c'était le ma averti et épouvanté, la fuite de Versailles, la retrai prématurée, la réclusion en ce château solitai sous la jalouse surveillance conjugale ; c'étaic les années succédant aux années en leur pareil monotonie, les longues rêveries dans ce pavillo devant ce portrait où La Tour avait représenté belle exilée en sa séduction et sa beauté, devant portrait qui lui montrait l'image de ce qu'e avait été, de ce qu'elle était chaque jour de mois

n moins, de ce qu'elle ne serait bientôt plus.

J'étais si absorbé en ces pensées que je restai un ıoment sans répondre à la santé que m'avait por- ɛ́e Destieux, mais il n'avait fait aucune attention mon silence et n'en avait tiré aucun indice. Je le egardai. Allais-je donc lui faire part de mon scru- ule et renoncer à un plaisir qu'il m'avait si gen- ment préparé? Ma foi, tant pis ! L'occasion se résentait et je n'avais, après tout, rien fait pour la usciter. C'était Destieux qui, de son propre mou- ement, avait organisé l'expédition. D'ailleurs, le emps de la réflexion était passé et, quand Destieux e lèverait de table et me dirait « en route », je le uivrais docilement...

— Allons, j'ai dit que l'on attelle le tilbury pour rois heures. Il nous en faut une bonne pour gagner Nailly par la forêt. Ah! n'oublie pas la clé, ce se- ait trop bête.

Pour aller de Taillebois à Nailly on traverse une partie de la forêt de Senoise. Il faisait, ce jour-là, ıne accablante et épaisse chaleur d'août. Le ciel était pur et brûlant et pas un souffle ne remuait le euillage. A la croupe du petit cheval en sueur les mouches bourdonnaient acharnées. Dans le silence où nous suivait le bruit monotone des roues j'écou-

tais Destieux me parler intarissablement : imprimeurs, éditeurs, lancement, publicité. Il allait, aussitôt établi à Paris, s'occuper de faire paraître l'*Alexandréide*, et je devinais qu'il dépenserait à cette opération hasardeuse toutes les économies amassées durant son séjour auprès du marquis de Lauturières. Je prévoyais aussi l'article amicalement élogieux qu'il me faudrait écrire sur l'*Alexandréide*, et cette perspective me rendait un peu soucieux...

Cependant, nous étions arrivés dans la région la plus sauvage de la forêt. La hauteur des arbres, la majesté des futaies, la solitude du site avaient fini par imposer silence à Destieux. D'ailleurs, il était obligé de faire attention où passait le tilbury, car nous avions quitté la route et pris un chemin herbu où de profondes ornières se dissimulaient traîtreusement. La voiture avançait plus difficilement à mesure que le chemin se resserrait. Des branches nous cinglaient la figure et je prévoyais l'instant où le cheval impatienté refuserait d'aller plus loin ou nous verserait dans le taillis, lorsqu'une brusque secousse me jeta presque contre Destieux. J'avais fermé les yeux pour éviter d'être éborgné quand j'entendis la voix de Destieux me crier :

— Nous y sommes...

Nous nous trouvions à une lisière de la forêt et vant un saut de loup, au fossé à demi comblé, atiqué dans le mur du parc de Nailly. Destieux uta à bas de la voiture et attacha les rênes du eval à une souche d'arbre.

— Maintenant, mon vieux, attention aux ronces gare à tes mollets !

La partie du parc de Nailly où nous nous engaâmes, après avoir franchi sans trop de peine le ut de loup, était dans un état de complet aban-n. Aucune trace d'allées n'y subsistait plus et il ait s'y frayer un passage en plein taillis. Nous rchâmes assez péniblement pendant une dizaine minutes en nous préservant de notre mieux le age et en trébuchant à chaque pas sur des racines hées. Ensuite, il nous fallut grimper un talus ez abrupt. Destieux me précédait et, une fois ivé au sommet, il s'assit et se laissa glisser son fond de culotte. Je fis comme lui. Au bas a descente, mon pied rencontra le point d'appui ne dalle disjointe dans laquelle avait poussé buisson. Je me relevai et regardai autour de .

Nous étions au bord de l'un des bras de la croix

du grand canal de Nailly. En cet endroit, il ava rompu sa margelle de pierre et formait une sor d'étang irrégulier et marécageux dont l'eau basse stagnante était envahie de conferves et de plant aquatiques. De grands roseaux y dressaient, imm biles en la chaleur humide, leurs tiges aux houpp amollies. A l'extrémité de cet étang on distingua une sorte de terrasse et les marches d'un double esc lier qui permettait jadis aux barques d'aborder par où l'on montait au pavillon. Ce pavillon ét un petit édifice à toit plat bordé d'un balust Même à distance, il paraissait fort délabré, balustre rompu par places, les volets des hau fenêtres disjoints, les colonnes de marbre mo sues et ébréchées... Une lourde tristesse pesait cette demi-ruine isolée en cette solitude, au b de cette eau verdie d'où s'exhalait une chaude fade odeur de marécage et qu'engourdissait un é vreux et somnolent silence.

Destieux arrachait une longue ronce accroc à sa veste :

— Il n'est pas folâtre, hein ! ton pavillon, e n'a rien d'un joyeux vide-bouteilles ! Pas étonna d'ailleurs, les maçons et les jardiniers n'ont passé par là depuis trente ans, et cela se voit, m

Marquis défend que l'on travaille et que l'on s'ap-
oche de ce côté du parc. Aussi canal et pavillon
nt dans un joli état! Fais attention où tu poses
pieds...

Nous suivions la berge du canal où se distin-
aient encore çà et là des traces de l'ancien dallage
des margelles qui le bordaient. Dans la chaude
oiteur de l'air des moustiques bourdonnaient.
rfois, une grenouille sautait dans l'eau avec un
oc flasque. Le sol spongieux étouffait le bruit de
s pas. A mesure que nous approchions du pavillon,
n délabrement se faisait plus visible. Enfin, nous
rvînmes jusqu'à cette sorte de terrasse sur
quelle il s'élevait. Destieux avait sorti de sa poche
grosse clé qu'il m'avait reprise en quittant l'au-
erge de Taillebois.

— Faisons le tour, l'entrée est sur l'autre facade...

Destieux me précédait, quand je le vis soudain
arrêter avec un geste de surprise et de mécon-
ntement. Il leva les bras en l'air en murmurant
ntre ses dents :

— Ah! ça, c'est trop fort!

Puis il me désigna du doigt le sujet de sa con-
rariété.

Devant le pavillon, sur un tronc d'arbre ren-

versé, une vieille dame était assise, en train de coudre. Auprès d'elle se tenaient deux enfants. L'un était un jeune garçon d'une douzaine d'années; l'autre une petite fille pouvant en avoir huit ou neuf. Elle était jolie, avec de beaux cheveux coiffés d'un grand chapeau de paille. Son frère, car ils se ressemblaient, me frappa par son air d'intelligence. Des yeux admirables donnaient quelque chose de poétique à son visage que rendait plus intéressant encore une expression à la fois fière, anxieuse, passionnée.

Notre vue parut les surprendre et fit se lever brusquement la vieille dame. L'ouvrage qu'elle tenait sur ses genoux tomba à terre. Je m'aperçus alors qu'elle portait des lunettes chevauchant un nez pointu. Destieux s'était avancé de quelques pas.

— Comment c'est vous, miss Spencer! Je vous y repince encore au pavillon. Je vous avais cependant bien recommandé, l'autre jour, de ne plus y mener les enfants. C'est détestable pour eux. Cet air de marécage est malsain. C'est infesté de moustiques. Tenez, en voilà un qui va vous piquer le nez. Ces petits attraperont là quelque bonne fièvre et vous serez bien avancée après, miss Spencer! C'est stupide, je vous le répète, mais vous êtes plus têtue

'une bourrique. Permettez-moi de vous le dire, ss Spencer, avec tout le respect que je vous is.

Et, se tournant vers moi, il ajouta :

— J'ai déjà trouvé ici miss Spencer l'autre jour ec les petits Pouthier. Voyons, est-ce raisonnable ?

Et Destieux écrasa sur sa joue un long mousue qui venait de s'y poser.

Miss Spencer avait baissé sous le blâme sa tête surde et enluminée de vieille Anglaise, mais elle releva pour répondre avec un accent qu'un long jour en France n'avait pas atténué :

— Mais ce n'est pas seulement ma faute, monur Destieux, ce sont les enfants qui m'ont tourentée pour revenir au pavillon. Moi aussi je ouve cet endroit peu convenable. Pourquoi choi- son inconvenance au lieu de tant de beaux ins du beau parc ? J'ai offert l'Orangerie, les ois Fontaines, le Bosquet d'amour. Ils ont voulu. ondez-les, monsieur Destieux...

Destieux s'était retourné vers les petits Pouier :

— Vraiment, Antoinette, tu devrais mieux obéir miss Spencer. J'écrirai à ton papa que tu n'es s sage. Et toi, Paul, qui es le plus grand !

Paul, sans répondre, leva sur Destieux ses yeux admirables, ses yeux où tant d'intelligence et d'anxiété se mêlait à tant de rêverie ; mais Destieux, ayant pris sans doute son parti de la rencontre inopportune, s'avançait déjà, en haussan les épaules, vers le pavillon.

La grosse clé tourna difficilement dans la serrure rouillée. Au lieu de s'ouvrir sous la vigoureuse poussée de Destieux, je crus que la port vermoulue allait tomber sur nous. Enfin, elle céd avec un gémissement de ses gonds ankylosés. L première pièce où nous pénétrâmes était un asse vaste vestibule dallé. Les murs revêtus de plaque de marbre y entretenaient une humide fraîcheur plus fraîche encore à cause de l'atmosphère étou faute du dehors. Une odeur de cave s'exhalai des murailles et du dallage sur lequel nos pa résonnèrent et qui, par endroits, disjoint, s'enca drait de mousses verdâtres. Les infiltrations d canal avaient dû s'étendre sous le pavillon q reposait sans doute sur un sol de vase et il éta probable que, quelque jour, tout l'édifice ain miné, avec ses colonnes et ses balustres, finira par s'écrouler mollement. J'allais faire part à De tieux de cette première impression, mais il

geait vers l'une des portes qui donnaient dans
estibule et je le suivis.

e salon où nous entrâmes était encore plus ca-
avec son parquet pourri, ses boiseries gon-
es, son plafond largement lézardé. Quelques
ix vieux meubles l'ornaient, mais dans quel
de vétusté navrante : fauteuils aux tapisseries
sies et rongées, consoles penchantes, cabinets
aque aux panneaux écaillés. Tout cela dans le
i-jour des persiennes démantibulées et des
es verdies prenait un aspect fantomatique. Et
silence des choses mortes, en cet air lourd et
aide, dont la fraîcheur sentait la tombe ! Et
l abandon, quel délabrement, quelle mélancolie
e boudoir qui faisait suite au salon, en ce bou-
aux glaces éteintes qui ne reflétaient plus rien,
s cette salle de musique au clavecin démodé,
pupitres épars où quelques instruments hors
sage évoquaient des cadences surannées ! Quelle
itude en ce pavillon fermé, s'effritant parmi les
ux arbres, au bout de ce canal d'eau plate qui
ssait en marécage d'où montait une odeur de
vre et de mort !

Un appel de Destieux me fit tressaillir.

— Mon pauvre vieux, il ne reste plus grand chose de ta belle comtesse !

La petite pièce en rotonde où je l'avais rejoin et dont Destieux venait de pousser une des per siennes était mieux conservée que les autres. L parquet, presque intact, était incrusté de marque terie. Un grand guéridon à dessus de marbre e occupait le centre. En face de la fenêtre du milieu un cadre ovale s'encastrait dans la boiserie. Sou le verre usé, terni, on distinguait vaguement de couleurs incertaines, quelques contours indécis quelque chose comme l'ombre d'une image, quel que chose que je considérais avec une émotio mélancolique, la belle Sabine de Nailly, deux foi morte, morte en sa chair périssable, morte en l poussière colorée où elle s'était survécue longtemp et qui n'était plus aujourd'hui que la cendre indis tincte de sa forme et de sa beauté.

— Eh ! Que fais-tu là, petit misérable ?

A la voix de Destieux, je m'étais retourné. L petit Paul Pouthier était debout derrière nous. J vis ses yeux levés vers les nôtres avec cette anxiét passionnée que j'y avais déjà remarquée, mais so regard s'éclairait d'une expression si attentive, intense, si profonde que je m'en sentis ému

roublé... Et soudain je compris, je le compris de oute mon âme de vieil enfant curieux, de toute la assion de ma vie, de tout mon amour du passé, le l'inconnu et du mystère. Pour lui, nous repré-entions le hasard d'une aventure merveilleuse, ous étions peut-être la clé de son avenir, les ré-élâteurs de sa destinée. Depuis combien de temps ésirait-il entrer dans ce pavillon fermé où il s'é-ait glissé à notre suite? Combien de fois avait-il èvé ce dont nous faisions pour lui une réalité im-révue dont il ne perdrait jamais le souvenir ? Ce avillon, mystérieusement fermé, autour duquel rôdait et où il n'espérait sans doute jamais pé-étrer, voici que, tout à coup, la porte s'en était uverte devant lui ! Le souhait de sa jeune ima-ination s'était accompli avec cette facilité même ue l'on éprouve dans les songes. Et cette brusque éalisation de son désir agitait son cœur palpitant, argissait ses yeux et faisait trembler ses mains oides.

Car, ayant compris, je l'avais prise dans la ienne, cette main d'enfant passionné que trou-ait la grosse voix grondeuse de Destieux et il omprenait lui aussi, cet enfant, qu'il ne fallait as avoir peur, que quelqu'un était auprès de lui

qui l'avait deviné et le protégeait. Et comme Destieux allait renouveler sa question bougonne, je l'arrêtai en lui disant n'importe quoi, tout en caressant les beaux cheveux de la petite tête brûlante où s'éveillait ce même goût du mystère, ce même attrait aux choses du passé qui avaient été la passion de ma vie...

Nous revînmes, Destieux et moi, dîner à l'auberge de Taillebois avant que je reprisse le train e qu'il retournât à Nailly et, plus d'une fois, en écoutant Destieux parler de l'*Alexandréide* et d ses projets de gloire, je pensai avec émotion e mélancolie, aux yeux avides et anxieux du pet Paul Pouthier, j'y pensais, car il me semblait retrouver en lui l'image de ma lointaine enfance. J ressentais pour lui une sorte de fraternelle tendresse.

N'appartenions-nous pas, l'un et l'autre, à même race d'êtres ? Ne serait-il pas, comme l'avais été, un de ceux-là qui aiment d'un obscu amour les belles ombres du passé en leurs cadr de secret et de lointain, de ceux qu'attire au for des parcs abandonnés, au bout des eaux morte

mystère des pavillons fermés, même s'ils ne
ntiennent, derrière leurs murs délabrés et leurs
res verdies, que la désillusion taciturne de la
litude et du silence ?

MARCELINE
OU LA PUNITION FANTASTIQUE

A MADEMOISELLE MADELEINE RECLUS

MARCELINE

OU LA PUNITION FANTASTIQUE

Vous comprendriez l'histoire que je vais vous ıconter, si vous eussiez vu quel regard de colère et e mépris me lança ma femme, à travers son face main, quand, m'adressant à M. Barlotti, je lui emandai le prix auquel il consentirait à me céder on théâtre de marionnettes avec les accessoires, es décors et les personnages qui en faisaient le lus délicieux, mais le plus saugrenu des bibelots.

Depuis trois jours, le désir de posséder ce théâtre e « burattini » me poursuivait sans relâche et je e cessais de penser au plaisir que j'éprouverais à apporter en France ce baroque et charmant souenir d'un voyage dont toutes les heures, cepenant, n'avaient pas été heureuses, du fait, je dois ien le dire, de ma femme Marceline. Sa maussaerie et sa mauvaise humeur n'avaient manqué,

en effet, de se manifester à chaque occasion et à tout propos, et, devant ces récriminations conti- nuelles de mon irascible compagne, j'étais bien forcé de reconnaître que j'avais eu tort de tenter un essai qui avait tourné à l'encontre de mes espé- rances. Le mieux était donc, vu l'échec de cett expérience, de rentrer chez nous au plus vite. Sur ce point ma résolution était prise, mais, sur un autre aussi, elle ne l'était pas moins et j'étais bien décidé à ne pas repasser la frontière sans emme- ner avec moi les séduisants petits bonshommes de bois et de carton pour lesquels Marceline montrai si peu de sympathie et envers qui la mienne s'étai déclarée dès que j'avais fait leur connaissance pa l'entremise de l'excellent M. Barlotti. De plus j'avais comme un obscur pressentiment qu'ils joue raient un rôle dans ma vie et c'était ce projet d'acha qui m'avait conduit de nouveau au Palais Pasti nati.

Ce palais Pastinati, situé dans un des quartier les moins fréquentés de Venise, avait été jadis un opulente demeure. Bien qu'assez délabré, il pro sentait encore un fort bel échantillon de l'arch tecture vénitienne au XVIIe siècle. Il mirait dans u étroit rio sa façade somptueuse et décrépite

onservait vraiment grand air avec sa haute porte
narine aux vantaux moisis, surmontée d'une tête
e guerrier casqué et barbu.

Cette porte franchie, on pénétrait dans une vaste
alle au dallage humide, mais d'une noble propor-
on, sous un plafond à caissons sculptés où était
guré le blason des anciens maîtres du lieu. Ce
estibule seigneurial offrait aux regards une an-
que chaise à porteurs, près de laquelle une statue
e bois peint représentait un petit laquais tendant
ux visiteurs un plateau. Dans ce plateau étaient
es cartes imprimées où se lisaient ces mots :

CARLO BARLOTTI

Antichità.

Ce palais Pastinati était, en effet, la propriété de
. Barlotti, marchand de curiosités. M. Barlotti en
vait fait une dépendance de son magasin de la
ace Saint-Marc et y tenait en réserve un grand
ombre d'objets. Cette destination faisait du palais
astinati l'endroit le plus hétéroclite du monde.
ependant, tout en obéissant aux exigences de son
étier, M. Barlotti ne manquait pas de goût. Plu-
eurs salles du palais ayant conservé leur déco-

ration originale en stucs coloriés, M. Barlotti e avait restitué le mobilier contemporain. Dans ur de ces pièces il avait même placé trois ou quatr mannequins de grandeur naturelle et revêtus c costumes du temps. Mais, malgré cet effort pou rendre la vie au palais Pastinati, M. Barlotti n'éta pas parvenu à lui enlever un certain aspect de d suétude fantastique. On y respirait une étrang odeur de moisissure et d'humidité. Les pas y r tentissaient singulièrement sur les dallages sonor et faisaient craquer bizarrement les parquets ve moulus. Avec ses salles trop vides ou trop encor brées, ses escaliers, ses portes, ses recoins biscornu le palais Pastinati avait des airs de maison hant

Cette impression s'augmentait encore par la pr sence de M. Barlotti. L'antiquaire était, en eff ce qu'on appelle un drôle de corps. Son visa semblait couvert d'un masque de parchemin. Tr grand, très maigre, il se dressait sur de longu jambes en pilotis. M. Barlotti portait un lorgn à chaînette de cuivre et fumait continuellement e minces « virginia ». Il faisait songer à ces perso nages d'Hoffmann ou de Gozzi qui sont en bu aux persécutions des esprits et à leurs malicieu tracasseries. Cette ressemblance, d'ailleurs, ét

·ompeuse. Avec son air de revenant, M. Barlotti 'était revenu de rien. Il laissait entendre qu'il ne édaignait ni le lit, ni la table, aimait à plaisanter ; riait volontiers, bien que d'un rire caverneux, en ccompagnant les visiteurs à travers sa « galerie 'art », ainsi nommait-il le palais Pastinati. Et était justement au cours de l'une de ces visites ue j'avais pénétré dans cette chambre où se dresiit le théâtre de marionnettes devant lequel je me etrouvais aujourd'hui et que, sous l'œil désaprobateur de Marceline, je contemplais avec une ·dente convoitise.

Car, dès que je l'avais vu, ce petit théâtre, je 'étais senti une envie désordonnée de l'acquérir. ır-le-champ, j'avais compris que je ne quitterais ıs Venise sans satisfaire ce caprice inoffensif et ns commettre cette innocente folie. Quel que dût re le prix que me demandât M. Barlotti de ses oupées, j'étais bien résolu à en passer par où il udrait, aussi fut-ce en lorgnant d'un air amouux l'objet de mon désir que j'adressai à l'antiaire la question qu'il attendait de moi.

A peine la lui eus-je posée que M. Barlotti retira entre ses lèvres son « virginia » éteint et éclata son rire profond et sardonique.

— Ah! ah! vous voulez que je vous vende mo petit théâtre... Ma foi, mon cher monsieur, je n'a tendais pas moins de votre bon goût. Savez-vou que vous avez mis le doigt sur la pièce la plus ra de toute ma galerie, une pièce unique, monsieu dont je n'ai pas vu la pareille de toute ma carriè d'antiquaire ? Oui, regardez la finesse et l'expre sion des figures. Ne les dirait-on pas vivants, c burattini ? Oui, vivants, monsieur, une merveill une véritable merveille digne d'un musée ! Ma permettez que je consulte mon carnet.

M. Barlotti avait tiré de sa poche un calep crasseux qu'il feuilletait de son doigt maigre. Pe dant ce temps je regardais l'objet délicieux, sa prendre garde aux signes répétés que m'adress Marceline. Je n'avais d'yeux que pour mon cher pet théâtre et pour son cartouche qui portait inscr en lettres d'or ces mots magiques : *Casa di Ar-chino*. Dressé dans un coin de la pièce, il me fa-cinait. Entre ses portants, encadrée d'une délic moulure dédorée, la scène ouvrait sa minusc profondeur sur un décor de toile peinte représ tant la place Saint-Marc. On y distinguait la Ba lique, le Campanile, l'angle de la Libreria et es Procuraties. Dans ce décor, suspendus à des ls,

e tenaient une douzaine de personnages qui, ainsi ue me l'avait fait remarquer M. Barlotti, avaient raiment l'air d'être vivants. Et ces personnages taient ceux de la Comédie italienne, de la vieille Commedia dell'Arte, ceux que l'on appelle les Masques et qui ont charmé l'Italie et l'Europe de leurs azzis, de leurs gambades, de leurs intrigues, de eurs amours, de leur extravagante et éternelle fanaisie, ceux qui ont animé de leur poétique et visiole présence les parades du vieux Ruzzante et les anevas de Goldoni et de Gozzi. Et je ne me lassais ıas de les regarder, ces princes de la farce et du antasque, groupés en leur accoutrement tradiionnel.

Oh ! l'amusante troupe qu'ils formaient, les « burattini » de M. Barlotti, en leur assemblage ıariolé ! Il y avait là Pantalon avec son pourpoint le drap rouge et sa grande robe de drap noir, Pantalon, avec son masque bistre sous son bonnet le laine, Pantalon aux pantoufles jaunes ; et auprès le Pantalon, Brighella et Tartaglia : Brighella out habillé de blanc et chamarré de passementeies vertes, avec son masque à moustaches, son escarcelle et son poignard ; Tartaglia en drap vert ayé de jaune et portant sur le nez de grosses

lunettes bleues. Il y avait là le noir Scaramouche à la figure enfarinée, à la moustache et aux sourcils peints, et le blanc Pulcinello, masqué de noir sous son chapeau de feutre gris, et Rosaura et Giaco-metta, et Coralline au casaquin et à la jupe de soie verdâtre, rayés de vert d'eau, et l'élégant Lélio tout emplumé, tout galonné, tout pailleté, tou tuyauté, et Mezzetin avec Colombine, et Arlequin Arlequin dont la veste et le pantalon jaune clai s'ornaient de triangles d'étoffe jaune et verte, Arle quin avec son masque, son serre-tête et sa men tonnière noire et qui arborait au chapeau un queue de lièvre et qui saluait gravement de l batte trois personnages du Carnaval de Venise, en manteau et baüta, masqués de blanc et le tricorn en tête, tandis qu'au milieu d'eux un Centaur cambrait fièrement son torse d'homme barbu su un corps de cheval aux sabots de corne, oui, u Centaure,et qui avait,en plus de celle de se trouve sur la Piazzetta, la singularité d'être pie! Et c'éta de tout ce petit monde charmant auquel s'ajouta la présence inexplicable d'un monstre mytholog que que j'allais, pour quelques misérables pièce d'or, devenir le possesseur, quand le bon M. Ba lotti lèverait le nez de dessus son calepin et m

ait le chiffre de la somme dont j'aurais à payer
cquisition de ce jouet, inutile certes, mais si
rayant, quoi qu'en pensât la sévère et réproba-
ce Marceline.

Certes, je savais bien qu'il serait exagéré, ce
ffre, mais l'impudence de M. Barlotti dépassa
it de même mes prévisions les plus dispendieuses.
gre, M. Barlotti ne me ménageait pas ! Il abu-
t et se moquait de moi. La sagesse eût été, évi-
nment, de répondre à ses prétentions par un
ussement d'épaules ou une pirouette, mais Arle-
in me regardait si gentiment et Coralline me
çait une œillade si persuasive ! Et puis, comment
ister au sourire de Rosaura et à la grimace de
lcinello, sans compter que Brighella et Tartaglia
n mêlaient, que Pantalon en faisait des signes à
ramouche et que le Centaure lui-même se tirait
barbe en roulant des yeux encourageants ! Com-
nt infliger cette déception aux trois masques vé-
iens qui me considéraient sous leurs visages
rnavalesques de carton blanc ? Aussi fut-ce d'une
ix tranquille et comme s'il se fût agi de l'achat
n'importe quelle babiole que je répondis à M.
rlotti :

— Eh bien ! monsieur Barlotti, c'est entendu.

Nous quittons Venise dans trois jours. Que tou soit emballé pour le moment de notre départ.

M. Barlotti acquiesça.

— Allons, messer Arlecchin, saluez votre nou veau maître.

M. Barlotti, du bout de son « virginia », ava touché le fil du pantin qui exécuta une gamba joyeuse. Je m'étais retourné vers Marceline.

— N'est-ce pas, Marceline, c'est bien dans tro jours que nous partons ?

Mais Marceline avait disparu. Je jetai un de- nier coup d'œil à mes chères marionnettes, com- me pour implorer d'elles secours et protection co- tre le mécontentement que ma femme ne manqu- rait pas deme témoigner pour ce qu'elle appellera, je n'en pouvais douter, « encore une folie », précédé de M. Barlotti qui avait rallumé son « v- ginia », je me mis en devoir d'aller rejoindre à travers les salles dallées du palais Pastinati, la go- dole qui nous y avait amenés. Marceline y était dé installée. Elle me fit place sur les coussins et, sa presque répondre aux saluts de l'honnête M. Ba- lotti, d'une voix plus que revêche, elle ordona au gondolier de nous reconduire à l'hôtel. Durant tout le trajet, elle ne m'adressa pas la parole. Dé-

ment, elle était fâchée et son air exaspéré m'an-
nçait qu'elle ne me pardonnerait pas ma « fras-
ue » et que, cette fois, la « mesure était comble ».
tous les fils de mes pantins pouvais-je cependant
pposer le lacet que Marceline en ferait un jour
auquel, après m'y avoir fait trébucher, elle vien-
ait se prendre elle-même ?



Je n'ai jamais été une forte tête et j'ai toujours
anqué de cette solide volonté par laquelle on se
rige dans la vie selon les règles du bon sens et en
ue de certains de ces résultats pratiques où s'ap-
ique sérieusement le commun des hommes, aussi
on existence fut-elle assez désordonnée sous son
parence de monotonie et de régularité.

N'allez pas pourtant en induire que j'aie commis
hypocrites extravagances ou d'obscurs méfaits.
on ! je ne suis d'une nature ni violente, ni per-
rse et mes seuls écarts vinrent de ce que je me
is toujours senti incapable de m'intéresser à ce
i préoccupe la majorité des humains. C'est pour-
oi je ne saurais prétendre à passer pour un hom-
e raisonnable. L'est-on, en effet, quand on se

laisse aller à la fâcheuse inclination de ne voir en toute chose que ce qu'elle peut comporter de plaisir et de beauté sans se soucier autrement de l'utilité qu'elle peut avoir? Si ce point de vue est adopté je dois donc reconnaître que j'ai toujours vécu dans la plus parfaite déraison, puisque je n'ai jamais pu me régler sur mon intérêt et que je l'ai toujours subordonné à ma fantaisie.

Cette disposition à ne goûter et à n'apprécier que ce que la plupart des gens considèrent comme foncièrement vain et indéniablement inutile s'est manifestée chez moi de bonne heure, et je lui dois l'impossibilité où je me trouvai de faire choix d'une carrière. De tout temps, l'idée de me consacrer quotidiennement à quelque but pratique et de me mettre au service de quelque occupation régulière me fut odieuse. Le temps que nous avons à passer sur terre n'est pas assez long pour que nous l'employions à autre chose qu'à nous-mêmes. Il y avait sur ceci, chez moi, un parti pris dont rien ne me put jamais détourner. La seule pensée du contraire me causait une sorte d'hilarité intérieure. Me voyez-vous, en effet, médecin, avocat, fonctionnaire, industriel, commerçant, employant mes journées à tâter le pouls, à compulser des dossiers,

:ire des écritures, à passer des marchés ? Pour astreindre à ces besognes, il eût fallu avoir de la .e une autre conception que celle que je m'en .ais formée, attribuer à la réalité une valeur qu'elle 'a pas, qu'elle n'aura jamais pour moi. Il aurait .llu posséder une autre cervelle que la mienne, ›ute bourdonnante de chimères, toute ennuagée : rêveries ?

Car je suis, je l'avoue sans honte, un rêveur et 1 chimérique. L'imaginaire a plus de place dans on esprit que le réel. C'est le défaut des gens de a sorte et ils s'en trouvent, pour ainsi dire, mis 1 dehors de l'existence. La vérité est, en effet, que n'ai jamais pu m'y mêler sérieusement. Il en 'sulte que je suis une manière de vagabond et de ›made. Je m'évade de ce qui m'entoure en des dis-'actions qui m'ont valu une réputation bien établie original et de songe-creux. Elle ne m'offense ıllement et je l'accepte avec une souriante rési-ıation.

Peut-être y eût-il eu, dans ma jeunesse, des :oyens de lutter contre ce tour d'esprit qui, sans . faire disparaître entièrement, en eussent enrayé xcès. Sur ce point j'en suis réduit aux hypothè-:s, car mes parents, tout en s'apercevant de ce

penchant et en le déplorant peut-être, ne firen rien pour le contrecarrer efficacement. Certes, j suis loin de leur reprocher leur négligence à ce égard. Les soins qu'ils devaient prendre d'eux mêmes ne leur permettaient pas envers moi tout l'attention qu'il eût fallu. Mon père et ma mère de santé fort délicate, passaient la plus grande par tie de leur temps à surveiller réciproquement le minutieuses pratiques d'hygiène qu'ils s'imposaien l'un à l'autre avec une touchante sollicitude. M parents s'aimaient tendrement et ne me ména geaient pas leur affection. Avec celui qu'ils pr naient d'eux-mêmes, leur principal souci était d me rendre heureux, et comme je semblais trouv mon bonheur dans les divagations où je me pla sais, ils ne s'y opposaient guère et m'en laissaie suivre la pente. Ainsi vécus-je jusqu'à l'âge d quinze ans, sans qu'aucune influence sérieuse co trariât cette facilité à la rêverie, cette aptitude à chimère qui me tenaient tout entier. Ajoutez à c circonstances que l'existence que nous menio était des plus solitaires et qu'il ne s'y mêlait p moi aucune ingérence du dehors. Notre mais qui portait le nom assez singulier de la Troubler était située à une certaine distance de la ville

ssez isolée dans la campagne. C'était une char-
ante demeure, bâtie au milieu du XVIIIe siècle,
ntourée d'un vaste jardin, mi-français, mi-potager,
: à laquelle conduisait une belle allée d'arbres.
pacieuse et commode, sans nulle prétention à
ouer les châteaux, elle avait conservé son mobilier
u temps, auquel mes parents avaient ajouté quel-
ues jolis meubles de la même époque. Malgré son
grément, sa proximité relative de la ville, le char-
e exquis de ma mère, l'amabilité de mon père,
s visiteurs étaient rares à la Troublerie, non qu'on
e les y reçût pas avec une parfaite courtoisie,
nais parce qu'ils s'y sentaient en quelque sorte
uperflus, tant mon père et ma mère se suffisaient
eux-mêmes. Cette impression qu'ils donnaient
vait étendu autour d'eux une solitude à laquelle je
articipais naturellement et qui ne me déplaisait pas.
ussi, quand arriva l'époque de pourvoir à mon
ducation, fût-ce avec joie que j'acceptai la décision
e mes parents. Ne pouvant se résoudre à se sépa-
er de moi pour m'envoyer au collège, il fut con-
enu qu'un professeur de la ville viendrait plusieurs
is par semaine à la Troublerie pour me donner
s leçons nécessaires.

Ce fut pendant une de ces leçons, auxquelles je

ne prêtais le plus souvent qu'une attention assez médiocre, que l'on vint m'avertir du fatal accident survenu à ma chère maman. Elle était morte subitement dans le fauteuil qu'elle ne quittait plus depuis quelques jours à la suite d'une indisposition qu'elle-même croyait assez légère et qui, par une complication imprévue et soudaine, l'emportait brusquement. Ma douleur fut violente et celle de mon pauvre père affreuse, tellement que sa santé qui avait toujours été délicate, acheva de s'altérer irrémédiablement. A partir de ce moment, il ne cessa de décliner à vue d'œil. Bientôt il s'alita. De jour en jour, son état empira et, quelques mois après, j'étais orphelin.

Cet événement eût pu amener un changement complet dans mon existence, si mon oncle Antoine Brion, que ces tristes circonstances me donnaient comme tuteur, n'eût assumé cette charge qu'à la condition de ne modifier en rien sa propre manière de vivre. Cet oncle Antoine était un frère de ma mère. Il habitait à la ville une maison située sur l'ancien rempart et où il avait réuni une importante bibliothèque, célèbre dans toute la contrée. Cette bibliothèque était sa principale occupation; aussi entendait-il bien que je n'en devinsse pas

ne autre qui s'y ajoutât. Pas un instant donc il ne
ongea à me prendre auprès de lui. Ma présence
ût dérangé ses habitudes de célibataire endurci
de collectionneur maniaque. D'autre part, lui
yant témoigné ma répugnance à aller achever mon
lucation dans un collège et à quitter la Trouble-
e, il consentit à ce que j'y demeurasse. Mon pro-
sseur, M. Alain Lefougeret, qui n'avait ni femme
enfant et peu d'ambitions universitaires, vien-
rait s'y installer auprès de moi et me continuerait
s soins éclairés, tandis que la vieille Ernestine,
service de mes parents depuis trente ans, tien-
rait notre ménage scolaire et assurerait la con-
uite de la maison.

Ces dispositions prises, l'existence s'organisa à la
roublerie avec une régularité exemplaire. M. Alain
fougeret était un homme excellent, plein de
ence et de sagesse, mais incapable d'acquérir
cune influence sur son élève, car il se bornait
rictement à l'exercice de ses devoirs professo-
ux et me laissait libre de prendre à son enseigne-
ent ce qu'il me convenait d'y recueillir. Sa tâche
nplie, il se désintéressait entièrement de moi et
donnait exclusivement à un goût immodéré
ur la pêche à la ligne. La rivière qui passe

au bas du jardin de la Troublerie est poisson neuse, et deux étangs qui dépendent de la pro priété fournissaient à M. Lefougeret l'occasion d déployer son admirable patience et sa merveilleus astuce de pêcheur modèle. M. Lefougeret n'étai arrivé à cette sagesse de faire consister le plaisir d la vie dans l'observation intelligente d'un boucho de liège qu'après des déboires de carrière qui l'a vaient amené à échanger sa chaire du collège d la ville pour la sorte de retraite qu'il avait prise la Troublerie.

M. Lefougeret se déclarait un méconnu, mais avait renoncé philosophiquement à lutter conti l'injustice humaine. Il en acceptait les arrêts et n se laissait plus prendre aux hameçons empoisonn de l'ambition. M. Lefougeret était un sage et n mordait plus aux appâts ; il y faisait mordre peuple écailleux des eaux. Ces talents avaient m M. Lefougeret en grande considération aupr d'Ernestine. Sans partager tout à fait l'estin qu'elle faisait de lui, j'appréciais fort en M. Lefo- geret une occupation qui assurait ma liberté. E effet, en dehors des heures de leçons, M. Lefo- geret était tout à ses lignes et à ses appâts, et pouvais disposer à ma guise du temps que

éclamait pas la confection de mes devoirs. Ces loi-irs me permettaient de m'adonner à mon pen-hant favori auquel se prêtait la solitude où je ivais. Elle n'était guère interrompue que par notre isite hebdomadaire à l'oncle Antoine.

Ce jour-là, M. Lefougeret abandonnait ses li-gnes et remplaçait son accoutrement de pêcheur oar une sévère redingote professorale qu'ornait ı la boutonnière le ruban violet des palmes aca-lémiques. Je faisais aussi un brin de toilette et Ernestine veillait à ce que ma cravate fût bien nise et mes bretelles tendues à bonne hauteur. Ces formalités accomplies, nous nous acheminions ers la ville, M. Lefougeret et moi, et nous y flâ-nions par les rues en attendant l'heure du déjeu-ner. Nous nous arrêtions aux devantures des bou-iques. Quelque-unes nous retenaient particulière-nent. M. Lefougeret aimait à considérer derrière a vitre de l'empailleur certains poissons exotiques qui en faisaient l'ornement et ne manquait guère de lonner un coup d'œil, chez le chapelier, à la plan-chette de velours sur laquelle étaient fixés les rubans et les rosettes de divers ordres honorifiques. Pour na part, mes préférences allaient à l'étalage du ibraire, M. Tournemain, et à celui du père Bricard,

l'antiquaire, car je me sentais une sympathique curiosité pour les vieilleries qui remplissaient son magasin et débordaient jusque sur le trottoir, et j'éprouvais un vif attrait pour les volumes qui garnissaient les rayons où M. Tournemain, ses lunettes relevées sur le front, les inspectait avec une amicale bienveillance.

Dès cette époque, en effet, j'avais du goût pour la lecture, et un éducateur plus attentif eût pu trouver là un moyen de modérer en moi le penchant qui m'entraînait de plus en plus dans le vaporeux royaume de la chimère, mais personne ne songeait à diriger mes lectures pas plus qu'à les alimenter. M. Lefougeret, aussi bien que mon oncle Antoine m'ignorait, comme à tant d'autres, à ce point de vue. L'idée de demander un conseil à M. Lefougeret ne me serait pas plus venue à l'esprit que d'emprunter un livre à mon oncle. J'avais compris que sa bibliothèque, objet de sa seule passion et seul orgueil de sa vie, formait quelque chose d'inaccessible, d'indissoluble et de sacré. D'ailleurs, mon oncle avait pris soin de m'éclairer sur ses intentions à cet égard. Lui mort, sa bibliothèque serait léguée à la ville, avec la maison qui la contenait. Le public y aurait accès, mais l'oncle Antoine avait

boré avec un soin tout particulier le règlement
i y serait appliqué. Ce règlement, que mon oncle
cessait de perfectionner, était un chef-d'œuvre
comparable. Par ses restrictions sournoises et
r ses précautions hypocrites, par ses prescrip-
ns retorses et par ses obstacles astucieux, il op-
sait une barrière à peu près infranchissable aux
vailleurs et aux curieux. Cette trame était our-
e avec une ingéniosité véritablement diabolique.
ıant au futur conservateur de ce trésor, il était
oté, lui aussi, par une série d'obligations qui
saient de son existence le plus raffiné des sup-
ces. Bien malin celui qui, attiré par la plaque de
ırbre qui porterait ces mots : *Fondation Antoine*
rion, parviendrait à y obtenir communication de
moindre brochure ! Et, à cette pensée, l'oncle
ıtoine se frottait les mains en relisant une fois
plus, à travers ses besicles de corne, les para-
aphes draconiens de son fameux règlement.

L'incurie de M. Lefougeret et la manie de mon
cle Antoine avaient donc fait de moi l'humble
ent de M. Tournemain, et c'était chez lui que je
e fournissais des ouvrages que je désirais con-
ître. Personne n'en dirigeant le choix, je n'ap-
rtais aucun ordre à mes lectures, et je n'obéis-

sais pour m'y guider qu'à mon seul caprice. S'o
rientant sur la foi du titre, elles étaient fort dis
parates et plutôt aventureuses. Je ne leur deman
dais que de fournir un aliment à mes rêveries e
j'ajoutais ainsi aux miennes celles des esprits le
plus divers. A mes commandes les plus saugrenue
M. Tournemain accédait en souriant.

Non loin du magasin de livres de M. Tournemai
s'ouvrait, comme je l'ai dit, la boutique d'ant
quailles du père Bricard. Ce père Bricard était u
vieil homme barbu, pourvu d'un nez en trompet
et de mains énormes avec lesquelles il maniait aus
bien les plus lourds objets que les vieilleries l
plus délicates. Le poids ne semblait pas exist
pour elles non plus que le savon, car elles portaie
des couches de crasse superposées et eussent co
stitué à elles seules un objet de curiosité. Le pè
Bricard en était fier : elles lui avaient servi à acc
muler dans sa resserre un formidable fouillis d
choses diverses. On trouvait chez le père Brica
des cartons de gravures, de la dentelle, des bou
de tapisserie et de morceaux d'étoffe, des faïence
des bronzes, des meubles, de la ferraille, des bo
sculptés, des clés de montres, des débris, des fra
ments et des miettes de passé. Cet amalgame étrang

ns que je susse trop pourquoi, exerçait sur moi
certain attrait mélancolique qui me portait par-
s à acquérir quelques-unes de ces babioles que
rapportais à la Troublerie avec une secrète
notion.

L'oncle Antoine n'ignorait pas mes visites chez
. Tournemain et mes stations chez le père Bri-
rd. Il ne les désapprouvait point. Il était « pour
liberté » et entendait que je vécusse à ma guise.
souci, qui avait été le principal de sa vie, lui
raissait naturel chez autrui. Il trouvait fort bon
ie chacun gardât son indépendance et c'était pour
éserver la sienne qu'il avait évité de se marier.
idée d'introduire qui que ce fût dans sa précieuse
bliothèque lui avait toujours paru inadmissible;
ais célibataire pour son compte, il ne prétendait
nposer à personne sa manière de voir. Vis-à-vis
moi, il s'en tenait à cette règle et réduisait au
inimum la pression de sa tutelle. Ayant pourvu
nécessaire par l'adjonction à la vieille Ernestine
M. Lefougeret, il ne poussait pas plus loin sa
rveillance. Je vivais à la Troublerie en parfaite
anquillité et rien ne s'opposait à ce que s'y déve-
ppassent en moi les dispositions dont j'ai déjà
lus d'une fois parlé et que ne contrariait aucune

nécessité à m'occuper des obligations matérielle de l'existence.

L'oncle Antoine, en effet, veillait à l'administration de mes biens qui étaient proportionnés mes besoins.

Cette dernière circonstance me dispensait don du choix d'un métier ou d'une carrière. Mon goût d'ailleurs, ne m'inclinait vers aucune et j'envisageais l'avenir comme une continuation indéfini du présent. Je savais bien qu'un jour les leçons d M. Lefougeret prendraient fin, mais je n'en con cluais pas pour cela à l'éloignement du dign M. Lefougeret. Rien n'empêcherait que, mon édu cation achevée, il ne continuât à la Troublerie se exploits de pêcheur à la ligne, tandis que, de mo côté, je continuerais aussi à me livrer librement l'esprit de fantaisie et de chimères qui était en moi

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi selon me prévisions, sans aucun événement notable et j'attei gnis l'âge de ma majorité. A cette occasion, l'oncl Antoine me convia à une cérémonie importante la reddition de ses comptes de tutelle. Le notair parti, mon bon oncle se départissant pour une fo de son indifférence habituelle, m'adressa un pet discours et m'interrogea sur mes intentions future

Je les approuve, mon neveu, me dit-il quand je lui eus exposées, et je ne saurais que te louer tes projets. Tes parents eussent été heureux de nser que tu n'abandonnerais pas la Troublerie ur courir le monde et que tu y vivrais comme ils ont vécu. J'aime aussi que tu ne te sépares pas l'excellent M. Lefougeret. Cela prouve que tu le cœur bien placé et capable de reconnaissance. ne doute pas que tu ne sois heureux, mon garn. Ne vaut-il pas cent fois mieux rester chez soi ne rien faire que de perdre son temps à s'occur des affaires d'autrui ! Il y a assez de gens pour n mêler à tort et à travers ainsi que de celles du ys. A quoi bon grossir le nombre des fonctionires qui vivent des deniers de l'Etat ou hasarder siens en des opérations plus ou moins aventuises. Et puis, qu'aurais-tu fait de tes dix doigts à quoi, diable, eusses-tu bien pu t'employer ? ne te vois aucun talent particulier pour quoi que soit. Tu n'as ni la rigueur d'esprit qui fait les ges, ni le bavardage qui convient aux avocats, l'instinct de combinaison des commerçants et des lustriels. Quant à être un artiste, tu as en toi p de l'hurluberlu et du songe-creux. Les artistes e j'ai connus étaient tous des gaillards infiniment

pratiques, ce qui ne les a pas empêchés, d'ailleurs, de mourir plus ou moins de faim. Reste donc à la Troublerie, mon bon ami, c'est, en effet, ce que tu auras de mieux à faire et ce que tu feras de mieux. Et puis, si un jour tu t'y ennuies, il te restera la ressource de te marier. »

Et l'oncle Antoine ajouta : « Je m'étais toujour réservé cette dernière distraction, mais je n'a jamais eu le temps de la prendre et je crois bie que je finirai mes jours sans en avoir eu besoin.

Pauvre oncle Antoine, il ne croyait pas dire s vrai. Quelques mois après cet entretien, comme l vieille Ernestine était en train de me faire admire un panier de poissons tirés de l'étang par le hameço diligent de M. Lefougeret, on vint m'avertir qu'u grave accident était arrivé à mon oncle, M. Antoi Brion. Etant monté sur son échelle portative po examiner un rayon de sa bibliothèque, il était tom si malencontreusement que sa tête avait heur l'angle d'une table et qu'il s'était fendu le crâ dans cette chute. On l'avait trouvé étendu sur plancher, dans une mare de sang et il n'avait p repris connaissance. Le médecin accouru déclara son état désespéré. Je devais me hâter si je voulais donner un dernier adieu au moribond.

Lorsque j'arrivai à la maison, mon pauvre oncle
ait rendu le dernier soupir et je ne pus que
luer sa dépouille. Quand j'eus accompli ce devoir,
me rendis à la place de l'accident. L'échelle
tale, du haut de laquelle mon oncle était tombé,
ait encore dressée. Au bas gisait le volume que le
uvre homme était allé chercher sur le rayon.
était un vieux petit livre intitulé : *Histoire des
asques de la Comédie italienne*. Je le feuilletai.
s figures y représentaient les personnages tra-
tionnels du tréteau comique. Je mis ce volume
ns ma poche : je voulais garder ce souvenir de
on bon oncle, car je savais d'avance, par ses dis-
sitions testamentaires, qu'aucun des volumes
semblés par ses soins ne m'appartiendrait jamais.
la fait, je m'approchai de la table à laquelle la
e de mon oncle s'était heurtée. Du sang s'y
vait encore dont quelques gouttes avaient rejailli
les papiers qui la couvraient. Je me penchai. Il
vait là des catalogues de libraires et de ventes,
fiches et une copie nouvelle du fameux règle-
nt que mon oncle avait si souvent remanié avant
l'amener à sa perfection définitive. J'en parcou-
quelques articles avec une sincère admiration,
is je remarquai que le nom du conservateur

avait été laissé en blanc. Sur cette grave questio
mon pauvre oncle avait hésité, et j'éprouvai un
certaine mélancolie à penser qu'il ne la résoudrai
pas lui-même.

J'ai souvent songé depuis que si mon oncle avai
indiqué ce nom et avait eu le temps de comble
cette lacune bien des choses qui arrivèrent par l
suite ne se fussent peut-être pas produites. En effe
quand le legs que mon oncle faisait à la ville de s
bibliothèque eut été accepté par la municipalité
qu'il s'agit de nommer le bibliothécaire, le choi
se porta sur M. Lefougeret.

A cette nouvelle, M. Lefougeret témoigna que
que surprise et manifesta une affectueuse rép
gnance à me quitter, si bien que je dus le press
pour qu'il acceptât un poste si honorable auquel
voix publique l'appelait. Il ne pouvait se dérob
à cette si flatteuse marque d'estime que lui do-
naient les pouvoirs municipaux. Après une rés-
tance convenable, M. Lefougeret se rendit à m
raisons. Il fut entendu qu'aux jours de loisir et
vacances M. Lefougeret reviendrait à la Troub-
rie, où il retrouverait ses lignes et ses hameçons.

Sur cette bonne promesse, j'accompagnai M. L-
fougeret à la ville ; je voulais assister à son entrée

nctions et à sa prise de possession du logement
i lui était assigné dans la maison de feu mon
cle. Ce fut quand je l'y eus laissé en tête-à-tête
ec le fameux règlement que, m'étant arrêté dans
boutique du libraire Tournemain, j'appris que
poste de bibliothécaire, M. Lefougeret l'avait
urnoisement et âprement sollicité. Oui, M. Lefou-
ret, durant ses séances de pêche à la ligne, rou-
t dans sa cervelle de secrètes ambitions. Cer-
s, ce n'était pas la recherche de l'argent qui
ait poussé M. Lefougeret à ces démarches occul-
s. Non, il visait un but plus noble : la perspec-
e de voir se changer, un jour peut-être, le
deste ruban violet qui ornait sa boutonnière en
éclatant ruban rouge. Ainsi, comme tous les
ançais, le bon M. Lefougeret ne pouvait résister
l'attrait des distinctions honorifiques et leur
oir lui faisait abandonner le tranquille divertis-
nent de la pêche à la ligne pour la charge de
re observer, dans toute son impitoyable rigueur,
fameux règlement de l'oncle Antoine et de tor-
er les malheureux qui se hasarderaient à solli-
er l'accès de la *Fondation Brion.*

Bien que j'eusse pu me formaliser du procédé de
Lefougeret à mon égard, il me fut impossible

d'en vouloir réellement à l'excellent homme de ce
cachotteries et je sentais qu'il serait, malgré tou
le bienvenu à la Troublerie, quand il lui plairait d
revenir exercer son adresse aux dépens des carp
et brochets de l'étang. Pauvre M. Lefougeret,
avait mordu à l'hameçon ! Hélas ! ne devais-
pas moi aussi me laisser prendre à de fallacie
appâts !



Ce fut dans la boutique du père Bricard que
rencontrai pour la première fois Marceline. C
événement eut lieu environ deux années après
mort de mon oncle Antoine. J'étais venu à la vi
rendre visite à M. Lefougeret à qui, comme je l
dit, je n'avais pas gardé rancune de ses ambitieus
aspirations. Elles ne s'étaient, d'ailleurs, pas e-
core réalisées et il ressentait amèrement ce qu
commençait à considérer comme un déni de ju-
tice. Il s'en consolait en appliquant avec une rigueu
féroce le règlement qui faisait des salles de l
Fondation Antoine Brion un désert où nul ne so-
geait plus à s'aventurer. Sur ce point, M. Lefo-
geret se répandait en doléances contre l'incu

tellectuelle de la province, doléances que je n'écou-
is qu'à demi, car, je dois l'avouer, je n'avais pas
t de progrès dans l'attention que je portais à la
réelle. En effet, je m'étais laissé aller de plus en
us à mon penchant, et ma nature de chimérique
était de plus en plus accentuée. Mon détachement
s réalités était vraiment complet et cet état me
ndait parfaitement heureux. Le spectacle des dé-
ptions de M. Lefougeret m'eût été, au besoin,
salutaire exemple, et, chaque fois qu'il m'en
sait le récit, je me félicitais de ne ressentir aucune
pèce d'ambition pour quoi que ce fût. Mes désirs
allaient pas plus loin que posséder les vagues
uquins que me fournissait M. Tournemain et les
gues objets que j'acquérais chez le père Bricard.
Je me trouvais donc dans la boutique de ce der-
er, en train de feuilleter un carton de gravures,
and se produisit l'événement dont j'ai parlé.
était par une belle matinée d'été : j'étais venu à
ed de la Troublerie, en flânant, et en suivant le
urs toujours capricieux de mes pensées. Après
être arrêté chez Tournemain, je m'attardais chez
père Bricard en attendant l'heure d'aller déjeu-
r avec M. Lefougeret, lorsque soudain la porte
l'antiquaire s'ouvrit et le tintement fêlé de la

sonnette annonça la venue d'un visiteur. D'ord
naire, je faisais assez peu d'attention à ces entrées
Les clients du père Bricard consistaient en que
ques collectionneurs du cru ou en quelques étrar
gers de passage qui, le plus souvent, sortaient sar
rien acheter. Mais, cette fois, le tintement de
sonnette me fit tressaillir et instinctivement je lev
le nez d'entre les feuilles de mon carton à gravure
que je faillis laisser tomber de surprise et de sa
sissement.

Cette fois, le visiteur n'était pas un vieil amateu
ou un passant insignifiant. La personne qui vena
d'ouvrir la porte de la boutique du père Bricar
illuminait toute la pièce d'un rayonnement print
nier. Cette personne était la plus délicieuse jeun
fille que j'eusse jamais vue. Elle pouvait avoir di
huit ans, mais son âge importait peu. Elle était
jeunesse elle-même. Pas très grande, elle le para
sait, tant elle était justement proportionnée. Vêt
avec une élégance discrète, elle portait une ro
exquise et un chapeau charmant, et, sous ce ch
peau, elle montrait le plus joli visage qu'eusset
jamais coiffé de la paille, des rubans et des rose
Elle était blonde, avec des yeux d'un bleu profon
un nez fin, une bouche infiniment agréable et

teint le plus éblouissant du monde. Toute sa manière d'être donnait une idée de mesure, de décence et de raison.

On ne pouvait rien imaginer de plus gracieux que cette riante apparition. Mes regards ne pouvaient se détacher d'elle et, dans mon étonnement ravi, je me demandais ce que venait faire cette merveille lumineuse dans la sombre boutique du père Bricard parmi tant de poussiéreuses vieilleries? Je le sus bientôt, car la nouvelle venue, après un bonjour, exposa gentiment le motif de sa visite.

Elle ne venait pas pour acheter, elle venait pour vendre. M. Bricard voudrait-il acquérir ce qu'elle avait à lui proposer? En parlant ainsi, elle tirait l'objet en question d'un petit sac qu'elle portait à la main. C'était une montre, une montre ancienne avec un double boîtier en or guilloché de plusieurs couleurs. On désirait s'en défaire. La montre fonctionnait mal et l'horloger ne pouvait en garantir la marche régulière. En disant cela, la jolie vendeuse fronçait légèrement les sourcils. Or, elle aimait à savoir l'heure exactement. Aussi, avec l'argent qu'elle retirerait de cette antiquaille elle achèterait un chronomètre de marine dont elle avait envie.

Mais elle ne voulait céder la montre qu'à un prix raisonnable, sinon elle renoncerait à son caprice et préférerait se passer du chronomètre. On a beau être une femme, on n'en a pas moins du bon sens. D'ailleurs, on lui avait vanté l'honnêteté de M. Bricard.

Tout cela, elle le débitait d'une voix ferme et nette, en personne assurée et qui sait ce qu'elle veut. Elle parlait en souriant, sans se hâter et avec précision. Je l'écoutais avec ravissement, car je ne cessais de la regarder, sans me rendre compte alors du caractère que révélaient ces paroles. Mais, à ce moment, j'étais incapable de tout jugement. La vendeuse était si jolie, si blonde, si fraîche et elle s'exprimait avec tant de persuasion... M. Bricard pouvait acheter en toute confiance. La montre n'était pas un objet volé. Elle la tenait de sa grand'mère. C'était un souvenir de famille. Mais tant pis. Il faut être de son temps et marcher avec son siècle. Du reste, elle n'était pas une aventurière. Elle habitait Grande-Rue, chez ses tantes, Mlles de Pierrebrune et elle s'appelait Marceline Fontefroide.

Pendant ce petit discours, le père Bricard examinait la montre. Il ouvrait les boîtiers, faisait

›uer les aiguilles, étudiait à la loupe les guillochu- ›s. Ce manège m'indignait. Ce père Bricard avec ›s énormes mains crasseuses et son nez en trom- ›ette m'exaspérait. Que signifiaient ces hésitations ›ijurieuses et comment ne se précipitait-il pas sur ›on tiroir pour en offrir à genoux le contenu à [lle Fontefroide? Et d'ailleurs, un objet présenté ›ar d'aussi jolies mains n'était-il pas sans prix ?

Celui que proposa le père Bricard me parut dé- soire. Ce fut également l'avis de Mlle Marceline ›ontefroide. Elle le dit au père Bricard avec le plus ›imable sourire et la discussion commença. Elle ›it longue. Mlle Marceline tenait bon et finit par ›voir gain de cause. L'affaire conclue, elle compta ›oigneusement les billets et les pièces, les glissa ›ans son petit sac, salua le marchand avec une ai- ›able dignité, et sortit. J'eus grand'peine à ne pas ›e précipiter à sa suite, tandis que le père Bricard ›armonnait : « Pas facile à rouler, la petite bour- ›eoise, une fine mouche, et qui a de la défense... » ›auvre père Bricard, quel coup d'œil de colère je ›i lançai ! Comment avait-il osé dépouiller ainsi ›ette charmante personne d'un souvenir de famille ›uquel elle tenait plus peut-être qu'elle ne le disait? ›h! si j'avais pu lui offrir tous les chronomètres

de la terre! Mais Mlle Marceline Fontefroide ne me connaissait pas et elle n'eût pas accepté mon présent. Moi, je savais son nom, où elle habitait.

Durant tout le repas, ma distraction fut complète, mais heureusement M. Lefougeret ne s'en aperçut pas. Je revoyais, comme dans un rêve, la boutique du père Bricard, l'entrée éblouissante de Marceline. Je réentendais le tintement de la sonnette. Pendant ce temps, M. Lefougeret parlait, et il parlait avec amertume. La liste des décorations du 15 juillet avait paru et son nom n'y figurait pas. L'injustice devenait de la persécution. M. Lefougeret menaçait de donner sa démission. Qu'on trouvât pour le remplacer quelqu'un d'aussi ferme dans l'application du fameux règlement! Il quitterait le pays, il se marierait!

A ces mots, je tressaillis. L'image de Marceline se précisa devant mes yeux hallucinés et ce fut d'une voix étranglée par l'émotion que je demandai à M. Lefougeret :

— A propos, qui est donc cette jeune fille, mademoiselle Fontefroide, qui demeure Grande Rue, chez ses vieilles parentes, mesdemoiselles de Pierrebrune ?...



Les premiers temps de mon mariage furent parfaitement et pleinement heureux. Mlle Fontefroide avait accepté ma main sans hésitation. Elle était d'ailleurs tout à fait libre de disposer de sa personne. Orpheline comme je l'étais moi-même, elle n'avait guère d'autre parenté que les vieilles demoiselles de Pierrebrune, qui accueillirent avec faveur ma demande et virent avec plaisir cette union. J'étais, en effet, ce que l'on appelle un parti sortable. Sans être vraiment riche, je possédais une notable aisance et la Troublerie était une agréable résidence. Ces considérations déterminèrent Marceline, car je n'avais pas la vanité de croire que mon physique fût pour beaucoup dans sa décision. Peut-être, pourtant, la promptitude avec laquelle je me déclarai la toucha-t-elle et mon empressement eut-il quelque chose qui la flatta? Le fait est que le lendemain de la rencontre dans la boutique du père Bricard je mis en campagne M. Lefougeret, ahuri, mais obéissant. Il se trouvait heureusement qu'il connaissait les demoiselles de Pierrebrune. Ce qu'il eut ordre de leur aller dire était extrêmement

simple. A première vue, par coup de foudre, j'étais devenu éperdument amoureux de Mlle Fontefroide et j'avais conçu pour elle une passion irrésistible, la première que j'eusse jamais éprouvée.

Car, je dois l'avouer, les femmes n'avaient tenu jusque-là aucune place dans mon existence. La vie isolée que je menais à la Troublerie, le peu de relations que j'avais à la ville, le manque d'occasions avaient engourdi ma sensibilité et m'avaient maintenu à cet égard dans une tranquille indifférence. Certes, la pensée de l'amour se mêlait bien parfois à mes rêveries et les colorait parfois de nuances romanesques, mais cette pensée s'y dissipait aisément, faute d'objet sur quoi se fixer. Elle demeurait errante et vague et n'avait jamais pris aucune forme précise. Dans le monde chimérique où je vivais, l'amour existait, mais il ne s'était incarné pour moi dans aucun visage et dans aucun corps vivant. Aussi la rencontre de Marceline me fut-elle une révélation totale. Je compris soudain ce que c'était qu'aimer, et aimer, au sens le plus complet, car j'éprouvais pour Marceline un désir d'autant plus fort et plus aigu qu'il était mêlé de la curiosité qu'y ajoutait mon inexpérience. J'étais amoureux d'elle physiquement et la pensée

le baiser seulement sa main m'agitait d'une frémissante extase. Je voulais Marceline et, pour l'obtenir, j'eusse surmonté tous les obstacles.

Or, il se trouva justement que ces obstacles manquèrent et que je n'eus pas à mettre à l'épreuve l'énergie amoureuse que je ressentais soudain. Rien ne me séparait de Marceline. Orpheline, comme je l'ai dit, elle était toute disposée à un mariage raisonnable. Les avantages que je lui représentais matériellement étaient justement ceux que s'assignait sa précoce sagesse. De plus, je ne lui déplaisais pas. Ce que M. Lefougeret avait pu lui dire de mon caractère était plutôt satisfaisant. J'étais doux, pacifique, distrait et ces dispositions lui assuraient sur moi une facile influence. Aussi les ouvertures que je lui fis faire furent-elles aisément agréées. Après une visite à la Troublerie, nos fiançailles furent décidées. Nous convînmes que notre mariage serait célébré dans le plus bref délai possible. Dans quelques semaines Marceline serait à moi.

Cette idée me remplissait de joie et m'empêchait de voir plus loin. Ce que je considérais surtout dans ce mariage, c'était la possession quotidienne, permanente, exclusive de Marceline. Du reste, je

ne me souciais guère. Je me préoccupais fort peu que nos caractères se convinssent et que nos humeurs s'accordassent. L'âme de Marceline m'était indifférente. Ce qui importait, c'était que son corps délicat m'appartînt, que je convoitais furieusement avec toutes les ardeurs de la jeunesse, de la chasteté et de la solitude, et c'était cela que m'allait donner le « oui » sacramentel prononcé par cette jolie bouche...

L'amour est contagieux, et je me demande encore si celui que j'éprouvais pour Marceline ne me valut pas tout d'abord quelque retour de son affection. Marceline semblait s'accommoder à ma flamme et se prêtait à ma passion avec une aimable et souriante complaisance. Je lui en donnais des marques répétées et rien ne pouvait me laisser prévoir que je m'en rassasiasse jamais. Détaché, comme je l'étais, des autres réalités de l'existence, celle que me représentait Marceline m'était d'un divertissement infini. L'amour de Marceline avait pris en moi la place de toutes les chimères dont je me nourrissais auparavant et il fallut assez longtemps pour qu'elles revinssent jouer de nouveau leur rôle dans mon esprit.

Cependant, un moment arriva où mes anciennes

]éoccupations reparurent. Elles étaient trop pro-
ındément enracinées en moi pour qu'il en fût
ıit d'elles à jamais. D'abord leur présence se mani-
ısta faiblement, puis avec plus de fréquence. Cer-
ˑs, j'aimais tout autant Marceline, mais d'une ma-
ˑère en quelque sorte intermittente. Par ces inters-
ːes mes anciennes rêveries s'infiltrèrent et, peu
peu, elles se remirent à battre de l'aile dans ma
ːrvelle. Je les accueillis sans méfiance et même
/ec un certain plaisir. Je recommençai à lire, à
uilleter mes cartons de gravures, à examiner mes
.belots. Je laissais parfois ma pensée retourner
ːrs le passé. Je redevins familier du magasin de
[. Tournemain et retrouvai le chemin de la boutique
u père Bricard. Quand je revenais en retard de la
ille, Marceline me le faisait remarquer en sortant
e son sac le chronomètre de précision qu'elle avait
cquis au prix de sa montre ancienne.

Ces visites urbaines furent la cause de la pre-
ıière discussion qui s'éleva entre Marceline et moi.
Jn jour, elle se prit à blâmer, avec une certaine
:onie que je ne lui connaissais pas, les acquisitions,
l'ailleurs modestes, que je rapportais à la Trou-
ılerie. Elle ajouta à ce blâme quelques considéra-
ions désobligeantes sur la vie que je menais et sur

ce qu'elle appelait ma parfaite inutilité. Sans que j'y attachasse d'autre importance, cette petite scène m fit faire des réflexions. J'en vins assez vite à m rendre compte que j'avais eu tort d'agir avec Mar celine comme je l'avais fait et d'avoir bâti l'harmo nie de notre ménage sur l'attrait physique qu j'avais éprouvé follement et que j'éprouvais encor profondément pour sa personne.

Il y avait là, de ma part, une imprudence, en somme, réparable. J'avais compté avec Marcelin sur une réciprocité amoureuse qui n'était pas ce qu je l'avais crue. C'était là une déception pour mon amour-propre, mais il ne fallait pas me l'exagére et mieux valait être reconnaissant à Marceline d bonheur qu'elle m'avait donné que de lui reprocher de n'en avoir pas pris de moi autant que j'en avais reçu d'elle. Ce qui importait maintenant, c'était d'adopter une autre ligne de conduite plus conforme au point de la vie où nous étions parvenus et à la connaissance qui m'était révélée de son caractère. Ce caractère n'avait rien encore d si marqué que je ne pusse me faire illusion sur sa véritable nature. Le meilleur parti à prendre ave Marceline me parut doncde chercher à la converti à mes goûts. Cela ne me semblait pas si difficile. Je

ıi proposerais des lectures, je l'entretiendrais de ıes pensées familières, je l'initierais à mes rêve-es, à mes imaginations et à mes chimères.

Mais, hélas ! dans ce beau projet une nouvelle ırprise m'attendait. Dès mes premières tentatives, m'aperçus que Marceline, au lieu de me suivre ıns la voie que je lui indiquais, refusait de s'y ıgager et même s'en écartait résolument. Je sentis abord en elle une secrète et sournoise résistance, ıis cette résistance s'accentua jusqu'à une sorte aversion. D'indifférente à mes goûts Marceline ur devint hostile. Au lieu sinon de les adopter, ı moins de les discuter, elle se mit à les persifler à les railler, tantôt avec dédain, tantôt avec greur. Par un effet assez imprévu et sur lequel je ː tablais guère, les côtés pratiques de son carac-re se heurtaient aux parties chimériques du mien. opposition latente qui existait entre nous se faisait ıdain visible et, de sourde qu'elle était, atteignit udain un point si aigu qu'il m'était impossible ıe je me dissimulasse mon échec. Tout ce que j'ai-ıis paraissait à Marceline dénué de toute espèce ıntérêt et elle s'obstinait à y demeurer délibé-ment étrangère. Elle était réfractaire à toutes ·s aspirations. Le chimérique n'avait pas de prise

sur Marceline. Le caprice et la fantaisie d'espr
lui paraissaient indignes d'une personne sérieus
ce qu'elle avait la prétention d'être, au rebours d
songe-creux auquel un hasard malencontreux ava
lié sa destinée.

Bientôt, et à mesure que se creusait entre nou
une séparation qui s'approfondissait de plus e
plus, Marceline, de dédaigneuse qu'elle s'était mon
trée tout d'abord, mêlait à son dédain des repro
ches qui me semblaient pour le moins inattendus
Elle me blâmait aigrement du peu de cas que
faisais des réalités de la vie. Elle me considéra
comme un oisif et un inutile. Elle eût voulu m
voir une carrière, un métier. Elle allait jusqu'à m
donner en exemple le bon M. Lefougeret. L'exi
tence que je menais « n'était pas une existence
Je ne savais même pas m'occuper de mes intérê
matériels. J'étais incapable de faire rendre au
domaines de la Troublerie ce qu'ils eussent d
rapporter. Je n'étais ni conseiller municipal,
maire! J'étais un amateur de billevesées, un rêva
seur, un bon à rien. De jour en jour, Marcelin
devenait plus hardie dans cette sorte d'animosit
qui se manifestait en elle contre mes goûts les pl
chers, ces goûts que j'aurais tant voulu lui fai

rtager, mais qu'elle méprisait de plus en plus, à esure qu'elle montrait mieux sa nature véritable. cette opposition entre nous j'éprouvais, à la ir ainsi s'accroître, un véritable chagrin. Je ne uvais me résigner à ce dissentiment et je cher- ais un moyen d'y remédier. Ce n'était point aisé, r je découvrais, chaque jour, en Marceline, un têtement que je n'y soupçonnais point. J'y dé- uvrais aussi, hélas! un ensemble d'idées, prati- es avec médiocrité, terre à terre avec suffisance, sonnables avec vanité, qui me désolaient par ur révélation inattendue.

Et cependant, certains indices n'eussent-ils pas m'avertir de la véritable Marceline, quand ce ût été, dans la boutique du père Bricard, que cet ange d'une montre ancienne pour un affreux onomètre moderne! Mais, à ce moment, j'étais t désir et passion et je ne voyais en Marceline une délicieuse fleur de jeunesse et de volupté! anmoins, comment se résoudre à admetttre que rceline fût bien vraiment et irrémédiablement ce elle se montrait à présent! Fallait-il renoncer au ir de l'associer à la vie de mon esprit, l'abandon- ainsi au pire d'elle-même? Cette pensée me mor- ait cruellement et je me creusais la cervelle pour

trouver un moyen de conjurer en elle ce que j'a
pelais, en soupirant, le « démon de la médiocrité!

Un jour qu'après une aigre discussion avec Ma
celine sur notre sujet habituel je m'étais retiré da
la pièce qui me servait de bureau et de bibliothèqu
mes regards tombèrent sur le petit volume intitul
Histoire des Masques de la Comédie italienne, q
j'avais pris chez mon oncle Antoine, le jour de l'a
cident et que j'avais conservé en souvenir de lu
Soudain une idée me traversa l'esprit, et je pouss
un cri de joie. Je l'avais enfin trouvé ce « moyen
le moyen certain, le moyen irrésistible! J'emm
nerais Marceline en Italie! L'Italie n'est-ce pas
terre merveilleuse de la rêverie? Là, Marceli
vivrait au milieu d'influences favorables, qui di
soudraient en elle ce qu'il y avait de médiocre et
desséché. Elle ne résisterait pas à la poésie épa
sous le beau ciel d'Italie. Rome, Florence, Napl
et la divine Venise auraient raison de son terre
terre, et après cette expérience à laquelle j'aur
dû songer plus tôt, je ramènerais à la Trouble
une Marceline régénérée, convertie, une Marceli
exorcisée de ses préjugées de bourgeoise et ens-
celée par le magique prestige de l'art, du songe
de la beauté!



l'avais compté, comme je viens de le dire, que voyage d'Italie produirait en Marceline le changnent que j'espérais, mais, hélas! je dus bientôt onnaître que je m'étais cruellement trompé. Dès premiers jours de ce déplacement malenconıx la différence entre nos natures respectives se nifesta plus vivement encore que dans la vie otidienne.

Tout d'abord je m'aperçus que mon plaisir à voir villes et les lieux célèbres dans l'art et dans l'hise ne trouvait pas d'échos en Marceline. Ni la uté des paysages, ni la grandeur des monunts, ni les merveilles de toutes sortes dont la ı me remplissait d'admiration ne l'émouvaient ıcune façon. Elle ne ressentait à ces spectacles grément, ni exaltation. Elle se promenait dans rues de Rome, de Florence et de Naples, du ne pas mesuré et précis dont elle foulait le trot- de notre petite ville provinciale. Elle ne comnait ni ma curiosité, ni mon enthousiasme et ssait les épaules, quand je tentais de les lui faire tager. Je lui en apparaissais de plus en plus un sonnage extravagant et, disons le mot, une espèce

de fou ridicule. A mes admirations Marceline oppo sait tantôt l'ironie, tantôt la simple mauvaise hu- meur. Décidément, mon expérience échouait piteu- sement. Marceline était irréductible. Le sortilèg que j'avais tenté de lui appliquer n'opérait pas; au contraire, il mettait à découvert certains ressort de son caractère qui ne me montraient que mieu: à quelle distance nous nous trouvions l'un de l'au tre et le peu de chances qui nous restaient de ren contrer jamais un point d'entente où nous pussion nous appuyer.

Parmi les choses qui, durant ce voyage, exaspé raient le plus Marceline, la plus continuelle était l dépense qu'on y faisait. Elle ne comprenait pa que l'on donnât de l'argent pour être transporté e des lieux où l'on n'a que faire, où l'on ne conna personne et qui sont dénués de tout intérêt. Ell ne cessait de comparer ce que l'on payait à ce qu l'on obtenait en échange, et ces comparaisons l suggéraient d'amères remarques. Jamais le cor fort des hôtels n'était en juste rapport avec note à solder. Il y avait là un désaccord qu'elle cessait de constater aigrement et de me reproch comme si j'en eusse été responsable. Certaines d penses l'irritaient plus particulièrement : l'ach

ue je faisais de photographies et les taxes prélevées sur les visiteurs des musées. Elle blâmait es modestes acquisitions de cartes postales et irritait que je m'encombrasse de ces cartons, ayant à qui les envoyer. Toutes ces récriminaons avaient, d'ailleurs, un autre désagrément que ur puérilité, elles me révélaient chez Marceline 1 amour de l'argent et une avarice que je n'eusse as soupçonnés, et j'en venais à me demander trisment si, en m'épousant, Marceline n'avait pas ulement voulu se procurer une existence plus sée et plus large que celle qu'elle menait chez s vieilles parentes, les demoiselles de Pierreune. Avantage social qu'elle avait trouvé juste payer de l'offrande matrimoniale de son corps iarmant.

Ces réflexions m'eussent, certes, été plus pénibles je les avais faites en d'autres circonstances, mais les se perdaient quelque peu dans l'enchantement 1 je vivais. A me mouvoir dans cette atmosphère la fois brillante et subtile, on pense à quel point on esprit jouissait de la merveilleuse élasticité ie donne, aux imaginations les plus pesantes, l'air Italie ! Aussi m'abandonnais-je à ces délices, algré les soucis qui me harcelaient. Marceline

refusait avec obstination de s'associer à mon plaisir, était-il juste que j'y renonçasse à cause d'elle? Ne valait-il pas mieux rapporter de ce voyage les beaux souvenirs dont je me nourrirais au retour? Marceline me considérait définitivement comme un songe-creux, que mes songes fussent au moins des songes, pleins d'images consolantes, amusantes et pittoresques, tant pis pour Marceline et sa grincherie ! Ne lui avais-je pas fourni l'occasion de sortir du cercle étroit de ses mesquines préoccupations? Libre à elle de ne pas profiter de l'occasion !

Cependant je voulais lui laisser une dernière chance et j'avais réservé, comme dernière étape à notre itinéraire, un assez long séjour à Venise. Peut-être Marceline ne résisterait-elle pas complètement au charme de la ville incomparable ? Peut-être y ressentirait-elle un peu de cette émotion que j'éprouvais en songeant au moment où j'apercevrais, au-dessus de la lagune, les dômes et les campaniles de la cité marine ? Je ne lui demandais pas beaucoup à ma pauvre Marceline, car j'avais renoncé à en faire jamais une compagne de mes rêves et à l'entraîner dans les régions vers lesquelles je me sentais de plus en plus attiré et où je désespérais de la faire pénétrer ; ma seule ambi-

tion était de fléchir en elle l'hostilité quelle leur témoignait en ma personne. Peut-être que Venise l'inclinerait à quelque indulgence pour mes chimériques et inoffensives rêveries et qu'elle ne resterait pas tout à fait insensible au miraculeux prestige dont la merveilleuse réalité la rapprocherait peut-être un instant du monde imaginaire où se plaisaient les jeux de mon esprit. Cette dernière expérience, j'étais bien résolu à la tenter et Marceline consentit, d'assez mauvaise grâce d'ailleurs, à pousser notre voyage jusqu'à Venise.

Nous y arrivâmes par un admirable clair de lune, mais je ne veux pas vous raconter en détail cette dernière déception. Je ne veux pas gâter les beaux souvenirs que j'ai gardés de cette quinzaine vénitienne. Néanmoins je suis bien obligé de reconnaître que Marceline s'y montra plus Marceline que jamais. Rien de ce qui me ravissait ne trouva grâce à ses yeux. La structure même de Venise lui paraissait une véritable stupidité. Qu'était-ce que cette ville absurde qui s'était venue planter juste au milieu des eaux, cette ville sans voitures, sans tramways, pleine de cloches et de pigeons, véritable défi au bon sens et au progrès ? Tout cela n'avait pas le sens commun. Et les gondoles,

qu'y avait-il de plus ridicule que leur rameur penché en équilibre sur la poupe en une perpétuelle acrobatie? Sur tout ce que nous voyions Marceline était impitoyable. Quand nous parcourions les canaux, son visage exprimait un véritable dégoût et sa bouche se fronçait d'une moue désapprobatrice. Et pourtant, elle était charmante, Marceline, et j'éprouvais un regret mélancolique que tout m'éloignât d'elle ainsi. Au lieu de nous rapprocher, ce malencontreux voyage d'Italie nous séparait irrémédiablement.

Ce fut donc dans une divergence croissante que s'acheva notre séjour, et l'achat du petit théâtre de marionnettes de M. Barlotti en marqua le point le plus aigu, car, lorsque nous eûmes quitté le palais Pastinati et que nous fûmes rentrés à l'hôtel, Marceline éclata en reproches violents contre ma « folie » et, sur son charmant visage convulsé, je vis apparaître pour la première fois, non plus cette expression de dédain que j'y lisais trop souvent, mais une véritable colère et presque, le dirai-je, un éclair de haine.

L'impression que me laissa cette querelle ne contribua pas peu à rendre notre retour assez mélancolique. Cependant, à mesure que nous appro-

chions de la Troublerie, Marceline parut se rasséréner. Elle semblait avoir trouvé le calme de quelqu'un qui a « pris son parti » et qui s'est « fait une raison ». A diverses reprises, elle fut même presque aimable avec moi. J'en conclus que les fatigues du voyage, ses petits désagréments inévitables avaient peut-être bien été pour beaucoup dans la mauvaise humeur et la nervosité exaspérée de Marceline, mais, malgré cette excuse, il n'en demeurait pas moins que la tentative que je venais de faire avait échoué.

Je le constatai plus à loisir encore quand nous fûmes réinstallés à la Troublerie. J'avais tout le temps de réfléchir, car je voyais peu Marceline. Elle avait été prise, en revenant chez nous, d'une véritable crise de nettoyage. Du matin au soir, elle lavait, époussetait, frottait. Le plumeau et le balai me poursuivaient de pièce en pièce, mais je me prêtais de bonne grâce à cette manie. Puisque Marceline s'était trouvée une occupation digne de son « bon sens » et de ce « sens pratique » qu'elle prisait avant tout et qu'elle opposait à mes « balivernes » et à mes « bourdes », il était juste qu'elle s'y livrât en toute liberté. Chacun n'a-t-il pas en ce monde le choix de son divertissement et le droit

de s'employer soi-même à sa guise? Pour moi, je vivais réfugié en mes chères rêveries ; je regardais les photographies rapportées d'Italie, et, je puis bien le dire, j'attendais avec impatience l'arrivée de mes chères marionnettes. Je me réjouissais de revoir bientôt Arlequin, Pantalon, Brighella, Tartaglia, Scaramouche et le bon Centaure pie et barbu... Quels charmants compagnons ils me seraient dans ma solitude! Comme nous pourrions bien parler ensemble de notre chère Italie ! Je me réjouissais en pensée de ces colloques et j'appelais de tous mes vœux la venue de ces futurs confidents de mes chimères et de mes songes.

Cependant, quand leur arrivée fut signalée, je ne laissai pas de concevoir quelque inquiétude. Qu'allait dire Marceline ? Depuis notre retour d'Italie, elle s'était abstenue de toute allusion à cet achat qu'elle avait si vivement réprouvé. Sans doute préférait-elle ne pas toucher à ce sujet brûlant, car, lorsque le voiturier apporta les caisses qui contenaient les personnages et les décors du petit théâtre, elle ne fit aucune observation. Elle se borna à me demander d'un air narquois où je comptais loger tout ce beau monde. Je manifestai l'intention d'installer mes nouveaux amis

dans une petite pièce qui attenait à mon bureau et qui servait de débarras. On n'y entrait presque jamais. Ainsi ils ne gêneraient personne. Marceline n'objecta rien à ce projet et se contenta de pincer les lèvres, puis, pirouettant sur ses talons, elle me laissa seul. Elle était habillée pour sortir et allait partir pour la ville. Je remarquai qu'elle s'y rendait assez souvent depuis que nous étions rentrés à la Troublerie, mais je me gardais bien de l'interroger sur les motifs de ces allées et venues. Décidément nos vies se séparaient de plus en plus. Nous reprenions chacun peu à peu notre liberté.



Quelque détaché que je fusse des agissements de Marceline et retiré dans mes songeries habituelles, je ne pouvais pas cependant ne point m'apercevoir qu'il se passait en ma femme quelque chose d'insolite. De jour en jour son caractère prenait plus de décision et de fermeté, pour ne pas dire davantage. Certes, je n'avais jamais été très jaloux de mes prérogatives de maître de maison, mais il était évident que Marceline en arrivait à me traiter comme une quantité négligeable. Sous divers prétextes, elle avait mis la main sur l'administra-

tion domestique. Plusieurs baux de nos fermes ayant eu à être renouvelés, Marceline s'était occupée de cette question et l'avait résolue sans me consulter en rien. Peu à peu elle s'affranchissait de toute sujétion envers moi. Elle assumait la direction générale de mes affaires et m'excluait de toute participation à leur règlement. Elle semblait me considérer comme incapable d'y pourvoir et ne me tenir pour bon à rien de plus qu'à ressasser des fariboles et à m'amuser avec des pantins. Elle avait tiré de l'achat du petit théâtre de marionnettes des conclusions qui n'étaient pas à mon avantage.

Je m'en aperçus bien, un jour qu'étant allé voir M. Lefougeret, il m'en parla d'un air embarrassé et vaguement réprobateur. Je devinai que Marceline avait passé par là et elle n'avait pas dû s'y tenir. Elle avait dû raconter la chose à ses tantes, et, colportée par elle, cette histoire avait dû devenir la fable de la ville. J'avoue que je ne m'inquiétais guère de ces clabauderies. Les bonnes langues pouvaient aller leur train sans que j'en voulusse le moins du monde à mes chers pantins du parti que l'on tirait d'eux contre moi. Ils n'avaient, d'ailleurs, été pour moi que la fantaisie d'un moment. Quand je les eus sortis de leurs caisses et replacés

sur leur théâtre, je cessai bientôt de m'intéresser à eux. Rarement j'ouvrais la porte de la pièce où je leur avais donné asile, ou, si j'y entrais par hasard, je leur jetais un coup d'œil distrait, malgré les mines qu'ils me faisaient du bout de leurs fils et malgré les gros yeux dont me fixait le Centaure barbu. Ma rêverie n'avait pas besoin d'expédients et d'interlocuteurs et se suffisait à elle-même. Quelquefois cependant une pensée importune m'en distrayait. Je comprenais mal où Marceline voulait en venir en cherchant à me ridiculiser. Aussi quelques personnes de la ville étant venues rendre visite à Marceline et m'ayant demandé, d'un air goguenard, de leur montrer mon « fameux petit théâtre », je les avais reçues assez fraîchement, ce dont Marceline n'avait paru nullement mécontente, comme si ma mauvaise humeur, manifestée devant témoins, lui eût été plutôt agréable. Car Marceline, qui, jusque-là, avait vécu assez retirée à la Troublerie, s'était mise à y attirer du monde. Elle avait même pris un jour de réception. Comme ces visites m'ennuyaient, je m'abstenais généralement de paraître au salon. Néanmoins, y étant venu une fois, fus-je assez étonné d'y trouver Marceline en tête-à-tête avec le docteur Thibaut.

Ce docteur Thibaut jouissait d'une assez mauvaise réputation dans le pays. Il y dirigeait, aux environs de la ville, une espèce de maison de santé dont on ne disait pas grand bien et sur laquelle couraient même certaines histoires qui la rendaient peu recommandable. J'avais su par M. Lefougeret qu'on parlait à mots couverts de malades retenus en traitement plus longtemps qu'à leur gré par le docteur Thibaut, qui se prêtait ainsi à certaines convenances peu avouables des familles. On mettait également sur son compte des accouchements clandestins, des substitutions d'enfants et d'autres manigances plus ou moins suspectes. D'ailleurs ce docteur Thibaut avait une mine qui ne présageait rien de bon. Très grand, très maigre, avec de longs cheveux plats qui lui couvraient les oreilles et que la teinture rendait d'un noir imperturbable, il avait un air à la fois funèbre, brutal et sournois qui ne prévenait pas en sa faveur. Un lorgnon d'écaille à verres teintés de jaune protégeait ses yeux qui semblaient chargés d'une bile transparente. Avec cela, en même temps obséquieux et cauteleux. Que venait faire chez Marceline ce personnage équivoque, qui, dès mon entrée au salon, se mit à m'examiner avec une attention déplacée et à me poser des questions

saugrenues, tout en échangeant à la dérobée, avec
Marceline, des regards d'intelligence.

Ces simagrées m'agacèrent un peu et je fus sur
e point, quand le docteur Thibaut eut pris congé,
'en faire la remarque à Marceline, mais je m'ab-
tins pour cette fois, résolu d'attendre une autre
ccasion. Je remis donc mes observations au cas
ù le docteur Thibaut renouvellerait sa visite. Il
e reparut pas la semaine suivante, et il ne fut pas
uestion du personnage entre Marceline et moi,
nais je m'aperçus bientôt d'un nouveau change-
nent dans l'attitude de Marceline à mon égard.
'ai dit qu'à la période d'aigres récriminations qui
vait marqué le temps de notre voyage d'Italie en
vait succédé une autre où Marceline semblait avoir
ris le parti de m'envelopper d'une méprisante
ndifférence. Elle paraissait ignorer mon existence
 donner toute son attention aux affaires ména-
ères et domestiques. Et voilà que, maintenant, elle
doptait une autre méthode. A présent elle affectait
nvers moi un air de muette et profonde commi-
ération. A tout ce que je disais ou faisais, elle
vait les yeux au ciel avec une expression de pitié
xaspérante. Elle m'entourait de la plus agaçante
 de la plus inutile sollicitude. Si je quittais mon

fauteuil, elle faisait mine de s'élancer vers mo pour me soutenir, comme si elle eût craint que je n tombasse. A table, elle surveillait chacune de me bouchées, toujours prête à me porter secours si j m'étranglais. Elle guettait tous mes mouvements comme si le plus naturel d'entre eux risquai de produire quelque catastrophe. Si je voulai sortir, elle me considérait avec une inquiétud qu'elle ne pouvait dissimuler ; si je tardais à ren trer, je la trouvais sur le seuil de la maison, et m venue semblait lui enlever un souci secret. Enfin elle avait pour moi les muettes attentions que l'o a pour un malade à qui l'on ne veut point révéle sa maladie. Plusieurs fois elle se releva, la nuit pour épier mon sommeil. Elle exerçait sur moi un surveillance détournée dont je ne parvenais pas découvrir la raison. Que signifiaient ces façons Je me le demandais en vain, mais ce qui est cer tain, c'est qu'elles m'agaçaient considérablement que j'en étais excédé, mais je n'étais pas au bou des menées de Marceline et j'en devais voir de bie autres échantillons.

Un beau jour, je vis débarquer à la Troubler un grand gaillard à mine patibulaire qui eut av Marceline une longue conférence. D'où pouva

ien venir cet escogriffe, et à quoi rimait ce con-
iliabule interminable? J'en eus l'explication quand,
l'heure du dîner, je trouvai l'escogriffe debout
lerrière ma chaise et passant les assiettes, et lors-
ue, le lendemain, je le retrouvai dans le corri-
lor, un balai à la main. C'était un domestique
u'avait gagé Marceline. Bientôt je m'aperçus que ce
rétendu serviteur avait des allures singulières. Je
emblais l'intéresser vivement et il m'observait
vec une étrange insistance. Je le rencontrais à
haque pas. Il était continuellement sur mon che-
iin, occupé à de feintes besognes, tandis que
vraie me paraissait bien celle de m'espionner.
remarquai entre Marceline et ce drôle les mêmes
gnes d'intelligence que j'avais déjà observés entre
le et le docteur Thibaut. J'acquis ainsi la convic-
on qu'Hilaire (c'était le nom du sire) était, sous
masque d'un domestique, une sorte d'infirmier
ie Marceline avait ainsi placé auprès de moi, en
évision de je ne savais quelle éventualité.

Cette découverte, je dois le dire, m'impressionna
sez désagréablement. Cet homme avait une mine
i ne me revenait pas. Son visage que j'ai qua-
ié justement de patibulaire était secondé par
ie musculature herculéenne. Au bout de ses bras

pendaient des poings énormes, et son corps pesan
et souple reposait sur d'immenses pieds chaussé
de brodequins à semelles de liège. Il ne faisai
aucun bruit en marchant. Lui aussi, comme Mar
celine, semblait me considérer avec une certain
compassion, bien rare chez les serviteurs et qui
parfois, me faisait réfléchir. Étais-je donc malade
mon insu? Marceline avait-elle discerné en mo
l'indice de quelque grave affection? J'avais beau m
tâter, je ne trouvais en moi rien d'anormal, mais
néanmoins, j'étais intrigué par la vigilance dont j
me sentais entouré.

Cette idée de maladie s'implanta peu à peu dar
mon cerveau, d'abord avec intermittence, ensuit
avec assez de fréquence pour devenir une véritab
préoccupation. Je m'arrêtais, en passant devant le
glaces, pour y inspecter mon aspect. Je me tira
la langue, je me tâtais le pouls vingt fois par jou
Je m'écoutais respirer. Je surveillais mes moindre
impressions de bien-être ou de malaise. Marcelir
considérait du coin de l'œil les manèges auxque
je me livrais, et Hilaire les observait égalemen
Chaque matin, à mon réveil, il me demandait
mes nouvelles d'un ton singulier comme s'il se fr
attendu à ce que je lui révélasse quelque soudai

lésordre de ma santé. Tout cela finit par me causer ıne sourde angoisse, dont je me résolus d'avoir le :œur net, et, un beau jour, je me rendis à la ville ›our y consulter le docteur Bonin.

Le docteur Bonin était un vieux médecin qui ıvait soigné mes parents, et réputé pour la justesse le son diagnostic, un médecin à la vieille mode, ›lein de prudence et de bon sens. J'allai donc le rouver, et, sans lui expliquer le détail de ma si- uation, je le priai de m'examiner à fond. Le doc- eur Bonin le fit avec une scrupuleuse attention.)uand il eut achevé son examen, le docteur Bonin ne dit : « Ma foi, mon cher enfant, je ne dé- ouvre rien en vous d'inquiétant. Vos organes ont en bon état et aucun ne donne d'indication éfavorable. Tout ce que je constate en vous, c'est n peu de déséquilibre nerveux. Vous menez une ie trop solitaire auprès d'une trop charmante fem- ıe. Vous auriez besoin d'un peu de grand air et d'al- tude. Oh ! je ne vous conseille pas d'aller vous en- ermer dans une maison de santé, je ne suis pas artisan de ces endroits-là, et ne suis pas de l'école e notre fameux docteur Thibaut qui isole si bien es malades que, les trois quarts du temps, on ne s revoit plus. Non, ce que je vous conseille, ce

n'est pas une cure, c'est un voyage d'agrément. Vous allez partir pour la Suisse, vous installer dans un bon hôtel, manger, dormir, vous promener, cueillir les fleurs de la montagne, boire l'eau du torrent, respirer à pleins poumons et ne penser à rien. Et tenez j'ai justement fait la même ordonnance à votre ami Lefougeret. Il faut qu'il sorte un peu de ses livres et de son règlement. Il n'est que temps. Pourquoi ne vous arrangeriez-vous pas pour passer ensemble votre mois en Suisse ? Vous en reviendrez d'autant mieux guéri que vous n'êtes pas malade et vous retrouverez avec encore plus de plaisir, après cette absence, votre charmante femme. Ah ! mon gaillard, il faut être sage, même dans le mariage. » Sur ces mots, l'excellent docteur Bonin me congédia avec une claque amicale sur l'épaule et je me dirigeai vers la maison de M. Lefougeret. Quand j'en sortis, notre voyage était décidé, et quelques jours après, ayant bouclé mes valises et dit adieu à Marceline, qui n'avait manifesté aucune intention de me suivre en ce déplacement hygiénique, je partais pour la Suisse en compagnie de M. Lefougeret.

*

L'excellent docteur Bonin avait grandement raison ; de M. Lefougeret et de moi, le vrai malade était le pauvre Lefougeret. Dès notre arrivée au grand hôtel du Mont-Haut, je m'aperçus qu'il était dans un état d'hypocondrie dont je craignais bien que rien ne le pût guérir. La cause de son mal résidait dans cette maudite histoire de décoration. Chaque année, en janvier et en juillet, il redoublait. A ne pas lire son nom sur les listes, le malheureux éprouvait une véritable crise de désespoir. Il perdait le boire, le manger et le dormir et sortait de là verdâtre et décharné. A la dernière promotion, sa déception avait été d'autant plus grande et son amertume plus profonde que, malgré des promesses formelles, la croix était allée se suspendre à la poitrine obscure du docteur Thibaut. Il voyait dans ce déni de justice une véritable persécution. Pourquoi s'obstinait-on, en haut lieu, à lui refuser une distinction à laquelle ceux qui en étaient l'objet n'avaient pas plus de droits que lui ? De ce traitement, M. Lefougeret en souffrait dans sa vanité et dans son honneur. Il en pesait sur lui, à ses

propres yeux, une sorte de déconsidération. Soit durant nos repas, soit pendant nos promenades, M. Lefougeret ne cessait de m'entretenir de ses déboires.

Je les écoutais, je l'avoue, d'une oreille quelque peu distraite. L'air vif que l'on respirait au Mont-Haut m'avait donné ce que l'on appelle un « coup de fouet ». L'hôtel était confortable, fréquenté surtout par des Anglais et des Italiens et on y jouissait d'une liberté absolue. J'y avais emmené avec moi mes chimères habituelles et rien ne me distrayait de leur compagnie. A l'air des montagnes, elles ouvraient leurs ailes vigoureuses et diaprées et m'emportaient dans leur vol bienfaisant. De nouveau j'étais heureux, soulagé de n'avoir plus devant les yeux la mine désapprobatrice de Marceline ou ses regards de fausse compassion. J'en éprouvais un repos délicieux que les lettres de Marceline ne troublaient guère. Elles étaient rares. Marceline s'y disait « accablée de tintouin ».

Quelles pouvaient bien être ces occupations si absorbantes auxquelles ma femme faisait ainsi allusion ? J'avoue que je m'en souciais assez peu, fort occupé moi-même à des pensées où elle n'entrait guère. A quoi diable avais-je songé en essayant un moment d'associer Marceline à mes fantasma-

gories ? Quelle folie saugrenue m'avait alors passé par l'esprit ? Nous étions si peu, Marceline et moi, des êtres de la même espèce ! Ne valait-il pas mieux que je me fusse aperçu de cette dissemblance irrémédiable ? Désormais, je ne tenterais plus ce que j'avais eu le tort d'essayer. D'ailleurs, quelle imprudence n'avais-je pas commise en agissant ainsi ? Pourquoi vouloir mêler Marceline à mes plus intimes pensées et aux jeux les plus secrets de ma cervelle ? Pourquoi avoir voulu mettre en ses mains les clés de mon imagination ? N'était-ce pas un domaine où personne ne devait pénétrer et qui devait demeurer interdit à tous ? Pourquoi y avoir invité Marceline ? Elle n'en avait compris ni l'ordonnance bizarre, ni les perspectives vaporeuses. Les fantaisies de mon esprit dont le sens lui échappait lui avaient causé une sorte d'irritation d'autant plus vive. Cette vie imaginative à laquelle elle ne participait point l'avait agacée jusqu'à l'exaspération. C'était là la raison de la sorte de divorce qui s'était opéré entre nous. Evidemment, je regrettais qu'il en fût ainsi ; j'avais passionnément aimé Marceline et j'avais souffert de la voir s'éloigner de moi avec un dédain qu'elle ne m'avait pas dissimulé. Mais, pour l'instant, j'avais mis mes regrets

de côté. J'étais délivré de cette espèce de commisération inexplicable que me témoignait si ostensiblement Marceline ; j'étais affranchi de l'espionnage de l'odieux Hilaire. C'était l'essentiel et je jouissais délicieusement de ma liberté helvétique.

Je songeais vaguement à ces choses en parcourant les belles routes de la montagne. A cet exercice je reprenais une mine excellente à laquelle, au retour, Marceline n'aurait plus de prétexte à compatir. Qu'eût-elle dit, par contre, du pauvre M. Lefougeret ? Il ne suivait guère mon exemple. Il demeurait jaune et bilieux. Son hypocondrie ne se dissipait pas et je voyais que je le ramènerais au brave docteur Bonin à peu près dans le même état qu'à son départ. Car l'époque de notre retour approchait ; il y avait déjà plus d'un mois et demi que nous étions au Mont-Haut et il fallait que M. Lefougeret vînt reprendre la fonction qui avait fait le malheur de sa vie. Et dire qu'il avait intrigué comme un beau diable pour quitter la Troublerie et se faire nommer à ce poste de bibliothécaire ! Ah ! folie misérable des ambitions humaines ! Cependant, il fallait partir. J'envisageais cette éventualité sans trop de déplaisir. J'aurais bien à subir au retour les regards de pitié de Marceline, à

moins qu'elle n'eût remplacé ce manège par quelque nouvelle lubie. Mais, en tous cas, je rapportais de Suisse la certitude que je n'étais nullement malade comme avait essayé Marceline de me le persuader par ses manigances dont je ne parvenais toujours pas à deviner le but.

J'ajoute que la perspective de revoir la Troublerie me causait également un certain plaisir. J'aimais ma vieille maison avec son vieux jardin, moitié jardin d'agrément, moitié jardin de commodité, avec ses charmilles, ses plates-bandes, ses espaliers, ses buis, ses arbres fruitiers en pyramides. J'aimais ma maison et ses vieux meubles d'autrefois, telle que l'avaient arrangée mes parents et comme je l'avais disposée moi-même; je l'aimais pour les menus bibelots que j'y avais réunis, pour tous les rêves que j'y avais rêvés, et tout cela, j'allais le revoir bientôt; j'allais revoir ma chambre et sa tenture d'ancienne toile de Jouy, mon bureau avec ses grandes bibliothèques grillagées et, à côté, je reverrais, si la fantaisie m'en prenait, mon gentil théâtre de marionnettes, où m'attendait, entre Arlequin et Brighella, le bon Centaure barbu. J'allais revoir aussi Marceline...

Cette idée, je l'avoue, fut celle qui se présenta à

mon esprit la dernière. En m'y arrêtant je m'aperçus qu'elle ne m'était pas désagréable. Je n'en voulais pas autrement à Marceline de ses diverses conduites à mon égard. Durant ces deux mois d'absence, elle m'était devenue à peu près indifférente et je comptais bien persévérer dans ce sentiment. Une seule chose m'ennuyait : retrouver à la Troublerie cet Hilaire dont ma femme m'avait affublé et qui me déplaisait souverainement. Et tout en refaisant mes valises, je revoyais la mine patibulaire du gaillard, ses énormes poings et ses immenses pieds munis de chaussures à semelles de liège qui lui donnaient une marche étouffée et silencieuse de cambrioleur. Ajoutez à cela que ce peu rassurant personnage sentait à plein nez la sueur et l'acide phénique et vous comprendrez pourquoi je me promettais bien de chercher une occasion de le flanquer à la porte.



Après avoir ramené chez lui le pauvre M. Lefougeret et lui avoir donné maints bons conseils, entre autres de prendre son parti, une bonne fois, des injustices ministérielles dont il était périodiquement

victime, je pris le chemin de la Troublerie. J'avais laissé mon bagage à la gare et je marchais d'un pas alerte dont j'avais acquis l'habitude dans mes promenades montagnardes. C'était la fin d'une belle journée; quelques nuages harmonieux se groupaient dans le ciel et je distinguais en eux des figures chimériques avec lesquelles je dialoguais mentalement. J'ai toujours aimé ces colloques avec les nuées et j'y ai toujours trouvé de grands plaisirs. Néanmoins je hâtai le pas, désireux d'arriver chez moi avant la nuit. J'avais marché assez longtemps déjà, repris par mes rêvasseries et j'aurais dû déjà apercevoir les arbres de l'avenue qui, de la grande route, conduisait à la Troublerie. Sans doute l'avais-je dépassée. Je m'arrêtai pour m'orienter et je poussai une exclamation de surprise. J'étais juste au point de la route où l'avenue se détache dans la direction de la Troublerie. L'avenue était bien là, mais les arbres manquaient. La double rangée de peupliers qui la bordaient naguère avait disparu sans laisser de traces. Quelle cause avait pu produire cette disparition soudaine, car deux mois auparavant les arbres existaient et j'avais passé sous leur ombrage en quittant la Troublerie? Tout à coup je me frappai le front. Quelque violent

cyclone avait dû causer ce désastre, à moins qu'il ne fût dû à quelque violent incendie. Mais comment Marceline ne m'en avait-elle averti dans aucune de ses lettres? Et puis certains arbres avaient dû être épargnés par le fléau. Pourquoi Marceline, sans me consulter, avait-elle fait abattre les survivants? C'étaient donc là ces « absorbantes occupations » auxquelles elle faisait allusion! Ah! elle avait fait là de la belle besogne! J'étais furieux.

Mais je ne devais pas en demeurer là de mes surprises. Quand je fus arrivé en courant au bout de l'avenue dénudée et que la Troublerie m'apparut, je restai cloué sur place. Je n'en pouvais croire mes yeux. Ma maison, ma chère maison que j'avais laissée deux mois auparavant si charmante en sa demi-vétusté, ma maison était méconnaissable. Les vieilles pierres moussues, d'une si douce couleur grise, avaient été enduites d'un hideux badigeon jaunâtre sur lequel se détachaient d'affreuses persiennes marron. Sur le toit, deux girouettes monstrueuses, en fer découpé, offraient à la vue un zouave fumant sa pipe et une cantinière portant en bandoulière sur la hanche son tonnelet d'eau-de-vie. De plus, la porte d'entrée était surmontée d'une marquise en zinc festonné et flanquée de

deux chiens en faïence brune. Quant à la vigne vierge qui enguirlandait la fenêtre de ma chambre, elle avait été arrachée.

A ce spectacle, une colère douloureuse me gagna et une crainte nouvelle me perça le cœur. Qu'avait bien pu faire Marceline de l'intérieur de la maison? A peine y eus-je pénétré, je compris que les ravages n'y étaient pas moindres. Du vestibule ripoliné en vert d'eau avec des rechampis rouges, je me précipitai dans le salon. Les beaux vieux meubles qui l'ornaient ne s'y trouvaient plus. A leur place s'étalait un prodigieux mobilier de modern style munichois que je ne vous décrirai pas. Dans mon bureau, à mes belles bibliothèques anciennes, avaient succédé de prétentieuses vitrines. La petite pièce à côté était vide. Le théâtre des marionnettes en avait été enlevé. La Troublerie, ma chère Troublerie était maintenant un lieu dépouillé, déshonoré où toute rêverie serait désormais impossible. Ah ! je comprenais maintenant le sourire narquois dont le père Bricard m'avait salué, quand j'avais passé devant sa boutique. Marceline avait dû lui vendre toutes mes belles vieilles choses pour les remplacer par ces abominations. Mais pourquoi avait-elle fait cela ? Quelle méchanceté lui avait poussé au cœur,

quelle folie lui avait passé par la cervelle? Et devant ce vandalisme stupide ou pervers, devant ma maison défigurée, dévastée de tous ses chers souvenirs, je me mis à pleurer comme un enfant.

Mais ces larmes, au lieu de l'éteindre, rallumèrent ma colère, et soudain, saisissant une forte canne ferrée que j'avais rapportée de Suisse, je me mis à frapper autour de moi comme un furieux. A mes coups, la camelotte de Marceline volait en éclats. Lorsque j'eus tout brisé dans mon bureau je me précipitai vers le salon. Ma fureur augmentait à mesure que je l'assouvissais. Sur ces objets hideux je vengeais mes chères vieilleries disparues. Je ne me lassais pas de frapper ; j'aurais ainsi frappé indéfiniment, pris d'une sorte de frénésie farouche. J'achevais d'éventrer un fauteuil, quand Marceline parut.

Elle venait du jardin, d'où elle me guettait, probablement attirée par le fracas, et portait un panier plein d'escargots. A la vue des débris de toutes sortes qui m'entouraient, une expression de joie triomphante se peignit sur son visage. D'un bond, je m'étais élancé sur elle et je l'avais saisie au poignet. Elle lâcha le panier d'escargots qui s'écrasa à terre avec un bruit de coquilles brisées, mais,

au même moment, une lourde main s'abattit sur na nuque. Je poussai un cri de douleur et de rage. Le visage patibulaire d'Hilaire était penché sur le nien. Le misérable me maintenait avec une force rrésistible, tout en me ligotant solidement au noyen d'une longue corde. En vain me débattais-e avec fureur, les muscles du gaillard étaient plus vigoureux que les miens. En un instant, il me lia, ne bâillonna et me déposa sur le parquet, ficelé comme un saucisson, devant Marceline qui me considérait à travers son face à main, tandis qu'Hilaire ui disait :

— Voilà qui est fait, madame Marceline. La crise est caractérisée. Il n'y a plus maintenant qu'à prévenir le docteur Thibaut.

A ces mots, je compris et mon bâillon étouffa non cri de rage. Soudain je voyais clair dans les ortueux et implacables manèges de Marceline, je comprenais le sinistre dessein qui s'était formé dans son esprit ; je comprenais le piège dans lequel j'étais tombé. La présence de l'infâme Hilaire ne devenait maintenant explicable de même que celle de l'infâme docteur Thibaut. C'étaient eux qui avaient aidé Marceline à réaliser son perfide projet. En m'exaspérant par son dédain, sa fausse

sollicitude, par l'outrage qu'elle avait fait subir à ma chère maison, en provoquant la crise de colère à laquelle je m'étais laissé aller, Marceline voulait me faire passer pour fou. Ah ! tout avait été bien combiné et n'avais-je pas fourni moi-même les preuves de ma folie ? Les débris du mobilier brisé qui m'entouraient en témoignaient. Je m'étais conduit en énergumène et sans doute j'avais dépassé les exigences de mes bourreaux. Grâce à la connivence du docteur Thibaut, j'allais être privé de ma liberté, enfermé dans une cellule, réduit à une condition à jamais misérable. Et ce complot était l'œuvre diabolique de Marceline. Non seulement elle n'avait jamais rien compris au rêveur qui l'avait aimé, non seulement elle avait refusé de s'associer à mes songes ; non seulement, elle avait été une épouse indifférente et dédaigneuse, mais elle était devenue une ennemie. Comment ne m'en étais-je pas aperçu ? Cette animosité ne devait-elle pas fatalement se produire ? Ne représentions-nous pas deux principes opposés et inconciliables. Elle, le bon sens, le terre à terre, la sagesse ; moi la chimère, la billevesée, la folie. Une fois de plus, le rêve était vaincu par la réalité : l'amour avait été impuissant à désarmer ces vieux

rivaux. Ah ! Marceline, Marceline, me serais-je écrié si mon bâillon n'avait pas été si serré, Marceline ! Mes yeux se remplirent de larmes et je sentis que je m'évanouissais.



Lorsque je me réveillai de mon évanouissement, j'étais environné d'une profonde obscurité. Ma tête était douloureuse et mes poignets me faisaient mal. Mes liens avaient été un peu desserrés mais me retenaient encore assez étroitement. J'étais étendu sur un matelas, et, au moindre mouvement, je sentais l'entrave de la corde qui me ligotait. Dans l'état de faiblesse extrême où je me trouvais, je ne pouvais songer à rompre mes liens. Toutes les précautions avaient été prises pour s'assurer de ma personne, cependant on m'avait débarrassé de mon bâillon. J'eus l'idée d'appeler au secours, mais à quoi eût servi cet appel. L'infâme Hilaire devait faire bonne garde autour de moi. Chercher à m'enfuir, je n'en avais ni la force ni les moyens. Parlementer avec Marceline. Peine perdue d'avance. On ne dresse pas un pareil traquenard sans un plan bien arrêté. Il ne me restait donc pas

d'autre ressource que d'attendre, sur mon grabat de prisonnier, la venue du docteur Thibaut. J'étais bien résolu à défendre ma liberté et à ne pas me laisser enfermer sans résistance. On ne séquestre pas ainsi quelqu'un en France, impunément, en plein XIXe siècle. Au dernier moment, ce misérable Thibaut hésiterait devant la responsabilité d'un acte aussi arbitraire. Je lui en démontrerais les graves conséquences. Il ne savait de moi que ce que lui en avait dit Marceline et elle avait dû en parler selon ses vues. Mais, pour vaincre dans le combat que j'allais avoir à livrer, il me fallait retrouver des forces. Malheureusement, je sentais qu'il me serait impossible de dormir. La pensée de Marceline me tourmentait cruellement. La haine se glissait sournoisement dans mon cœur et je la ruminais en silence. Aucun bruit ne troublait l'épaisse obscurité qui m'entourait. La maison semblait endormie. Je restai ainsi assez longtemps, absorbé dans mes réflexions, quand il me sembla percevoir un chuchotement. Il venait du dehors et montait probablement du jardin. Soudain je reconnus la voix de Marceline sans pouvoir distinguer ses paroles, mais j'entendis distinctement la réponse que lui faisait l'affreux Hilaire :

— Comme cela, monsieur sera coffré demain matin...

Puis les voix se turent , les pas s'éloignèrent et tout redevint silencieux.

J'avais fermé les yeux et je demeurais immobile, toujours étendu sur le dos. Mon corps endolori évitait tout mouvement, ma pensée s'agitait. Si je ne parvenais pas à convaincre le docteur Thibaut, il faudrait avoir recours à l'évasion pour recouvrer ma liberté, car j'étais résolu à la reconquérir à tout prix... Evidemment je serais surveillé de très près, mais il n'est pas d'exemple qu'un prisonnier, bien déterminé à s'enfuir, ne soit parvenu à déjouer les précautions de ses geôliers. Cette constatation me donna quelque espérance, mais je lui eusse préféré de confondre Marceline et d'en finir tout de suite avec le sort que cette perfide m'avait préparé. En pensant au traquenard où elle m'avait pris ma colère renaissait en moi. Un brusque mouvement me rappela cruellement ma triste position. La corde qui me liait me faisait souffrir. Je rouvris les yeux. Une pâle lueur me fit tourner légèrement la tête.

La lune qui venait de se lever éclairait faiblement le lieu de ma détention et je me rendis compte de la partie de la maison où je me trouvais. C'était

au grenier que Marceline et Hilaire m'avaient transporté. Il était vaste et prenait jour par deux lucarnes qui suffisaient à laisser passer la vague clarté lunaire. L'obscurité dissipée, mes yeux s'habituaient peu à peu à distinguer certains objets, quand un rayon plus vif pénétra par la lucarne placée au-dessus de ma tête. Instinctivement, mon regard suivit ce rayon et je poussai une exclamation de surprise : dans un coin du galetas, se dressait mon théâtre de marionnettes !

A cette vue, une émotion soudaine me saisit. Je me rappelais mon voyage d'Italie, Venise et le palais Pastinati et M. Barlotti, l'antiquaire... Comme Marceline les avait tout de suite détestés, ces petits personnages de la Comédie ! Avec quel mépris elle les avait toisés à travers son face à main et quel regard indigné elle m'avait lancé quand j'avais conclu avec M. Barlotti le marché qui me rendait maître de leur troupe bariolée ! C'étaient eux dont l'achat avait déterminé en elle l'éloignement qu'elle éprouvait sourdement pour ma façon de vivre. Qui sait si les affreux projets formés contre moi et qui aboutissaient aujourd'hui ne dataient pas de notre visite au palais Pastinati ? Pauvres marionnettes, vous aviez partagé la haine que j'inspirais à Mar-

celine et je vous retrouvais reléguées comme moi
au fond de ce grenier ! Vous étiez tous là, mes
inoffensifs pantins, suspendus au bout de vos fils,
comme je vous voyais quand j'allais vous contem-
pler et vous imaginer des aventures ou vous con-
fier mes rêveries. Vous étiez tous là: Pantalon avec
votre pourpoint de drap rouge et votre grande
robe de drap noir, votre masque bistre et vos pan-
toufles jaunes ; Brighella avec votre veste blan-
che à passementeries vertes, votre masque mous-
tachu, votre escarcelle et votre poignard ; Tar-
taglia et vos grosses lunettes bleues ; et vous, tout
blanc et noir, Scaramouche; et toi, Pulcinello, au
feutre gris, et vous Rosaura et Giacometta, et vous,
Coralline, près de Lélio tout emplumé, tout tuyauté,
tout pailleté, tout galonné; et vous aussi, Mezzetin
et vous, Colombine et toi, Arlequin multicolore,
qui portes le masque, le serre-tête, la mentonnière
noire, qui arbores la queue de lièvre au chapeau et
brandis la batte, et les trois seigneurs vénitiens en
costumes de carnaval et le Centaure, le Centaure
pie et barbu. Oui, mais, hélas, que pouviez-vous
pour ma détresse, si petits, si lointains dans la
clarté de la lune qui, maintenant, emplissait tout
le grenier de sa douce lumière argentée?

J'en étais à ces amères réflexions et je me répé tais les circonstances de mon infortune, quand soudain, j'éprouvai une bizarre impression. Si me mains avaient été libres, je me fusse certainemen frotté les yeux. Je me contentai de les ouvrir ave un étonnement que vous comprendrez. Etait-c une illusion de la fièvre causée par les meurtris sures que j'avais reçues au cours de ma lutte ave le brutal Hilaire, était-ce une hallucination pro voquée par l'excessive tension de mes nerfs, o l'effet de quelque jeu de lumière ? mais il me sem blait que les trois personnages vénitiens, debou sur le devant du théâtre, venaient de bouger. L'u d'eux s'était avancé vers le Centaure barbu qui lui aussi, avait changé de position. Il avait relev une de ses jambes et, la tête tournée, m'apparais sait à présent de profil. Au même moment, Arle quin fit un mouvement avec sa batte. Marcelin avait-elle donc raison et étais-je véritablemen atteint de folie ?

J'avais fermé les yeux et je les avais rouverts d nouveau. Cette fois, je ne me trompais pas. L Centaure venait de s'ébrouer, en même temps qu'Arlequin esquissait une gambade et que Panta lon et Brighella se poussaient du coude. Non, je n

me trompais pas : je n'étais ni fou, ni en proie à la berlue. Mezzetin se penchait vers Colombine, Rosaura et Coralline se tapotaient le nez avec une houppe à poudre. Tartaglia frappait sur l'épaule de Scaramouche. Lelio donna une chiquenaude à Giacometta. Le Centaure remua sa queue de crin et se passa la main dans la barbe. L'une après l'autre toutes les marionnettes s'agitaient, au bout de leur fil, dans la clarté lunaire où elles étaient parfaitement distinctes.

Ma disposition naturelle au chimérique et la situation où je me trouvais m'inclinaient à l'acceptation de toutes les fantasmagories, néanmoins celle-là dépassait la crédulité dont j'étais capable. Il se tramait là quelque chose de surnaturel dont j'étais prêt à convenir, mais qui demandait tout de même confirmation. J'attendrais donc quelque nouvelle manifestation de la vie bizarre dont faisaient preuve les petits burattini du théâtre de M. Barlotti. Cette manifestation ne tarda pas. Au bout de quelques instants, en effet, une vive discussion sembla s'engager entre les personnages en scène. Ils allaient, venaient, gesticulaient. Je voyais à leurs gestes que j'étais le sujet de leur agitation et je n'eus plus de doute sur le sens de ces collo-

ques, quand Pantalon, s'approchant de la rampe, me désigna, de son doigt tendu, à Arlequin.

Ce spectacle déconcertant m'avait causé une telle surprise que j'en avais oublié mes misères. Une vive curiosité m'envahissait. Qu'allait-il advenir de tout cela ? Je m'adressais mentalement cette question, quand un bruit de sabots retentit brusquement sur le plancher du grenier. Le Centaure barbu avait, d'un bond, franchi la rampe et sauté à bas de la scène. Avec précaution, il s'avançait vers l'endroit où j'étais étendu et, par un phénomène étrange, à mesure qu'il s'approchait, je le voyais grandir. Auparavant minuscule, quand il fut près de moi, il avait atteint la double taille naturelle d'un cheval et d'un homme. A ce nouveau prodige, j'étais littéralement cloué de stupeur sur mon matelas. Le Centaure, penché sur moi, me considéra assez longtemps. Je distinguais les moindres détails de son visage et de son corps. Je sentais son souffle sur mes mains. Soudain il se détourna, fit volte-face et se dirigea vers le théâtre dont il escalada, d'un saut, la scène sur laquelle il retomba des quatre pieds.

A présent, il rendait compte de sa mission. Autour de lui, les pantins groupés se démenaient

avec une extrême animation. Dans la clarté de la lune, je distinguais leur mimique. Le Centaure barbu répondait à leurs questions. Je m'aperçus aussi, avec une nouvelle surprise, qu'il avait repris une dimension proportionnée à celle des autres personnages. Cependant, j'observai bientôt que tout ce petit monde semblait s'être mis d'accord après un discours de Pantalon qui provoqua une salve de muets applaudissements, car tous se précipitèrent en tumulte vers la rampe. Arlequin, le le premier, la franchit prestement, suivi de Pantalon qui s'embarrassa dans sa longue robe et faillit tomber. Puis Brighella, Tartaglia, Pulcinello se laissèrent glisser à leur tour, tandis que le galant Lelio aidait à descendre Giacometta et Rosaura qui tendit la main à Coralline et que Mezzetin enlevait Colombine dans ses bras. Scaramouche vint le dernier, accompagné des trois masques vénitiens et du Centaure barbu qui prit la tête de la troupe...

A mesure qu'ils s'avançaient vers mon grabat, le phénomène que j'avais déjà observé pour le Centaure se reproduisait pour chacun d'eux. Ils grandissaient à vue d'œil et atteignaient leur taille naturelle. Je les considérais avec stupéfaction. Arrivés près du matelas où je gisais ligoté, ils firent

la haie et m'examinèrent curieusement. J'aurais voulu leur tendre les bras et implorer leur secours, mais la corde dont m'avait lié l'infâme Hilaire était solide et m'interdisait tout geste. Tout à coup, Arlequin, saisissant le poignard qui pendait à la ceinture de Brighella, se mit à couper mes liens. Peu à peu, je sentais se desserrer leur étreinte et je retrouvais la liberté de mes mouvements. Bientôt je pus me mettre sur mon séant. A cette vue, la troupe bigarrée applaudit. Leurs mains de bois faisaient en applaudissant un bruit qui retentissait fortement dans la sonorité du grenier et dans le silence de la nuit. Le Centaure caracolait et frappait du sabot. Arlequin le fit taire, la batte haute, puis, dans une révérence multicolore, il m'adressa la parole ou, du moins, je crus entendre ces mots:

— Aimable seigneur, Arlequin et sa troupe comique vous présentent leurs hommages et veulent que vous sachiez que nous sommes tous à votre service. Quand, du palais Pastinati, vous nous avez emmenés avec vous, nous avions compris que nous vous serions utiles un jour. Nous connaissions assez l'humanité pour savoir qu'elle est l'ennemie de la fantaisie et de la chimère et nous avions deviné que dame Marceline et vous n'étiez pas de la

même famille d'esprits. Nous avons assisté au complot qu'elle a ourdi contre vous, et nous venons vous délivrer de ses méchantes entreprises. Oh ! bon seigneur, laissez ce monde pour lequel vous n'êtes pas fait, ce monde réel auquel vous n'avez jamais entendu rien. Venez dans le nôtre, c'est celui qui vous convient. Laissez là Marceline et ses séides. Venez avec nous. Acceptez l'invitation de ce beau rayon de lune qui glisse par la lucarne. Son chemin argenté vous conduira vers notre Venise bienheureuse. Vous y prendrez le manteau et la baüta, comme ces trois seigneurs que vous voyez là et qu'ainsi que vous nous avons délivrés des servitudes du réel, et vous appliquerez sur votre visage le blanc masque de carton à travers lequel on voit la vie sous les mille couleurs de la fantaisie et du rêve dont je porte, aux pièces de mon habit, la livrée changeante et mobile. »

Un nouvel applaudissement salua les paroles d'Arlequin. Au bruit des mains de bois heurtées, se mêlèrent des trépignements de gaieté auxquels répondirent les piaffements du Centaure barbu. La folle troupe emplissait le grenier lunaire d'un vacarme étourdissant.

Ce fut à ce moment que la porte s'ouvrit et que

Marceline parut, une lampe à la main. Elle avait dû être réveillée par le bruit, car elle était en toilette de nuit. Les cheveux tirés et roulés en bigoudis, elle avait les pieds nus dans des pantoufles et tenait son face à main. Sa figure exprimait une méchanceté satisfaite et on sentait qu'elle pensait, en me voyant entouré des marionnettes gesticulantes : Vous ne prétendrez pas maintenant que vous n'êtes pas fou ! Mais elle n'eut pas le temps d'exprimer sa pensée, et soudain elle poussa un cri d'épouvante. Le Centaure barbu s'était dressé devant elle et lui avait plaqué sur chaque joue un gros baiser, si rudement qu'elle en laissa choir la lampe et tomba elle-même à la renverse. Puis, avec calme, saisissant à pleins bras Marceline évanouie, il se dirigea vers le petit théâtre dont il escalada, d'un bond, la rampe. Je ne me rendais pas compte de ce qu'il faisait, tout d'abord, mais, lorsqu'il eut sauté de la scène sur le plancher, je compris. Marceline était suspendue à un fil, la tête en bas, et s'y balançait mollement ; puis le balancement s'arrêta et elle demeura immobile.

Arlequin me poussa du coude :

— Venez, bon seigneur.

Avant d'avoir eu le temps de répondre, je m'étais

senti enlevé du sol par une poigne amicale et musculeuse, et le Centaure barbu, qui m'avait chargé sur son dos, montait vers la lucarne par le chemin du beau rayon argenté qui en descendait. Derrière lui venait toute la séquelle rieuse. Arlequin agitait sa batte, Pantalon essuyait les verres de ses lunettes, Brighella et Tartaglia, bras dessus bras dessous, précédaient Lelio accompagné de Giacometta, de Rosaura, de Coralline. Mezzetin escortait Colombine, suivis de Scaramouche, et Pulcinello fermait la marcheet adressait un pied de nez à la pauvre Marceline qui, minuscule, réduite à la taille d'une poupée, oscillait au bout de son fil, dans le beau clair de lune, cher aux rêveurs, aux poètes, aux lunatiques, dans le beau clair de lune silencieux.

. . . .

. . . .

— Vraiment, vous pouvez vous vanter, mon cher Jacques, d'avoir été insupportable hier soir ! Je ne sais pas quelle mouche vous avait piqué, mais vous preniez tout à contresens et vous vous êtes montré odieux. Je crois que vous aviez bu, à dîner, trop de chianti et absorbé, dans la soirée, trop de petits verres de grappa, mais ce n'était pas une raison pour nous gâter, comme vous l'avez fait,

cette magnifique nuit de clair de lune. La place Saint-Marc était si belle, sous cette lumière d'argent, et la lagune !... Et, au lieu de jouir de tant de beauté, de ce calme divin du ciel et des eaux, vous vous êtes stupidement querellé avec Marceline, au sujet de cet achat de marionnettes. Au fond, elle a raison, votre femme, que ferez-vous de ce fatras encombrant que vous ne regarderez plus, quand vous l'aurez ? Cela fait très bien au Palais Pastinati, mais, chez vous, à la Troublerie... Croyez-en votre vieux Lefougeret. Et maintenant, levez-vous. Il est plus de midi. Je pense que vous avez ruminé vos méfaits. Quant à Marceline, qui vous en veut un peu, mais très peu, elle m'a chargé de vous dire qu'elle déjeunait à l'*Anticho Cavalleto*, avec le docteur Thibaut, votre bête noire. Oui, je sais qu'il vous est antipathique, mais c'est un excellent homme. Qu'il ne comprenne pas grand' chose à Venise et qu'il vous agace, je l'admets, mais il part dans deux jours. Supportez-le, comme vous supportez votre vieux professeur Alain Lefougeret que vous avez eu la bizarre idée d'emmener en ce voyage vénitien. Allons ! levez-vous, nous déjeunerons en *Vapore* et nous irons ensuite au Palais Pastinati dire à M. Barlotti que vous

renoncez à acheter ses marionnettes. Après quoi, nous rejoindrons Marceline au jardin de la Giudecca et vous serez gentil avec elle. C'est promis. »

M. Lefougeret s'était assis au pied de mon lit et me considérait avec sa bonne figure souriante, tandis que je me frottais les yeux et que je remettais de l'ordre dans ma chevelure ébouriffée, tout en regardant mes habits jetés au hasard sur le parquet de ma chambre où glissait un chaud rayon de soleil et où pénétraient, par la fenêtre ouverte, avec l'odeur marine de Venise, les bruits du « rio » et de la « calle » : battements de rames, chocs de talons sur les dalles, tout ce qui, à Venise, rend encore plus vaste le vaste silence qui l'entoure. Puis soudain je partis d'un grand éclat de rire en songeant que le bon Lefougeret ne saurait jamais de quel personnage l'avaient affublé mes fantasmagories nocturnes, de même que le pauvre docteur Thibaut ignorerait toujours quel rôle odieux il y avait joué avec son fidèle domestique Hilaire. Et Marceline, ma chère, jolie et raisonnable Marceline, se douterait-elle jamais que je l'eusse transformée en une poupée malfaisante qu'un Centaure pie et barbu, aux applaudissements de Pantalon, de Brighella, de Tartaglia, de Scaramouche, d'Arle-

quin et de *tutti quanti*, avait pendue, la tête en bas, au bout d'un fil, sur la scène enchantée du théâtre des Marionnettes de M. Barlotti ! Tout cela me parut si drôle et si comique que je rejetai ma couverture et que je bondis à travers la chambre en gambadant autour de M. Lefougeret qui, étonné de mon hilarité et de mes gesticulations, répétait avec indulgence :

— Mon pauvre Jacques ! mon pauvre Jacques ! Je crois que vous avez encore bien du chianti et de la grappa dans la cervelle. Allons, habillez-vous et venez manger un « fritto misto », accompagné d'une sage bouteille d'eau de Nocera. J'ai dit.

Et M. Lefougeret, d'un geste noble, me tendit mon pyjama jaune que les jeux du soleil, réverbérés au plafond peint de ma chambre, arlequinaient de reflets changeants.

TABLE DES MATIÈRES

—

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze décembre mil neuf cent dix-neuf

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris - 6e

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Les abonnements partent de tous les numéros

FRANCE		ETRANGER	
Un an	**48** fr.	Un an	**55** fr.
Six mois	**25** »	Six mois	**29** »
Trois mois	**13** »	Trois mois	**15** »

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, G. Roy (Marc Texier, Succr), 7, rue Victor-Hugo.